# OEUVRES

## COMPLETES

## DE

# M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51834/fragment/page=0005

# OEUVRES

## COMPLETES

DE

# M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT QUATRIEME.

GRATZ. STOLB. BIBLIOTHEK Z. HOSSLA

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.

1794

Universitäts- und Landesbibliothek Zweigstelle Aufforung

Universitäts- u. Landesbibliothek HALLE (SAALE)

L 148 1

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51834/fragment/page=0008

# RECUEIL

## DES LETTRES

## DE M. DE VOLTAIRE.

Août 1752 - 1755 juin.

# RECUEIL
## DES LETTRES
# DE M. DE VOLTAIRE.
## LETTRE PREMIERE.
### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Potsdam, 5 auguſte.

MON cher ange, voilà donc le pays de Foix et le voiſinage des Pyrénées ſous votre gouvernement. Tirez-vous-en comme vous pourrez, meſſieurs, puiſque vous l'avez voulu, et que vous avez jugé qu'on pouvait faire la guerre avec quelque avantage. Pour moi, je reſſemble à ces vieux rois preſque détrônés, qui n'oſent plus paraître à la tête de leurs armées. 1752.

J'avais ſeulement envoyé quelques troupes auxiliaires au général *Thibouville*, comme, par exemple, ces quatre vers-ci que dit *Amélie* au quatrième acte :

Ah! je quittais des lieux que vous n'habitiez pas.
Dans quelque aſyle affreux que mon deſtin m'entraîne,
Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déſerts,
Dans l'horreur des combats, dans la honte des fers;
Dans la mort que j'attends de votre ſeule abſence.

VAMIR.

C'en eſt trop, vos douleurs épuiſent ma conſtance, etc.

1752. Nous avons ôté aussi les mines qu'on pouvait à toute force faire jouer sous *Charles VII*, et qui ne laisseraient pas d'effaroucher les savans sous *Dagobert* et *Thieri de Chelles*. Il y a, à la place de ces fougasses :

Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle ;
Ayez la même audace avec le même zèle ;
Imitez votre maître, etc.

Pour les parens d'*Amélie* et l'extrait baptistère de *Lisois*, mes chers anges, je n'ai pu les trouver. On ne connaît personne de ces temps-là. Je ne puis faire une généalogie à la *Moréri*. N'est-ce pas assez qu'on dise qu'*Amélie* est d'une race qui a rendu des services à l'Etat ? Ceci est une pièce de caractères, et non une tragédie historique. Si les caractères sont bien peints, s'ils sont bien rendus par les acteurs, vous pourrez vous tirer d'affaire.

Il n'est point du tout décidé que l'auteur de Childeric vienne lire au roi de Prusse ses ouvrages immortels ; mais en cas qu'il vienne apporter à Potsdam les lauriers dont il est couvert et les grâces dont il est orné, et en cas que la place de gazetier des chauffoirs, des cafés et des boutiques de libraires soit vacante, voici un petit mot pour le chevalier de *Mouhi*, que je vous prie de lui faire remettre. Vous ne doutez pas d'ailleurs que je ne sois très-empressé à lui rendre service. Des postes de cette importance sont capables de diviser une cour ; et je me suis fait un violent ennemi de ce philosophe modéré *Maupertuis*, pour une place inutile d'associé à l'académie de

Berlin, donnée malgré lui par le roi à l'abbé *Raynal*. Vous jugez bien que de ſi grands coups de politique ne ſe pardonnent jamais, et que des dégoûts ſi horribles laiſſent dans le cœur un poiſon mortel, ſur-tout dans un cœur prétendu philoſophe. 1752.

Voici un petit mémoire pour M. *Secouſſe*. Je vous prie, vous ou ma nièce, de le lui faire parvenir le plus tôt que vous pourrez. Il faut que M. *Secouſſe* me diſe tout ce qu'il fait. J'ai bien plus d'obligation à M. le maréchal de *Noailles* que je n'eſpérais. M. le maréchal de *Belliſle* me promet auſſi des ſecours; mais probablement ils ne pourront venir qu'après la nouvelle édition, à laquelle je fais travailler ſans relâche à Leipſic. Je ſuis toujours émerveillé des progrès que notre langue a faits dans les pays étrangers; on eſt en France de quelque côté que l'on ſe tourne. Vous avez acquis, meſſieurs, la monarchie univerſelle qu'on reprochait à *Louis XIV*, et qu'il était bien loin d'avoir. Tâchez donc de ne point avoir des ſifflets univerſels pour vos querelles ridicules, qui vous couvrent de plus de honte aux yeux de tous vos voiſins, que les chefs-d'œuvre du temps de *Louis XIV* ne vous ont acquis de gloire. O Athéniens! on vous lit, et on ſe moque de vous.

Mes anges, je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

1752.

## LETTRE II.

### A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam le 19 d'auguſte.

L'ABBÉ de *Prades* eſt enfin arrivé à Potsdam, du fond de la Hollande où il était refugié. Nous l'avons bien ſervi, le marquis d'*Argens* et moi, en préparant les voies. C'eſt, je crois, la ſeule fois que j'aie été habile. Je me remercie d'avoir ſervi un pareil mécréant. C'eſt, je vous jure, le plus drôle d'héréſiarque qui ait jamais été excommunié: il eſt gai, il eſt aimable; il ſupporte en riant ſa mauvaiſe fortune. Si les *Arius*, les *Jean Hus*, les *Luther* et les *Calvin* avaient été de cette humeur-là, les pères des conciles, au lieu de vouloir les ardre, ſe ſeraient pris par la main, et auraient danſé en rond avec eux.

Je ne vois pas pourquoi on voulait le lapider à Paris; apparemment qu'on ne le connaiſſait pas. La condamnation de ſa thèſe, et le déchaînement contre lui, ſont au rang des abſurdités ſcolaſtiques. On l'a condamné comme voulant ſoutenir le ſyſtême d'*Hobbes*, et c'eſt préciſément le ſyſtême d'*Hobbes* qu'il réfute en termes exprès. Sa thèſe était le précis d'un livre de piété qu'il voulait bonnement dédier à l'évêque de Mirepoix. Il a été tout ébahi d'être honni à la fois comme déiſte et comme athée. Les conſciences tendres qui l'ont perſécuté ne ſont pas grandes logiciennes; elles auraient pu conſidérer qu'athée eſt le contraire de déiſte; mais quand

il s'agit de perdre un homme, les bonnes gens n'y regardent pas de si près. 1752.

Il fait une apologie, et veut l'envoyer au pape qui est, dit-on, aussi gai que lui, et qui sûrement ne la lira pas. Je crois qu'il sera lecteur du roi de Prusse, et qu'il succédera, dans ce grave poste, au grave *la Métrie*. En attendant, je le loge comme je peux.

Il est fort triste qu'on nous ait volé notre Rome sauvée, et qu'on l'ait si horriblement imprimée. Vous n'avez pas voulu me croire, ma chère enfant. Ne mariez pas votre fille, elle se mariera sans vous.

Mille remercîmens, je vous en prie, à M. de *Chauvelin*, des bons avis qu'il m'a donnés pour la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*; mais je lui demande très-humblement pardon sur la dîme royale et chimérique du maréchal de *Vauban*; elle n'est bonne que pour les curés dont parle M. de *Chauvelin*. Pourquoi? c'est que monsieur le curé peut faire aisément ramasser par sa servante les dîmes de blé et de pommes qu'on lui doit, et il boit son vin tranquillement avec sa nièce; mais il faudrait que le roi eût des décimeurs à gages dans chaque village, qu'il fît bâtir des greniers dans chaque élection, et qu'ensuite il vendît son grain et son vin. Il serait volé deux ou trois fois avant d'avoir vendu une mesure, et ressemblerait au diable de Papefiguère, dont on se moqua quand il alla vendre ses feuilles de rave au marché. Proposez à M. de *Chauvelin* cette petite difficulté.

Adieu; vous n'en aurez pas davantage de moi aujourd'hui.

1752.

# LETTRE III.

## A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, auguſte.

Ou je me trompe, mon cher *Iſaac*, ou M. de *Prades*, que je ne veux plus nommer abbé, eſt l'homme qu'il faut au roi et à vous. Naïf, gai, inſtruit & capable de s'inſtruire en peu de temps, intrépide dans la philoſophie, dans la probité et dans le mépris pour les fanatiques et les fripons, voilà ce que j'ai pu juger à une première entrevue. Je vous en dirai davantage quand j'aurai le bonheur de vous voir.

Je n'ai jamais été ſi malade que je le ſuis aujourd'hui, ſans cela j'irais chez vous. Venez me voir, il eſt néceſſaire que je vous parle, votre viſite ne nuira point à vos projets de ce ſoir; je ſais taire les faveurs et les rigueurs. Venez, ce ſera une bonne fortune dont je ne me vanterai à perſonne. Comptez que vous trouverez un moine de qui vous n'aurez jamais à vous plaindre, qui a dit cent antiennes pour vous, et qui veut vivre avec vous, non pas dans l'union la plus monacale, mais la plus fraternelle.

Mille reſpects *alla virtuoſa marcheſa*.

## LETTRE IV.

1752.

### AU MEME.

En vous remerciant, cher frère; j'aime votre exactitude, et je vous suis sensiblement obligé de vos secours. Je ne hais point du tout l'écuyer *Coypel*, mais il ne me paraît pas un *Raphaël*. Les petites brochures où il a été loué ne peuvent faire sa réputation, et votre livre contribuera à la réputation des bons artistes. Au reste, j'aurais été bien fâché d'acheter un tableau sur la parole de l'abbé *Dubos*. Il ne s'y connaissait point du tout, non plus qu'en musique et en poésie; mais il réfléchissait beaucoup sur tout ce qu'il avait lu et entendu dire, et il a trouvé le secret de faire un livre très-utile, où il n'y a de mauvais que ce qui est uniquement de lui.

Mon cher *Isaac*, je crois que je prendrai incessamment le parti que vous me proposez. En attendant, j'applaudis au digne homme qui aime mieux ennuyer son prochain que le pervertir. Je crois qu'il y réussit. Pour vous, vous vous bornez à plaire. Chacun fait son métier; le mien est de vous aimer tant que je vivrai.

## LETTRE V.

### AU MEME.

Mon cher frère, vous êtes plus heureux que vous ne pensez. M. de *Laleu*, voyant que madame d'*Argens* n'est pas loin de sa trentième

1752. année, a présenté un mémoire pour la faire inférer dans la classe de ceux qui ont trente ans passés : il l'a obtenu. Mais comme cette opération a pris du temps, vous y perdez cinq mois d'arrérages que vous sacrifierez volontiers. Vous aurez votre contrat dans un mois.

Mais, frère, dans le temps que je fais vos affaires temporelles, vous mettez mes affaires spirituelles, celles de mon cœur, dans un cruel état. Comment avez-vous pu vous fâcher d'une plaisanterie innocente sur *Haller ?* en quoi cette plaisanterie pouvait-elle vous regarder ? était-ce de vous dont on pouvait rire ? peut-il vous entrer dans la tête que j'aie voulu vous déplaire ? Songez avec quelle dureté, quelle mauvaise humeur, et de quel ton vous avez dit et répété qu'il y avait des gens qui craindraient de perdre trois mille écus ; songez que vous me reprochiez à table, avec véhémence, d'aimer ma pension, dans le temps même que j'offrais de sacrifier mille écus pour travailler avec vous. Le roi a bien senti la dureté et la hauteur avec laquelle vous parliez. Je vous jure que je n'en ai pas été blessé ; mais je vous conjure d'être plus juste, plus indulgent avec un homme qui vous aime, qui ne peut jamais avoir envie de vous déplaire, et dont vous faites la consolation. Au nom de l'amitié, soyez moins épineux dans la société : c'est la douceur des mœurs, la facilité, qui en fait le charme. N'attristez plus votre frère : la vie a tant d'amertume qu'il ne faut pas que ceux qui peuvent l'adoucir y versent du poison. L'humeur est de tous les poisons le plus amer. Les fripons sont em-

miellés. Faut-il que les honnêtes-gens soient difficiles ! 1752.

Pardonnez mes plaintes ; elles partent d'un cœur tendre qui est à vous.

## LETTRE VI.

### AU MEME.

TRÈS-CHER et très-révérend père en diable, j'avais autrefois un frère janséniste : ses mœurs féroces me dégoûtèrent du parti ; d'ailleurs, *Tros Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo.* Les jansénistes me pardonneront l'imbécille cardinal de *Tournon*, en faveur du détestable *le Tellier*.

N'est-il pas vrai que les disputes sur les rites chinois sont à faire mettre aux petites-maisons et les jésuites et les jansénistes? Cher frère, mon histoire, à commencer au calvinisme, est l'histoire des fous.

Bonjour ; je vous salue en *Frédéric*, et je me recommande à vos prières. Mes respects à la muse *Marchesa*.

## LETTRE VII.

### AU MEME.

JE ne sais pourquoi, mon cher marquis, les éditeurs mettent, parmi les satires, ce voyage qui n'est qu'un itinéraire du coche. Je serais encore plus étonné qu'on admirât ce plat ouvrage. Mais tout est précieux des anciens ; on aime à

1752. voir jusqu'à leurs fautes. Il y a d'ailleurs, dans cette méchante pièce, de petits traits qui ont fait fortune. *Credat judæus Apella, non ego.* Voilà assez notre devise.

J'ai toujours pensé comme vous sur S. *Constantin* et sur S. *Clovis :* je les ai mis tous deux en enfer dans la Pucelle. Je combats en vers, tandis que vous battez l'ennemi avec les armes de la raison. Je suis fort de votre avis sur *Zosime ;* mais je ne peux me persuader que *Procope* soit l'auteur des anecdotes. Il me semble que les hommes d'état ne disent point de certaines sottises. Je crois que les *Fréron* de ce temps-là ont pris le nom de *Procope.*

*Vale, erudite veritatis assertor, superstitionis destructor ; vale, et scribe.*

## LETTRE VIII.

### AU MEME.

CHER frère, il me semble que je n'ai point dit ce que vous me faites dire. J'ai donné seulement des preuves de la persécution que le cardinal de *Richelieu* faisait à la reine ; j'ai dit qu'elle devait être en garde contre un homme qui éloignait d'elle son mari, qui le faisait interroger par le chancelier, qui enfin, dans le voyage de Tarascon, voulut se rendre maître de sa personne et de celle de ses enfans ; et que, si la reine avait eu un commerce secret avec *Mazarin*, cardinal ou non, il n'importe, elle aurait fait l'impossible pour le dérober à la vue du cardinal de *Richelieu.*

Je viens d'appercevoir votre billet dans le livre, et je vous remercie toujours de votre zèle. Priez pour moi; je suis bien malade. 1752.

## LETTRE IX.

### AU MEME.

Vous avez raison, frère; l'état de savetier n'y fait rien. Je vous remercie; mais vous avez lu ce que j'ai ajouté à l'article *Rousseau*, qui sert de confirmation à ce que j'ai dit dans l'article *la Motte*.

Je crains bien de ne pas persuader tout le monde. *Fréron* dira toujours que *la Motte* est coupable, et que *Rousseau* est innocent, parce que j'ai fait la Henriade; mais j'espère dans les honnêtes gens.

Ah! frère, si vous vouliez écraser l'erreur! Frère, vous êtes bien tiède.

## LETTRE X.

### A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS, *à Paris.*

A Potsdam, 29 d'auguste.

Je vous aurais très-bien reconnu à votre style, monsieur, et à vos bontés. Vous m'annoncez une nouvelle qui me fait grand plaisir; vous allez croire que c'est du duc de *Foix* que je veux parler: point du tout, c'est de *Néron*. Je suis bien plus flatté, pour l'honneur de l'art, que vous vouliez

1752. bien être des nôtres, que je ne suis séduit par un de ces succès passagers dont le public ne rend pas plus raison que de ses caprices.

Honorez notre confrérie de votre nom; montrez que les Français vont à la gloire par tous les chemins. Il y avait des vers extrêmement beaux dans votre ouvrage. Plus votre génie s'est développé, et plus vous vous êtes senti en état de bâtir un édifice régulier avec les matériaux que vous avez amassés.

Je souhaite me trouver à Paris quand vous gratifierez le public de votre tragédie. Vous me ferez oublier les cabales des gens de lettres, et la persécution des fanatiques. Les sottises qu'on a faites à Paris, depuis un an ou deux, ont tellement décrié la nation dans l'Europe, qu'elle a besoin que les beaux arts réhabilitent ce que les *billets de confession* et cent autres impertinences de cette nature ont avili. Je me flatte que vous y contribuerez, et que si l'on siffle la Sorbonne, vous rendrez le théâtre français respectable.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame la marquise et à vos amis.

## LETTRE XI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 1 septembre.

Mon cher ange, puisqu'il faut toujours de l'amour, je leur en ai donné une bonne dose avec ma barbe grise. J'en suis honteux; mais j'avais ce

reste de confitures, et je l'ai abandonné aux enfans de Paris. Je suis saisi d'horreur de voir que 1752
vous n'avez point reçu ma réponse à la lettre où vous me recommandiez le chevalier de *Mouhi*. Cette réponse, avec un petit billet pour ce *Mouhi*, était dans un paquet adressé à madame *Denis*, et le paquet était sous le couvert d'un homme plus opulent que vous, nommé *Tiroux de Mauregard*, fermier général des postes, ami, je ne sais comment, de ma nièce. Quand je l'appelle opulent, ce n'est pas qu'il ait huit cents mille livres de rente, comme son confrère *la Reynière*. Si ce paquet a été égaré, il faut que ma nièce mette toute son activité et tout son esprit à le retrouver.

Vous sentez bien, mon cher ange, combien mon cœur me rappelle vers vous. Je ferai, si je suis en vie, un petit pélerinage dans mon ancienne patrie. Ni vos ânes de Sorbonne qui osent examiner *Buffon* et *Montesquieu*, ni le grand âne de Mirepoix qui prétend juger des livres, ni votre avocat général d'*Ormesson* qui propose froidement au parlement d'examiner tout ce qui s'est imprimé depuis dix ans, ni une espèce d'inquisition qu'on veut établir en France, ni vos billets de confession, ne m'empêcheront de venir vous embrasser; mais, mon cher ange, laissez-moi achever la nouvelle édition du Siècle, dont je suis obligé de corriger les feuilles. Je ne peux absolument interrompre cette édition commencée.

Il y avait dans mon paquet, qui me tient fort au cœur, une lettre à M. *Secousse* sur ce Siècle; et j'attends une réponse de M. *Secousse* pour un article important. Il est dur de travailler de si

1752. loin, pour sa patrie, à un ouvrage qui devrait être fait dans son sein; mais tel est le sort de la vérité: il faut qu'elle se tienne à quatre cents lieues quand elle veut parler. Plût à Dieu qu'on n'eût à craindre que la canaille des gens de lettres! mais la canaille des dévots, celle de la Sorbonne, font plus de bruit, et sont plus dangereuses. Le Siècle a réussi auprès du petit nombre d'honnêtes gens qui l'ont lu; mais quand il sera dans les mains de *Couturier*, de *Tamponet* et du barbier de *Boyer* de Mirepoix, ils y trouveront des propositions téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, etc. Je ne demanderais pas à Paris la considération d'un sous-fermier, sans doute; mais je souhaiterais y être à l'abri de la persécution. Je me flatte que des amis tels que vous ne contribueront pas peu à disposer les esprits. A force d'entendre répéter, par des bouches respectables, qu'un homme qui a travaillé quarante ans, qui a soutenu la scène tragique, qui a fait le seul poëme épique qu'ait la France, qui a tâché d'élever un monument à la gloire de son pays par le Siècle de *Louis XIV*, mérite au moins de vivre tranquille, comme *Moncrif* et *Hardion*; à force, dis-je, d'entendre cette voix de la justice et de l'amitié, la persécution s'adoucit, et le fanatisme se lasse.

Ne pensons point encore à Zulime; il ne faut pas surcharger le public. Le grand défaut de *Zulime* est qu'elle fait trop tôt son malheur, et que le fade *Ramire* est au-dessous de *Bajazet*. Songeons à présent à donner Rome sauvée avec les changemens. Il faudrait que *Grandval* prît le rôle de *Catilina*, et que le *Kain* jouât *César*; cela donnerait

donnerait quelques représentations. On aura peut-être besoin de terribles intrigues pour cette nouvelle distribution de charges. On pourra s'aider du crédit de M. de *Richelieu* dans cette grande affaire. Je vous embrasse tendrement, mon très-cher ange. Pour les comédies, je ne m'en mêlerai pas; je ne suis qu'un animal tragique. Mes tendres respects à tous vos anges. 1752.

Adieu, *ô et præsidium et dulce decus meum.*

## LETTRE XII.

### A M. D'ARGET.

A Potsdam, dont je ne sors plus, 2 septembre.

Mon cher duc de *Foix*, une tragédie que vous aviez si bien jouée ne pouvait guère tomber. Vous lui avez porté bonheur. C'était aussi une pièce favorite du roi. Voilà de bonnes raisons pour être à l'abri des sifflets. Je voudrais que de votre côté vous fussiez sauvé des sondes et des bougies. Mais franchement il y a de la folie, il y a au moins peu de physique, à prendre des carnosités pour le scorbut. Les sondes et les bougies font enrager; et il est triste de donner cent louis pour faire suppurer sa v.... Mais, mon cher malade, ces bougies ont un caustique; ce caustique brûle le petit calus formé au col de la vessie; ce calus devient ulcère, il suppure; le temps et le régime ferment la plaie. Voilà votre cas. N'allez pas vous fourrer des chimères dans la tête. Vous vous y en êtes mis de plus d'une sorte, et je vous jure que vous

1752. vous êtes trompé sur bien des choses comme sur votre vessie. Guérissez, et soyez heureux. On peut l'être à Potsdam, on peut l'être à Paris. Le grand point est de fixer son imagination et de n'être pas toujours comme un vaisseau sans voile, tournant au gré du vent. Il faut prendre une résolution ferme, et la tenir.

*Si te pulvis strepitusque rotarum,*
*Si lædit caupona, Ferentinum ire jubebo.*

Mais il ne faut pas que nous puissions nous appliquer cet autre vers d'*Horace*:

*Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto.*

Si j'étais à Paris, j'y menerais une vie délicieuse. Mon sort n'est pas moins heureux où je suis, et j'y reste, parce que je suis sûr que demain mon cabinet me sera aussi agréable qu'aujourd'hui. Si ce séjour m'était insupportable, je le quitterais; j'en ferais autant de la vie. Quand on a ces sentimens-là dans la tête, on n'a pas grand'chose à craindre dans ce monde. Mais c'est une grande pitié de ressembler à des malades qui ne savent quelle posture prendre dans leur lit.

Je vous parle à cœur ouvert, comme vous voyez. Je vais continuer sur ce ton. *Morand* ne s'est pas contenté de faire relier ses anciens ouvrages et de me les envoyer; il y a deux endroits où je suis maltraité, à ce qu'on m'a dit; vous croyez bien que je lui pardonne. Il envoie souvent dans ses feuilles de petits lardons contre moi, je le lui pardonne encore. Il en a glissé contre ma nièce,

cela n'eſt pas ſi pardonnable. Je ne vois pas ce qu'il peut gagner à ces manœuvres. On n'augmentera pas ſes appointemens, et il ne me perdra pas auprès du roi. Eh, mon dieu ! de quoi ſe mêle-t-il ? Que ne ſonge-t-il à vivre doucement comme nous ? A qui en veut-il ? Que lui a-t-on fait ? Les auteurs ſont d'étranges gens. Adieu ; ſoyez très-perſuadé que je vous aime avec autant de cordialité que je vous parle. Vous me retrouverez tel que vous m'avez laiſſé, ſouffrant mes maux patiemment, reſtant tout le jour chez moi, n'étant ébloui de rien, ne deſirant et ne craignant rien, fidèle à mes amis, et me moquant un peu de la Sorbonne avec ſa majeſté. *Iterum vale.* 1752.

## LETTRE XIII.

### A M. LE COMTE DE CHOISEUL (*).

Potsdam, le 5 ſeptembre.

Vos bontés conſtantes me ſont bien plus précieuſes, monſieur, que l'enthouſiaſme paſſager d'un public preſque toujours égaré, qui condamne à tort et à travers, juge de tout et n'examine rien, dreſſe des ſtatues et les briſe pour vous en caſſer la tête. C'eſt à vous plaire que je mets ma gloire.

Je n'aime de ſignal que celui auquel je reviendrai voir mes amis. A l'égard de celui de *Liſois*, je penſe qu'à la repriſe on pourrait haſarder ce

(*) Depuis duc de *Praslin*.

qu'il a été très-prudent de ne pas risquer aux
1752. premières représentations.

Ce n'est point le héros du Nord qui m'empêche à présent de venir vous faire ma cour, c'est *Louis XIV*. Une nouvelle édition, qu'on ne peut faire que sous mes yeux, m'occupera encore six semaines pour le moins. J'ai eu de bons matériaux que je mets en œuvre. J'ai tiré de mon absence tout le parti que je pouvais. Je suis assez comme qui vous savez; mon royaume n'est pas de ce monde. Si j'étais resté à Paris, on aurait sifflé Rome et le Duc de Foix; la Sorbonne eût condamné le Siècle de *Louis XIV*, on m'aurait déféré au procureur général, pour avoir dit que le parlement fit force sottises du temps de la fronde. Hué et persécuté, je serais tombé malade, et on m'aurait demandé un billet de confession. J'ai pris le parti de renoncer à tous ces agrémens, de me contenter des bontés d'un grand roi, de la société d'un grand homme, et de la plus grande liberté dont on puisse jouir dans la plus belle retraite du monde. Pendant ce temps-là, j'ai donné le loisir, à ceux qui me persécutaient à Paris, de consumer leur mauvaise volonté devenue impuissante. Il y a des temps où il faut se soustraire à la multitude. Paris est fort bon pour un homme comme vous, monsieur, qui porte un grand nom et qui le soutient; mais il faut qu'un pauvre diable d'homme de lettres, qui a le malheur d'avoir de la réputation, succombe ou s'enfuie.

Si jamais ma mauvaise santé, qui me rendra bientôt inutile au roi de Prusse, me forçait de

revenir m'établir en France, j'aimerais bien mieux y jouer le rôle d'un malade ignoré, que d'un homme de lettres connu. Vos bontés et celles de vos amis y feraient ma principale consolation. Je me flatte que votre santé est rétablie. Pour moi je suis devenu bien vieux ; mon imagination et moi, nous sommes décrépits. Il n'en est pas ainsi du sentiment : celui qui m'attache à vous & à vos amis n'a rien perdu de sa force ; il est aussi vif qu'inviolable. 1752.

J'envoie une nouvelle fournée de Rome sauvée. Je ne sais si, à la reprise, la gravité romaine plaira à la galanterie parisienne.

Mille tendres respects.

## LETTRE XIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 8 septembre.

Mon cher ange, le premier tome du Siècle et le tiers du second sont déjà faits ; cependant, vous croyez bien que je ferai l'impossible pour inférer l'article dont vous desirez que je parle. Il n'y aura qu'à mettre un carton, sacrifier quelque verbiage inutile d'une demi-page, et mettre ce que vous desirez à la place. La vraie niche où je pourrais encadrer ce fait, serait la querelle avec le pape sur les franchises ; on ferait figurer fort bien le grand-turc avec notre saint-père, et le roi les braverait tous deux par ses ambassadeurs. Il est vrai, malheureusement, que

1752. *Louis XIV* avait tort sur ces deux points, et qu'il céda à la fin sur l'un et sur l'autre. Il n'était pas excusable de vouloir soutenir à main armée dans Rome, un abus que toutes les têtes couronnées concouraient à déraciner; il ne l'était pas davantage de vouloir s'opposer seul à un usage très-raisonnable, établi dans tout l'Orient. Vouloir qu'un ambassadeur entre chez le grand-turc avec l'épée au côté, dans un pays où l'on n'en porte point, & où les janissaires de la garde n'ont que de longs bâtons, est une chose aussi déplacée que de dire la messe le fusil sur l'épaule.

Cependant, ce fait servira au moins à faire voir la hauteur de *Louis XIV*. L'histoire raconte les faiblesses comme les vertus. Si vous avez l'ordre de M. de *Torcy* d'aller faire la révérence au grand-seigneur avec une grande brette par-dessus une robe longue, ayez la bonté de m'en avertir.

M. le cardinal de *Tencin*, avec votre permission, n'est guère plus raisonnable que *Louis XIV*, de se fâcher qu'on ait dit *le petit concile d'Embrun*. Veut-il qu'un concile de sept évêques soit œcuménique? Vous savez que, dans la nouvelle édition, je vous ai sacrifié le *petit* concile d'Embrun. Entre nous, il est fort injuste, & il devrait me remercier de n'avoir appellé ce concile que *petit*. Mon cher ange, je vous demande pardon de la liberté grande.

Autre délicatesse misérable de M. d'*Héricourt*. Je ne ferai pas certainement de *Valincourt* un grand homme; il était excessivement médiocre,

mais j'enjoliverai son article pour vous plaire. 1752.

Mon dieu, que j'ai eu raison de me tenir à quatre cents lieues, pendant que le Siècle fait son premier effet à Paris! Je n'aurais pas seulement à essuyer les plaintes de trente personnes, qui trouvent que je n'ai pas dit assez de bien de leurs arrière-cousins; mais que ne diraient point & les jésuites, et les sorbonniqueurs, e *tutti quanti*? Je vous ai déjà mandé que mon absence seule peut leur imposer silence. Ils respecteront alors la vérité plus forte qu'eux, et craindront que je n'en dise davantage; mais moi, habitant de Paris, je serai dénoncé à l'archevêque, au nonce, au Mirepoix, au procureur général & à *Fréron*.

Je vous le dis encore, *regnum meum non est hinc*. Dieu me préserve d'être à Paris dans le temps que la seconde édition fera du bruit! On me traiterait comme l'abbé de *Prades*; mais je connais mon cher pays, dans deux mois on n'y pensera plus. L'ouvrage sera approuvé de tous les honnêtes gens, les autres se tairont, & alors je viendrai jouir de la plus douce consolation de ma vie, du bonheur de vous voir, après lequel je soupire, mais qu'une nécessité malheureuse m'a obligé de différer. Conservez-moi votre amitié, si vous voulez que je revoie Paris. Je vais revoir Amélie, & m'animer à suivre vos conseils & à rendre l'ouvrage meilleur; mais un bon conseil ne suffit pas, il faut un bon moment de génie, ou l'on est un juste à qui la grâce manque.

Mille tendres respects aux anges. Je vous sup-

1752. plie de vouloir bien m'écrire, ou me faire écrire par la prochaine poste, en quelle année est mort cet homme, moitié philosophe et moitié fou, nommé l'abbé de *Saint-Pierre*.

## LETTRE XV.

### A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 9 septembre.

Je commence, ma chère enfant, à sentir que j'ai un pied hors du château d'*Alcine*. Je remets entre les mains de M. le duc de *Wirtemberg* les fonds que j'avais fait venir à Berlin; il nous en fera une rente viagère sur nos deux têtes. La mienne ne lui coûtera pas beaucoup d'années d'arrérages, mais je voudrais que la vôtre fît payer ses enfans & ses petits-enfans.

Cet emploi de mon bien est d'autant meilleur que le paiement est assigné sur les domaines que le duc de *Wirtemberg* a en France. Nous avons des souverainetés hypothéquées, & nous ne serons point payés avec un *car tel est notre plaisir*. Ce qu'il y a de douloureux dans une si bonne affaire, c'est que je ne pourrai la consommer que dans quelques mois. Elle est sûre; les paroles sont données: parole de prince, il est vrai; mais ils les tiennent dans les petites occasions; et puis nous aurons un beau & bon contrat. Les princes ont de l'honneur; ils ne trompent que les souverains quand il s'agit du salut du peuple, ou de ces respectables et héroïques fripon-

neries

neries d'ambition, devant lesquelles l'honneur n'est qu'un conte de vieille. 1752.

J'ai perdu quelquefois une partie de mon bien avec des financiers, avec des dévots, avec des gens de l'ancien Testament, qui auraient fait scrupule de manger d'un poulet bardé, qui auraient mieux aimé mourir que de n'être pas oisifs le jour du sabat, et de ne pas voler le dimanche; mais je n'ai jamais rien perdu avec les grands, excepté mon temps.

Vous pouvez, en un mot, compter sur la solidité de cette affaire & sur mon départ. Je ferai voile de l'île de *Calypso* sitôt que ma cargaison sera prête, & je serai beaucoup plus aise de retrouver ma nièce, que le vieil *Ulysse* ne le fut de retrouver sa vieille femme.

## LETTRE XVI.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

Potsdam, 23 septembre.

M. l'envoyé de Suède m'a dit, madame, que vous vous souvenez toujours de moi avec une bonté qui ne s'est pas démentie. Nous avons fait, au petit couvert du roi de la terre qui a le plus d'esprit, un souper où il ne manquait que vous. Il veut se charger des regrets que j'ai d'avoir perdu une société telle que la vôtre, et de vous envoyer ma lettre.

1752. Vous avez diminué mon envie de faire un tour à Paris, lorsque vous l'avez abandonné ; mais j'espère toujours vous y retrouver quelque jour. La retraite a ses charmes, mais Paris a aussi les siens.

Il vous paraît étonnant, peut-être, que je me vante d'être dans la retraite quand je suis à la cour d'un grand roi ; mais, madame, il ne faut pas s'imaginer que j'arrive le matin à une toilette avec une perruque poudrée à blanc, que j'aille à la messe en cérémonie, que de là j'assiste à un dîner, que je fasse mettre dans les gazettes que j'ai les grandes entrées, & qu'après dîner je compose des cantiques ou des romances.

Ma vie n'a pas ce brillant ; je n'ai pas la moindre cour à faire, pas même au maître de la maison ; & ce n'est pas à des cantiques que je travaille. Je suis logé commodément dans un beau palais ; j'ai auprès de moi deux ou trois impies avec lesquels je dîne régulièrement et plus sobrement qu'un dévot. Quand je me porte bien, je soupe avec le roi, et la conversation ne roule ni sur les tracasseries particulières, ni sur les inutilités générales ; mais sur le bon goût, sur tous les arts, sur la vraie philosophie, sur le moyen d'être heureux, sur celui de discerner le vrai d'avec le faux, sur la liberté de penser, sur les vérités que *Locke* enseigne et que la Sorbonne ignore, sur le secret de mettre la paix hors du royaume par des billets de confession. Enfin, depuis plus de deux ans que je suis dans ce qu'on croit une cour, et qui n'est en effet

qu'une retraite de philosophes, il n'y a point eu de jour où je n'aie trouvé à m'instruire. 1752.

Jamais on n'a mené une vie plus convenable à un malade; car n'ayant aucunes visites à faire, aucuns devoirs à rendre, j'ai tout mon temps à moi, et on ne peut pas souffrir plus à son aise. Je jouis de la tranquillité et de la liberté que vous goûtez où vous êtes. Cela vaut bien les orages ridicules que j'ai essuyés à Paris.

M. le président *Hénault* m'écrit quelquefois; mais M. le comte d'*Argenson*, comme de raison, m'a totalement oublié. S'il s'était un peu souvenu de moi lorsqu'il eut le ministère de Paris, peut-être n'aurais-je pas l'espèce de bonheur qu'on m'a enfin procuré. Cependant, on aime toujours sa patrie, malgré qu'on en ait: on parle toujours de l'infidelle avec plaisir.

Je vous rends un compte exact de mon ame, et vous pouvez me donner un billet de confession quand vous voudrez; mais il faudra aussi vous confesser à moi, me dire comment vous vous portez, ce que vous faites pour votre santé et pour votre bonheur, quand vous comptez retourner à Paris, et comment vous prenez les choses de la vie.

Je compte vous envoyer incessamment une nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, où vous trouverez un tiers de plus, tout plein de vérités singulières.

Je me suis un peu donné carrière sur les articles des écrivains. J'ai usé de toute la liberté que prenait *Bayle*; j'ai tâché seulement de resserrer ce qu'il étendait trop. Vous verrez deux

1752. morceaux singuliers de la main de *Louis XIV*. C'était, avec ses défauts, un grand roi, et son siècle est un très-grand siècle. Mais n'avons-nous pas aujourd'hui la *Duchappe?* (*)

Portez-vous bien, madame, et souvenez-vous du plus attaché et du plus sensible de vos serviteurs.

## LETTRE XVII.

### AU CARDINAL QUIRINI.

Potsdam, 29 septembre.

Che dirà l'eminenza vostra quando ella riceverà questa pistola dopo aver letto quella del *Salomone* del Settentrione? Dirà che si degna aggradire il tributo d'un pastore, quando ella a ricevuto l'auro, l'incenso, e la mirra d'un che vale i trè rè dell'epifania.

Ella si diletta nell'edificar delle chiese, ma si erige un tempio nella memoria degli uomini; bramo di aggiungere i miei gridi a quelli applausi che le Bresciane stampe fanno risuonare. Ma la mia voce è rauca e debole, il corpo languisce, così fà l'anima. Oh! quando vederò io qualche valente librajo raccogliere tutte le opere di vostra eminenza, già troppo sparse! *Foliis tantùm ne carmina manda.* Ma siano tutti i suoi scritti radunati *ad æternam memoriam.*

Auguro che la sua eminenza darà ancora *ad*

(*) Marchande de modes, célèbre alors à Paris.

*multos annos* benedizioni ai fedeli, ed esempi al mondo. Io in tanto picciola lucciola m'inchino profondamente alla stella di prima grandezza, e sono per sempre con ogni maggiore ossequio e venerazione, etc. 1758.

## LETTRE XVIII.

### A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 1 octobre.

Je vous envoie hardiment l'*Appel au public* de *Kœnig*. Vous lirez avec plaisir l'histoire du procédé. Cet ouvrage est parfaitement bien fait; l'innocence et la raison y sont victorieuses. Paris pensera comme l'Allemagne & la Hollande. *Maupertuis* est regardé ici comme un tyran absurde; mais j'ai peur que son abominable conduite n'ait des suites bien funestes.

Il avait agi dans toute cette affaire en homme plus consommé dans l'intrigue que dans la géométrie; il avait secrétement irrité le roi de Prusse contre *Kœnig*, et s'était adroitement servi de son autorité pour faire chercher les originaux des lettres de *Leibnitz*, dans un endroit où il savait bien qu'ils n'étaient pas; il avait, par cette indigne manœuvre, mis le roi de moitié avec lui. Croiriez-vous que le roi, au lieu d'être indigné, comme il le devait être, d'avoir été compromis et trompé, prend avec chaleur le parti de ce tyran philosophe? Il ne veut pas seulement lire la réponse de *Kœnig*. Personne ne peut lui ouvrir les

yeux qu'il veut fermer. Quand une fois la calom-
1752. nie eſt entrée dans l'eſprit d'un roi, elle eſt comme la goutte chez un prélat ; elle n'en déloge point.

Au milieu de ces querelles, *Maupertuis* eſt devenu tout-à-fait fou. Vous n'ignorez pas qu'il avait été enchaîné à Montpellier, dans un de ſes accès, il y a une vingtaine d'années. Son mal lui a repris violemment. Il vient d'imprimer un livre où il prétend qu'on ne peut prouver l'exiſtence de DIEU que par une formule d'algèbre ; que chacun peut prédire l'avenir en exaltant ſon ame ; qu'il faut aller aux terres auſtrales pour y diſſéquer des géans hauts de dix pieds, ſi on veut connaître la nature de l'entendement humain. Tout le livre eſt dans ce goût. Il l'a lu à des Berlinoiſes qui le trouvent admirable.

Voilà pourtant l'homme qui s'était fait je ne ſais quelle réputation, pour avoir été à Tornéo enlever deux Suédoiſes. Ce malheureux avait été mon ami. Il était venu à Cirey paſſer quelques mois avec ce même *Kœnig* ; & il nous perſécute aujourd'hui l'un & l'autre avec fureur. C'eſt bien aujourd'hui qu'il le faudrait enchaîner. J'avais eu le malheur de l'aimer, et même de le louer, car j'ai toujours été dupe.

Un des motifs de ſa haine contre moi vient de ce qu'à ma réception à l'académie françaiſe, je ne le comparai pas à *Platon*, et le roi de Pruſſe à *Denys* de Syracuſe. Il a eu la démence de s'en plaindre à Berlin. Quel *Platon !* quelle académie ! quel ſiècle ! et où ſuis-je ! Ah ! que M. le duc de *Wirtemberg* finiſſe bientôt notre marché, et que je revienne auprès de vous oublier les fous et les géomètres !

# LETTRE XIX. 1752.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 3 octobre.

Mon cher ange, le Siècle (c'eſt-à-dire la nouvelle édition, la ſeule qui ſoit paſſable) était déjà preſque tout imprimé; il m'eſt par conſéquent impoſſible de parler cette fois-ci de la petite épée que cacha monſieur votre oncle ſous ſon cafetan. J'ai rayé bien exactement cette épithète de *petit* attribuée au concile d'Embrun; j'ai recommandé à ma nièce d'y avoir l'œil, et je vous prie de l'en faire ſouvenir. Je voudrais de tout mon cœur qu'il fût regardé comme le concile de Trente, et que toutes les diſputes fuſſent aſſoupies en France; mais il paraît que vous en êtes aſſez loin. Le ſiècle de la philoſophie eſt auſſi le ſiècle du fanatiſme.

Il me paraît que le roi a plus de peine à accorder les fous de ſon royaume, qu'il n'en a eu à pacifier l'Europe. Il y a en France un grand arbre, qui n'eſt pas l'arbre de vie, qui étend ſes branches de tous côtés, et qui produit d'étranges fruits. Je voudrais que le Siècle de *Louis XIV* pût produire quelque bien. Ceux qui liront attentivement tout ce que j'y dis des diſputes de l'Egliſe pourront, malgré tous les ménagemens que j'ai gardés, ſe faire une idée juſte de ces querelles; ils les réduiront à leur juſte valeur, et rougiront que, dans ce ſiècle-ci, il y ait encore des troubles pour de telles chimères. Un petit tour à

1752. Potsdam ne serait pas inutile à vos politiques, ils y apprendraient à être philosophes.

Mon cher ange, les beaux arts sont assurément plus agréables que ces matières ; une tragédie bien jouée est plus faite pour un honnête homme. Mais me demander que je songe à présent au Duc de Foix et à Rome sauvée, c'est demander à un figuier qu'il porte des figues en janvier ; *car ce n'était pas le temps des figues*. Je me suis affublé d'occupations si différentes, toute idée de poésie est tellement sortie de ma tête, que je ne pourrais pas actuellement faire un pauvre vers alexandrin. Il faut laisser reposer la terre : l'imagination gourmandée ne fait rien qui vaille ; les ouvrages de génie sont aux compilations ce que l'amour est au mariage : l'Hymen vient quand on l'appelle, et l'Amour vient quand il lui plait. Je compile à présent, et le dieu du génie est allé au diable.

En vous remerciant de la note sur l'abbé de *Saint-Pierre*, j'avais deviné juste qu'il était mort en 43. Je lui ai fait un petit article assez plaisant. Il y en a un pour *Valincourt*, qui ne sera pas inutile aux gens de lettres, et qui plaira à la famille. Je n'ai point de réponse de M. *Secousse* ; il est avec les vieilles et inutiles ordonnances de nos vieux rois ; mais il a, pour rassembler ces monumens d'inconstance et de barbarie, six mille livres de pension : il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde.

Mes anges, ce monde est un naufrage ; *sauve qui peut* est la devise de chaque individu. Je me suis sauvé à Potsdam ; mais je voudrais bien que

ma petite barque pût faire un petit trajet jusque chez vous. Je remets toujours de deux mois en deux mois à faire ce joli voyage. Il ne faut pas que je meure avant d'avoir eu cette consolation. Je ne sais pas trop ce que je deviendrai; j'ai cent ans; tous mes sens s'affaiblissent, et il y en a d'enterrés. Depuis huit mois je ne suis sorti de mon appartement que pour aller dans celui du roi ou dans le jardin. J'ai perdu mes dents, je meurs en détail. Je vous embrasse tendrement; je vous souhaite une santé constante et une vieillesse heureuse. Je me regarderai comme très-malheureux si je ne passe pas mes derniers jours, ô anges! auprès de vous et à l'ombre de vos ailes. 1752.

## LETTRE XX.

### A M. DE LA CONDAMINE, *à Paris.*

Potsdam, 12 octobre.

Je vous remercie, mon cher philosophe errant, devenu sédentaire, des attentions que vous avez pour *Louis XIV*. On a fait malheureusement une douzaine d'éditions sans me consulter; et ce n'est pas ma faute, si les quatre esclaves qui s'étaient mis sous la statue de la place Vendôme, dans la première édition, et qu'on a fait déloger bien vîte, ont subsisté dans quelques exemplaires. Ce n'est pas non plus ma faute si on a imprimé l'*air maître* pour l'*air de maître*. Je me flatte que ces sottises ne se trouveront pas dans l'édition qu'on fait actuellement à Leipsic, et que je crois

1752. à présent finie. J'ai eu, pour cette nouvelle fournée, des secours auxquels je ne m'attendais pas de si loin. On m'a envoyé de Paris ce qu'on envoie bien rarement, des vérités, et des vérités bien curieuses. Quand l'édition que je finis n'aurait d'autres avantages que celui de deux Mémoires écrits de la main de *Louis XIV*, cela suffirait pour faire tomber toutes les autres. L'ouvrage deviendra nécessaire à la nation, ou du moins à ceux de la nation qui voudront connaître les plus beaux temps de la monarchie.

Je conviens que la foire aura toujours la préférence; mais il ne laissera pas de se trouver d'honnêtes gens qui liront quelque chose du Siècle de *Louis XIV*, les jours où il n'y aura point d'opéra comique. On ne laisse pas d'avoir du temps pour tout. Je vous plains beaucoup de passer le vôtre dans des discussions désagréables, dont il y a très-peu de juges; et parmi ces juges là, la plupart sont prévenus. Pour faire le grand œuvre de *rem prorsùs substantialem*, il faut avoir aisance, santé et repos. Il ne tenait qu'à *Maupertuis* d'avoir tout cela, supposé qu'un homme soit libre; mais il y a quelque apparence qu'il ne l'est pas: il a dérangé sa santé par l'usage des liqueurs fortes: il a perdu quelques amis par un amour-propre plus fort encore, et qui ne souffre pas que les autres en aient leur dose: il a perdu son repos par la manière trop vive dont il a poursuivi *Kœnig* qui, au bout du compte, s'est trouvé avoir raison, et qui a eu le public pour lui. Je puis vous assurer que je ne me suis mêlé ni de son affaire ni de son livre, quoique je n'approuve ni l'un ni l'autre.

*Maupertuis* a des ennemis à Paris, à Berlin, en Hollande; et sa conduite dure et hautaine n'a pas ramené ces ennemis. J'ai d'autant plus sujet de me plaindre de lui, que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour adoucir la férocité de son caractère. Je n'en suis pas venu à bout. Je l'abandonne à lui-même; mais encore une fois, je n'entre pour rien dans les querelles qu'il se fait, et dans les critiques qu'il essuie. Je suis plus malade que lui, et je reste tranquillement à Potsdam, tandis qu'il va chercher ailleurs la santé et le repos. 1752.

Je voudrais de tout mon cœur être dans votre voisinage; ce n'est pas sans regret que je goûte le bonheur de vivre auprès d'un roi philosophe. Je suis né si sensible à l'amitié, que je serais encore ami, quand même je serais courtisan.

Vraiment, je serais très-obligé à M. *Deslandes*, s'il voulait bien me favoriser de quelques particularités qui servissent à caractériser les beaux temps du gouvernement de *Louis XIV*. M. *Deslandes* est citoyen et philosophe; il faut absolument être philosophe, pour avoir de quoi se consoler, de-là qu'on est citoyen. (*) Je vous embrasse, et vous prie de ne point cesser de m'aimer malgré *Maupertuis*. (**)

(*) Cette phrase obscure se trouve ainsi dans la Correspondance de l'abbé *Moussinot*, publiée par l'abbé *Duvernet*. L'original manque, et l'erreur n'a pu être rectifiée.

(**) *La Condamine* n'en fit rien, et prit le parti de *Maupertuis* qui s'était beaucoup moqué de lui.

1752.

# LETTRE XXI.

## A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, le 15 octobre.

VOICI qui n'a point d'exemple, et qui ne sera pas imité; voici qui est unique. Le roi de Prusse, sans avoir lu un mot de la réponse de *Kœnig*, sans écouter, sans consulter personne, vient d'écrire, vient de faire imprimer une brochure contre *Kœnig*, contre moi, contre tous ceux qui ont voulu justifier l'innocence de ce professeur si cruellement condamné. Il traite tous ses partisans d'envieux, de sots, de mal-honnêtes gens. La voici cette brochure singulière, et c'est un roi qui l'a faite. (*)

Les journalistes d'Allemagne, qui ne se doutaient pas qu'un monarque qui a gagné des batailles, fût l'auteur d'un tel ouvrage, en ont parlé librement, comme de l'essai d'un écolier qui ne sait pas un mot de la question. Cependant on a réimprimé la brochure à Berlin, avec l'aigle de Prusse, une couronne, un sceptre, au devant du titre. L'aigle, le sceptre et la couronne sont bien étonnés de se trouver là. Tout le monde hausse les épaules, baisse les yeux, et n'ose parler. Si la vérité est écartée du trône, c'est sur-tout lorsqu'un roi se fait auteur. Les coquettes, les rois, les poëtes sont accoutumés à être flattés.

(*) Elle étoit intitulée : *Lettre au public.*

*Frédéric* réunit ces trois couronnes-là. Il n'y a pas moyen que la vérité perce ce triple mur de l'amour-propre. *Maupertuis* n'a pu parvenir à être *Platon*; mais il veut que son maître soit *Denys* de Syracuse. 1752.

Ce qu'il y a de plus rare dans cette cruelle et ridicule affaire, c'est que le roi n'aime point du tout *Maupertuis*, en faveur duquel il emploie son sceptre et sa plume. *Platon* a pensé mourir de douleur de n'avoir point été de certains petits soupers où j'étais admis; et le roi nous a avoué cent fois que la vanité féroce de ce *Platon* le rendait insociable.

Il a fait pour lui de la prose cette fois-ci, comme il avait fait des vers pour d'*Arnaud*, pour le plaisir d'en faire; mais il y entre un plaisir bien moins philosophe, celui de me mortifier: c'est être bien auteur!

Mais ce n'est encore que la moindre partie de ce qui s'est passé. Je me trouve malheureusement auteur aussi, et dans un parti contraire. Je n'ai point de sceptre, mais j'ai une plume; et j'avais, je ne sais comment, taillé cette plume de façon qu'elle a tourné un peu *Platon* en ridicule sur ses géans, sur ses prédictions, sur ses dissections, sur son impertinente querelle avec *Kœnig*. La raillerie est innocente; mais je ne savais pas alors que je tirais sur les plaisirs du roi. L'aventure est malheureuse. J'ai affaire à l'amour-propre et au pouvoir despotique, deux êtres bien dangereux. J'ai d'ailleurs tout lieu de présumer que mon marché avec M. le duc de *Wirtemberg* a déplu. On l'a su, et on m'a fait sentir qu'on le savait.

1752. Il me semble pourtant que *Titus* et *Marc-Aurèle* n'auraient point été fâchés contre *Pline*, si *Pline* avait placé une partie de son bien sur la tête de *Plinia* dans le Montbelliard.

Je suis actuellement très-affligé et très-malade, et, pour comble, je soupe avec le roi. C'est le festin de *Damoclès*. J'ai besoin d'être aussi philosophe que le vrai *Platon* l'était chez le vrai *Denys*.

## LETTRE XXII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Potsdam, 28 octobre.

Mon cher ange, vous êtes le dieu des jansénistes, vous me donnez des commandemens impossibles. Il y a des temps où la grâce manque tout net aux justes. Je me sens actuellement privé de la grâce des vers; *spiritus flat ubi vult.* Je ne ferais rien qui vaille si je voulais me forcer.

*Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ.*

L'esprit prend, malgré qu'il en ait, la teinture des choses auxquelles il s'applique. J'ai des besognes si différentes de la poésie, qu'il n'y a pas moyen de remonter ma vieille lyre toute désaccordée : *valete musæ et valete curæ*, voilà ma devise pour le moment présent, et plût à Dieu que ce fût pour toute ma vie!

D'ailleurs, comment voudriez-vous qu'on renvoyât à Paris une Rome sauvée toute changée,

et qu'on donnât aux acteurs de nouveaux rôles pour la quatrième fois ? Ce serait un moyen sûr d'empêcher la reprise de la pièce, de la faire croire tombée, et de me faire grand tort : j'entends ce tort qu'on fait aux pauvres auteurs comme moi, le tort de les berner tant qu'on peut ; c'est un plaisir que le public se donne très-volontiers. Mon cher ange, laissons là *Catilina*, *César* et *Cicéron* pour ce qu'ils valent. Si la pièce, telle qu'elle est, peut encore souffrir trois ou quatre représentations, à la bonne heure ; si les amateurs de l'antiquité la lisent sans dégoût, tant mieux : c'est là mon premier but ; non, ce n'est que le second. Mon premier desir est de venir vous embrasser. Je peux très-bien renoncer à tout ce train de théâtre, d'acteurs, d'actrices, de battemens de mains, de sifflets et d'épigrammes ; mais je ne puis renoncer à vous. Je regarde les théâtres et les cours comme des illusions : l'amitié seule est réelle. Pardonnez-moi de n'être point encore venu vous voir. Il faut que je prenne encore patience cet hiver. Mon petit voyage, si je suis en vie, sera pour le printemps. 1752.

Vous savez que, quand vous m'écrivîtes la première fois sur l'audience et sur l'épée de feu M. de *Fériol*, le Siècle était déjà presque tout imprimé ; il doit être à présent achevé. Il n'y a pas moyen d'y revenir ; tout ce que je peux faire, c'est de veiller au petit concile ; j'en parle dans toutes mes lettres à madame *Denis*. Joignez-vous à moi ; faites-l'en souvenir. Ce sera votre faute si ce *petit* subsiste dans la nouvelle édition de Paris. Il est malheureusement dans une douzaine

1752. d'autres dont la France est inondée, et sur-tout dans celle que l'abbé *Pernetti* a fait imprimer à Lyon sous les yeux du père du concile.

Adieu, mon cher ange; vous êtes mon concile, et je voudrais bien être à vos genoux; mais laissons passer l'hiver. Je finis, la poste va partir, et je n'aurai pas le temps d'écrire à madame *Denis*.

## LETTRE XXIII.

### A M. ROQUES.

Au château de Potsdam, 28 octobre.

Si ceux qui font des critiques avaient votre politesse, votre érudition et votre candeur, il n'y aurait jamais de guerres dans la république des lettres. La vérité y gagnerait, et le public respecterait plus les sciences. Je vous remercie très-sincérement, monsieur, des remarques que vous avez bien voulu m'envoyer sur le Siècle de *Louis XIV*. Je pourrais bien m'être trompé sur le premier article touchant *Falc Constance*, dont vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puisse consulter sur cette matière. Je n'ai que mes propres mémoires que j'avais apportés de France, et qui m'ont servi de matériaux.

Quant au roi *Jacques* et à la reine sa femme, ils arrivèrent à Saint-Germain à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne sont point de pareilles dates dont je me suis embarrassé. Je n'ai songé qu'à

qu'à exposer les malheurs du roi *Jacques*, la manière dont il se les était attirés, et la magnificence de *Louis XIV*. Mon objet était de peindre en grand les principaux personnages de ce siècle, et de laisser tout le reste aux annalistes. Quand je suis entré dans les détails, comme aux chapitres des *anecdotes* et du gouvernement intérieur, je l'ai fait sur mes propres lumières et sur les témoignages des plus anciens courtisans. 1752.

Feu monsieur le cardinal de *Fleuri* me montra l'endroit où *Louis XIV* avait épousé madame de *Maintenon*. Il m'assura positivement que l'abbé de *Choisi* s'était trompé, que ce n'était pas le chevalier de *Forbin*, mais *Bontems* et *Montchevreuil*, qui avaient assisté comme témoins. En effet il était naturel que *Louis XIV* employât dans cette occasion ses domestiques les plus affidés, et le chevalier de *Forbin*, chef d'escadre, n'était point domestique de ce monarque.

Pour l'article de *Descartes*, permettez-moi, je vous prie, ce que j'en ai dit. Je n'ai pensé qu'à faire rentrer en eux-mêmes ceux dont le zèle imprudent traite trop souvent d'athées des philosophes qui ne sont pas de leur air. Si l'article de feu M. de *Beausobre* vous intéresse, vous le trouverez, monsieur, dans une nouvelle édition qui va paraître ces jours-ci à Leipsic et à Dresde, et que je ne manquerai pas d'avoir l'honneur de vous envoyer. Vous y trouverez deux fragmens bien curieux, copiés sur l'original de la main de *Louis XIV* même.

On s'est trop pressé en France et ailleurs d'inonder le public d'éditions de cet ouvrage. Celle

1752. qu'on fait actuellement à Dresde est plus ample d'un tiers. Vous y verrez des articles bien singuliers, et sur-tout le mariage de l'évêque de Meaux.

Les offres obligeantes que vous me faites, monsieur, m'autorisent à vous prier de vouloir bien interposer vos bons offices pour arrêter l'édition furtive qui se fait à Francfort sur le Mein. Elle ferait beaucoup de tort à mon libraire *Conrad Walther* de Dresde, qui a le privilége de l'empereur. C'est un très-honnête homme. Je ne manquerai pas de l'avertir de l'obligation qu'il vous aura.

Je suis affligé que M. *de la Beaumelle*, qui m'a paru avoir beaucoup d'esprit et de talent, ne veuille s'en servir à Francfort que pour faire de la peine à mon libraire et à moi, qui ne l'avons jamais offensé. Je l'avais connu par des lettres qu'il m'avait écrites de Danemarck, et je n'avais cherché qu'à l'obliger. Il m'avait mandé que le roi de Danemarck s'intéressait à un ouvrage qu'il projetait. Mais étant obligé de quitter le Danemarck, il vint à Berlin, et il y montra quelques exemplaires d'un ouvrage, où quelques chambellans de sa majesté n'étaient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui sans amertume, et j'aurais voulu lui rendre service. Il alla à Leipsic, de-là à Gotha; il est à présent à Francfort. Il n'y fera pas une grande fortune en se bornant à écrire contre moi. Il devrait tourner ses talens d'un côté plus utile et plus honorable. Il avait commencé par prêcher à Copenhague. Il a de l'éloquence, et je ne doute pas que les conseils d'un homme comme vous ne le ramènent dans le bon chemin. Je suis, etc.

# LETTRE XXIV. 1752.

## AU MEME.

A Potsdam, ce 17 novembre.

Je suis pénétré de reconnaissance de toutes les bontés que vous m'avez témoignées d'une manière si prévenante sans me connaître. Il ne me reste qu'à les mériter. Je voudrais que la nouvelle édition du recueil de mes anciennes rêveries en prose et en vers, et celle du Siècle de *Louis XIV*, que mon libraire doit vous envoyer de ma part, pussent au moins être regardées de vous comme un gage de ma sensibilité pour tous vos soins obligeans. Quant à M. *de la Beaumelle*, je suis sûr que vous aurez la générosité de lui représenter le tort qu'il fait à ce pauvre *Conrad Walther*. C'est assurément le plus honnête homme de tous les libraires que j'ai rencontrés. Il s'est mis en frais pour la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*. Il n'y a épargné aucun soin, et voilà que, pour fruit de ses peines, M. *de la Beaumelle* fait imprimer sous main une édition subreptice à Francfort, ville impériale, malgré le privilége de l'empereur, dont *Walther* est en possession. Il est libraire du roi de Pologne, il est protégé, il est résolu à attaquer M. *de la Beaumelle* par les formes juridiques. Cela va faire un événement qui certainement causerait beaucoup de chagrin à M. *de la Beaumelle*, et qui serait fort triste pour la littérature.

1752. Il doit avoir gagné par l'édition des lettres de madame de *Maintenon* de quoi pouvoir se passer du profit qu'il pourrait tirer d'une édition furtive. D'ailleurs il doit considérer que toute la librairie se réunira contre lui. Les gens de lettres se plaignent d'ordinaire que les libraires contrefont leurs ouvrages, et c'est ici un homme de lettres qui contrefait l'édition d'un libraire. C'est un étranger qui, dans l'Empire, attaque un privilége de l'empereur. Que M. *de la Beaumelle* en pèse toutes les conséquences. Les remarques critiques qu'il joint à son édition, ne sont pas une excuse envers mon libraire, et sont envers moi un procédé dont j'aurais sujet de me plaindre. Je ne connais M. *de la Beaumelle*, que par les services que j'ai tâché de lui rendre.

Il m'écrivit, il y a un an, du palais de Copenhague, pour m'intéresser à des éditions des auteurs classiques français qu'on devait faire, disait-il en Danemarck, et dont le roi de Danemarck le chargeait, à l'imitation des éditions qu'on a nommées en France les *Dauphins*. Je crus M. *de la Beaumelle*, et mon zèle pour l'honneur de ma patrie me fit travailler en conséquence.

Quelque temps après je fus étonné de le voir arriver à Potsdam. Il était renvoyé de Copenhague, où il avait d'abord prêché en qualité de proposant, et où il était, je crois, de l'académie. Il voulait s'attacher au roi de Prusse, et il me présenta pour cet effet un livre, dans lequel il me traitait assez mal, moi et plusieurs des chambellans. Il y avait beaucoup de choses dont le

roi de Danemarck et plusieurs autres puissances devaient s'offenser. Le livre imprimé à Copenhague, intitulé, *Mes pensées*, n'était pas encore trop public; il promit de le corriger, et je crois en effet qu'il en a fait une édition corrigée à Berlin. Il fait que, quoique j'eusse beaucoup à me plaindre d'une pareille conduite, je l'avertis cependant de plusieurs petites inadvertances, dans lesquelles il était tombé sur ce qui regarde l'historique; par exemple, sur la constitution d'Angleterre, sur M. *Paris du Verney*, et sur d'autres erreurs qui peuvent échapper à tout écrivain. 1752.

Lorsqu'il fut mis en prison à Berlin, tout le monde sait que je m'intéressai pour lui, et que je parlai même vivement à milord *Tirconel*, qui avait, dit-on, contribué à sa prison, et à le faire renvoyer de la ville. Milord *Tirconel*, à qui il écrivit pour se plaindre à lui de lui-même, lui répondit: *Il est vrai que je vous ai fait conseiller de partir, me doutant bien que vous vous feriez bientôt renvoyer.* Je priai milord *Tirconel* de ne pas montrer cette lettre, qui ferait trop de tort à un jeune homme qui avait besoin de protection; et il n'y a rien que je n'aie fait pour lui dans cette occasion. De retour de Spandau à Berlin, il me dit qu'il était appellé à Copenhague avec une grosse pension; mais il partit quelques jours après pour Leipsic. On prétend qu'il y fit imprimer une brochure intitulée, je crois, *Les Amours de Berlin, et les Dégoûts des plaisirs.* Les lettres initiales de son nom, par M. *de la B.*. sont à la tête de ce libelle; je suis très-éloigné de l'en croire l'auteur, et j'ai soutenu

1752. publiquement que ce n'était pas lui. De Leipsic il s'arrêta à Gotha ; on a écrit de ce pays-là des choses sur son compte, qui lui feraient plus de tort, si elles étaient vraies, que le libelle même qu'on lui a imputé. On m'a écrit de Leipsic, de Copenhague, de Gotha, des particularités qui ne lui feraient pas moins de préjudice si je les rendais publiques.

Comment peut-il donc, monsieur, dans de pareilles circonstances, non-seulement contrefaire l'édition de mon libraire, mais charger cette édition de notes contre moi, qui ne l'ai jamais offensé, qui même lui ai rendu service ? S'il est plus instruit que moi du règne de *Louis XIV*, ne devait-il pas me communiquer ses lumières, comme je lui communiquai, sur son livre intitulé *Mes pensées*, des observations dont il a fait usage ? Pourquoi d'ailleurs faire réimprimer la première édition du Siècle de *Louis XIV*, quand il sait que mon libraire *Walther* en donne une nouvelle, beaucoup plus exacte, et d'un tiers plus ample ? Quoique j'aie passé trente années à m'instruire des faits principaux qui regardent ce règne, quoiqu'on m'ait envoyé en dernier lieu les Mémoires les plus instructifs, cependant je peux encore avoir fait, comme dit *Bayle*, bien des péchés de commission et d'omission ; tout homme de lettres qui s'intéresse à la vérité et à l'honneur de ce beau siècle, doit m'honorer de ses lumières ; mais quand on écrira contre moi en faisant imprimer mon propre ouvrage, pour ruiner mon libraire, un tel procédé aura-t-il des approbateurs ? Une ancienne édition contrefaite

aura-t-elle du crédit parmi les honnêtes gens, et l'auteur ne se ferme-t-il pas par ce procédé toutes les portes qui peuvent le mener à son avancement? 1752.

J'ose vous prier, monsieur, de lui montrer cette lettre, et de rappeller dans son cœur les sentimens de probité que doit avoir un jeune homme qui a fait la fonction de prédicateur. Je me persuade qu'il fera celle d'honnête homme. S'il a fait quelques frais pour cette édition, il peut m'en envoyer le compte, je le communiquerai à mon libraire, et le mieux serait assurément de terminer cette affaire d'une manière qui ne causât de chagrin, ni à ce jeune homme, ni à moi.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec l'attachement sincère que vos procédés obligeans m'inspirent, etc.

## LETTRE XXV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 22 novembre.

Mon cher ange, quoique les vers ne soient pas actuellement de quartier dans notre cour, vous m'avez fait relire Zulime. Je me suis repris de goût pour cette aventurière; et j'ose croire que, si vous la lisiez telle qu'elle est, vous l'aimeriez bien davantage. Ou je vous l'enverrai, mon cher et respectable ami, ou je vous l'apporterai en temps et lieu; mais à présent ne de-

1752. mandez pas une rime, je n'en peux plus, j'en ai par-dessus la tête. Je n'ai point demandé de préface en forme au Duc de Foix. J'ai recommandé seulement un mot d'avis au libraire; j'ai exigé qu'on dît qu'on a pris le parti d'imprimer la pièce sur mon manuscrit, pour prévenir les éditions furtives et informes, telle que celle de Rome sauvée. Voilà, en vérité, tout ce qu'il convient de mettre à la tête d'une faible intrigue amoureuse, qui n'est relevée que par le caractère de *Lisois*. Ce Duc de Foix a été très-bien imprimé à Dresde, chez mon libraire ordinaire; je lui avais envoyé la pièce sur la parole que madame *Denis* m'avait donnée qu'on l'imprimait à Paris. Je ne sais aucune nouvelle ni du Duc de Foix, ni de Rome sauvée, ni du Siècle de *Louis XIV*.

J'ai vu les Lettres de madame de *Maintenon*; c'est l'histoire de sa vie, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à sa mort. C'est un monument bien précieux pour les gens qui aiment les petites choses dans les grands personnages. Heureusement ces Lettres confirment tout ce que j'ai dit d'elle; si elles m'avaient démenti, mon Siècle était perdu. Comment se peut-il faire qu'un nommé *la Beaumelle*, prédicateur à Copenhague, depuis académicien, bouffon, joueur, fripon, et d'ailleurs ayant malheureusement de l'esprit, ait été le possesseur de ce trésor? Il vient aussi d'écrire la vie de madame de *Maintenon*. On disait, il y a quelques années, qu'on avait volé à M. de *Caylus* ces Lettres et ces Mémoires sur sa tante. N'en sauriez-vous pas des nouvelles?

Je

Je vous ai mandé aussi qu'il paraissait des Mémoires de milord *Bolingbroke*. Ils sont traduits en français. On dit que dans cette traduction on me reproche de m'être trompé sur madame de *Bolingbroke*, que j'ai mise dans le Siècle au rang des nièces de madame de *Maintenon*. Me serais-je trompé? ne l'était-elle pas par son mari? ai-je rêvé ce que je lui ai entendu dire vingt fois? Je suis toujours prêt à croire que j'ai tort, mais ici il me semble que j'ai raison; rassurez-moi, je vous en prie. Mon cher ange, croyez-moi, je me mourais d'envie de venir vous embrasser cet hiver; mais, en vérité, il n'y a pas moyen de se mettre en chemin au milieu des glaces, quand on est malade. Je ne suis pas deux heures de la journée sans souffrir. Je serais mort si je ne menais pas la vie la plus douce et la plus retirée, n'ayant que vingt marches à monter les soirs pour aller entendre à souper le *Salomon* du Nord, quand il veut bien m'admettre à son festin des sept sages. Cette vie de château est bien dans mon goût; mais tout est empoisonné par les remords que j'ai de vous avoir quitté. Mes tendres respects à toute la hiérarchie Répondez, je vous en prie, à mes questions comme à ma tendre amitié. 1752.

J'ai oublié de mander à ma nièce qu'elle m'écrive désormais à Berlin, où nous allons dans quelques jours. Je vous supplie de l'en avertir.

1752.

# LETTRE XXVI.

## A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 25 novembre.

Je fais partir, monseigneur, par la voie d'un correspondant de Strasbourg, le gros paquet qui peut servir quelques heures à votre amusement. Plût à Dieu qu'il pût un jour servir à votre gloire! mais elle n'en a pas besoin. J'ai bien plus besoin, moi, de la consolation de vous faire encore ma cour, de vous voir et de vous entendre, que vous n'en avez d'être fourré dans mes gazettes. L'ouvrage est assez maussadement copié; l'écriture pourtant est lisible. J'ai auprès de moi des gens de lettres qui ne sont pas des maitres à écrire. Enfin, je mets à vos pieds le seul exemplaire qui me reste. Si je suis assez heureux pour être en état de venir passer quelque temps auprès de vous, je vous demanderai seulement permission d'en tirer une copie. Vous y trouverez la vérité, mais non pas toutes les vérités; vous y verrez des détails qui seront encore chers quelques années à ceux qui s'y sont intéressés, et qui disparaîtront ensuite dans le fracas des événemens qui, de dix ans en dix ans, varient la scène du monde, et qui arment puissamment les princes de l'Europe pour de petits intérêts. Il ne reste que les grandes choses dans la mémoire des hommes; et j'oserai même vous dire que le règne de *Louis XIV* attirerait peu les regards de la posté-

rité, sans la révolution qui s'est faite de son temps dans l'esprit humain. Il a résulté de son amour pour la gloire, de ses entreprises, de ses grandeurs, et de ses faiblesses, et de ses malheurs, mais sur-tout de cette foule d'hommes éclatans en tout genre, que la nature fit naître pour lui, un tout qui étonne l'imagination, et qui forme une époque mémorable. Si on pensait aussi hautement que vous, si bien des gens avaient la grandeur de votre caractère, on ajouterait encore une aile au bâtiment que la gloire a élevé dans le siècle de *Louis XIV*. 1752.

Quel plaisir je me ferais de raisonner de tout cela avec vous dans vos momens de loisir! Si vous saviez que de choses j'ai à vous dire! Mais quand pourrai-je avoir ce bonheur? Je n'ai à présent qu'un érysipèle escorté d'une humeur scorbutique qui me dévore, et de rétréciſſemens dans les nerfs. Cet hiver-ci sera terrible à passer pour moi à Berlin; il faudrait que je fusse à Naples. Nous autres Français nous périssons tous. Vos colonies languedociennes n'ont pas prospéré dans les pays froids; au lieu d'augmenter depuis 1686, elles ont diminué de moitié; c'est le contraire de ce qui est arrivé aux peuples du Nord transportés en Italie. Il n'y a que d'*Argens* qui est gros et gras. *Maupertuis*, à force de boire de l'eau de vie, s'est mis à la mort; mais il en réchappe, parce qu'il est né avec un tempérament de tartare. Il n'est que fou. Il vient de faire un livre où il propose de faire des trous qui aillent jusqu'au centre de la terre; d'aller droit sous le pole, de connaître le siége de l'ame en

1752. différant des têtes de géans, ou en examinant les rêves de ceux qui ont pris de l'opium. Il assure qu'il est aussi facile de voir l'avenir que de se représenter le passé, et nous nous attendons que dans quelques jours il débitera des prophéties. J'ai eu bien raison de dire, en parlant de *Descartes*, que la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Il propose sérieusement de faire vivre les hommes huit à neuf cents ans, en les conservant comme des œufs qu'on empêche d'éclorre. Tout est dans ce goût dans son livre. *La Métrie*, en comparaison, a écrit en sage.

L'abbé de *Prades* est ici avec une pension. Je l'ai fait venir le plus adroitement du monde. C'est, je crois, la seule fois de ma vie que j'aie été adroit et heureux. Il m'a confié que vous lui aviez offert une retraite à Richelieu, avec des secours. Je reconnais bien là votre belle ame. Vous avez eu autant de générosité que la fille ainée des rois et de votre grand-oncle a eu de lâcheté et d'ignorance. Elle s'est déshonorée sans retour. Quel siècle que celui où un théatin imbécille force la Sorbonne à une démarche si humiliante, et où il imagine des billets de confession qui auraient opéré autant de mal que de ridicule, sans la prudence du roi! Que serait aujourd'hui la France aux yeux des étrangers, sans vous et sans M. le maréchal de *Belliste*? Nommez-m'en un troisième qui ait de la réputation, je vous en défie. Vivez, monseigneur le Maréchal; ayez l'éclat de tous les âges, soyez heureux autant qu'honoré. Je ne puis vous dire

encore quand je pourrai faire un voyage pour vous ; mais mon cœur eſt à vous pour jamais. 1752.

## LETTRE XXVII.

### A M. DARGET.

A Potsdam, 4 décembre.

Vous m'allez prendre pour un pareſſeux, mon cher *Darget ;* mais je ne ſuis ni pareſſeux, ni indifférent. Un malade qui a eu ſur les bras deux éditions à corriger, eſt un homme à qui il faut pardonner. *Les détails me pilent*, diſait *Montagne.* Il eſt plus agréable d'être à Fontainebleau, à Plaiſance, à Brunoy, à Verſailles. Je me flatte que vous y êtes avec une veſſie bien réparée, et que vous êtes en état de faire encore le coquet ſans crainte de mauvaiſe aventure ; *Daran* et le plaiſir ont dû vous guérir. Vous avez bien couru depuis un an ; et moi j'ai reſté conſtamment dans ma chambre, dont je ne ſuis ſorti que pour aller chez le roi quand il a plu à ſa majeſté de me mettre du banquet des ſept ſages. Ce n'eſt pas que je ſois ſage ; au moins, n'allez pas imaginer cette folie-là. Je n'en ai guère vu encore, et je n'ai pas l'honneur de l'être. Les uns vont faire leurs folies en grande cohue, et moi j'en fais en vers et en proſe dans ma retraite.

*Scit genius, natale comes qui temperat aſtrum.*

Je vous aſſomme toujours de citations d'*Ho-*

1752. *race.* On ne le cite guère à Fontainebleau et à Brunoy. C'eſt pourtant le meilleur prédicateur que je connaiſſe ; il eſt prédicateur de cour, de b..... et de bon goût, et ſur-tout du repos de l'ame. Il ſait *quid te tibi reddat amicum.* Il ſavait vivre avec *Auguſte* et *Mécène ;* et ſans eux, il avait ſon *Sabine* comme M. *de Valori* a ſon *Eſtampes.* Vous n'êtes pas encore *ruris amator*, vous, monſieur le courtiſan ; *miraris fumum et opes ſtrepitumque Romæ.* Vous ne reviendrez donc qu'au printemps, et moi je pourrai bien faire un petit tour dans ce temps-là, ſi je ne ſuis pas mort. Nous ſerons comme *Caſtor* et *Pollux*, nous n'aurons point paru ſur le même hémiſphère pendant deux ans. Mais je vous aimerais aux antipodes. Je me flatte que madame votre ſœur a trouvé par vos ſoins l'établiſſement que vous deſiriez tant pour elle. Peut-être à préſent ne le deſirez-vous plus. Et toujours *Horace : Quod petiit ſpernit, repetit quod nuper omiſit.* Vous m'allez envoyer promener, me traiter de pédant : cependant vous m'avez paru aſſez content de mon dernier ſermon, dont ce philoſophe voluptueux et libre m'avait fourni le texte. Vous en profiterez ſi vous voulez, ou ſi vous pouvez. Conſervez-moi votre amitié. Je vous ai été fidèle depuis le moment où je vous ai connu ; je le ſerai toujours. Ce ne ſont pas les moines qui aiment leurs chambres, dont les autres moines aient rien à craindre. *Pax Chriſti.* Adieu ; je rendis à mademoiſelle *le Comte* votre lettre, et je ſuis à vos ordres en tout et par-tout.

# LETTRE XXVIII. 1752.

## A M. ROQUES.

Ce 16 décembre.

On ne peut être plus ſenſible que je le ſuis, monſieur, à tous vos ſoins obligeans. Je conviens que vous êtes dans une poſition délicate, et que vous vous acquittez de vos fonctions de médiateur, on ne peut pas mieux. Vous ſavez tout ce que j'ai fait pour entrer dans vos vues pacifiques. Il eſt bien étrange que M. *de la Beaumelle* ait voulu, pour quelques ducats, s'attirer une affaire ſi déſagréable et ſi peu digne d'un honnête homme. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que les libraires ſont en poſſeſſion de contrefaire les ouvrages des gens de lettres, et de leur ravir le fruit de leurs travaux; mais qu'un homme de lettres contrefaſſe un livre dont un libraire a le privilége, et ait encore l'imprudence abſurde de contrefaire une mauvaiſe édition furtive, dans le temps que mon libraire en donne une bonne; que, ſur cette mauvaiſe édition furtive, il ſe hâte de faire des remarques pour quelques ducats, ſans ſavoir ſi les objets de ces remarques ſe trouveront dans la ſeule édition que j'approuve et dont j'ai fait préſent à mon libraire *Conrad Walther*, c'eſt un procédé, monſieur, dont je vous laiſſe le juge. Je vous prie de vouloir bien me faire tenir par le chariot de poſte de Francfort à Berlin le livre *de la Beaumelle*, intitulé, *Mes penſées*, que

1752. le magistrat de Francfort a fait à la vérité saisir, mais dont il reste, dites-vous, quelques exemplaires. Il n'y a qu'à marquer le prix du livre sur le paquet en toile cirée, je le paierai avec le port selon l'usage, et le maître du chariot de poste vous en tiendra compte. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Berlin, je les exécuterai avec le même zèle et la même fidélité que je suis, monsieur, etc.

*P. S.* J'oubliais de vous dire que les Lettres de madame de *Maintenon* ont été volées à M. de *Margency*, écuyer de M. le maréchal de *Noailles*, neveu de madame de *Maintenon*; cela fait beaucoup de bruit à Paris.

## LETTRE XXIX.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, 16 décembre.

Vous avez dû recevoir, monseigneur, par M. de *la Reynière*, une très-grande lettre (*) et un très-énorme paquet. Je ne vous demande point pardon de mes lettres, parce que le cœur les dicte; mais je vous demande bien sérieusement pardon du paquet. Tout est trop long et trop détaillé (**); c'est comme si on recueillait tous les bulletins d'une maladie qu'on a eue il y a

(*) Celle du 25 novembre.

(**) C'étaient les Mémoires sur la guerre de 1741, refondus depuis dans le Précis du Siècle de *Louis XV*.

dix ans. La postérité dédaigne tous les petits faits, et veut voir les grands ressorts. Je suis honteux d'avoir barbouillé plus de papier sur huit ans d'une guerre inutile, que sur le siècle de *Louis XIV*. J'ai noyé la gloire du roi, celle de la nation et la vôtre, dans des détails que je hais. Avec moins de minuties, il y aurait bien plus de grandeur. Malheur aux gros livres. Je m'occupe à rendre celui-ci plus petit et meilleur. 1752.

## LETTRE XXX.

### A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Berlin, 18 décembre.

VOICI, mon cher et illustre confrère, une lettre de bonne année. Je ne suis pas accoutumé à faire de ces complimens là; mais j'aime à vous dire :

Qu'il vive autant que son ouvrage,
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il parle sans verbiage.

J'ai à vous avouer que j'ai été moi, beaucoup trop verbiageur sur l'histoire de la dernière guerre, dont j'ai envoyé le manuscrit à M. d'*Argenson*. Je devais faire de cette histoire un ouvrage aussi intéressant que le Siècle de *Louis XIV*. Je ne l'ai point fait; j'ai trop étouffé l'intérêt sous des détails; cela est ennuyeux pour les acteurs mêmes.

C'est donc quelque chose de bien vilain que la

1752. guerre, puisque les particularités les plus honorables des grandes actions font bâiller ceux qui les ont conduites.

Je regarde ce que j'ai envoyé à M. d'*Argenson*, comme des matériaux qu'il m'avait confiés et qui lui appartiennent. J'en fais à présent un édifice plus régulier et plus agréable. Dites-lui, je vous en supplie, monsieur, que je lui demande très-sérieusement pardon de l'énormité de mon volume. J'ai sa gloire à cœur; il n'y en a point dans de trop gros livres. Je lui réponds d'être court et vrai. Je veux que les belles années de *Louis XV* se fassent lire comme le Siècle de *Louis XIV*; j'ai presque dit comme votre chronologie; et je souhaite qu'après ma mort mon nom puisse ne pas faire déshonneur à celui de M. d'*Argenson*, après l'avoir un peu ennuyé pendant ma vie. J'ai besoin à présent de votre indulgence et de la sienne; je vous la demande instamment; faites-lui parvenir mes remords.

## LETTRE XXXI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, 18 décembre.

Mon cher et respectable ami, je ne peux pas à présent plus changer de climat que changer mes vers; un érysipèle rentré m'enterrerait sur les bords de l'Elbe ou du Vézer, et il serait fort ridicule d'aller mourir dans un mauvais cabaret de la Vestphalie. Votre charmante lettre du 7

décembre, votre tendre amitié me feront vivre jusqu'au printemps. Vous me faites plus de bien que les médecins ne pourraient me faire de mal; vos lettres me ressuscitent; mais on dit que mademoiselle *Gaussin* tue le Duc de *Foix*. Cette *Gaussin* est actuellement un médecin d'eau douce. 1752.

Ce que vous dites de *la Motte* me fait trembler: quoi! on l'a cru heureux étant aveugle et impotent; et parce qu'on a été assez sot pour le croire heureux, on est assez cruel pour persécuter sa mémoire!

Comment serai-je donc traité, moi qui ai les apparences du bonheur, qui ai l'air d'appartenir à deux rois à la fois, moi qui suis plus riche que *la Motte*, et qui ai été plus amoureux du roi de Prusse que *la Motte* ne croyait l'être de madame la duchesse *du Maine*? Je m'en vais prier M. *Berrier* de permettre qu'on affiche à Paris: *Voltaire avertit tous les gens de lettres qu'il n'est point heureux*.

Si vous avez lu cet article de *la Motte*, lisez donc celui de *Rousseau*, et vous y verrez la réponse à la réflexion que vous faites que les heureux sont haïs. Mon cher ange, je n'ai dit sur *la Motte*, et sur *Rousseau*, et sur *Fontenelle*, que ce que je crois la pure vérité. Je les ai traités comme *Louis XIV*. J'aurais ajouté quelques couleurs rembrunies au portrait de madame de *Maintenon*, si j'avais vu plus tôt ses Lettres. Elle est tout ce que vous dites, et toutes les dévotes de cour sont comme elle. De l'ignorance, de la faiblesse, de la fausseté, de l'ambition, du manége, des messes, des sermons, des ga-

1752. lanteries, des cabales ; voilà ce qui compose une *Esther* ; mais l'*Esther Maintenon* écrit bien, et j'aime à la voir s'ennuyer d'être reine. Je lui préfère *Ninon*, sans doute ; mais madame de *Maintenon* vaut son prix. Je m'étais toujours douté que ce *la Beaumelle* avait volé ces Lettres. Il est donc avéré qu'il a fait ce vol chez *Racine*. Ce *la Beaumelle* est le plus hardi coquin que j'aie encore vu. Il m'écrivit de Copenhague, de la part du roi de Danemarck, pour une prétendue édition, *ad usum delphini Danemarki*, des auteurs classiques français. Il datait sa lettre du palais du roi. Je le pris pour un grave personnage, d'autant plus qu'il avait prêché ; mais quinze jours après, mon prédicateur arriva avec un plumet à Potsdam. Il me dit qu'il venait voir *Frédéric* et moi. Cette cordialité pour le roi me parut forte. Il me donna un petit livre intitulé *Mes pensées* ou *Le qu'en dira-t-on*, dans lequel il me traitait comme un heureux, c'est-à-dire fort mal ; et il voulait que je le présentasse au roi, lui et son livre. De là mon prédicateur alla au b....., fut mis en prison, et se retira enfin dans Francfort, où il fit réimprimer ses Pensées. Il faut qu'il croie tous les rois fort heureux ; car, dans ce petit livret, il les nomme tous avec des épithètes qui ne méritent rien moins que la corde. On le décréta à Francfort de prise de corps, lui et ses Pensées ; il se sauva avec quelques exemplaires qu'il a portés à Paris. Il est vrai qu'il a pris la précaution d'appeller dans son livre M. de *Machault*, *Pollion* ; et M. *Berrier*, *Messala*. Je ne sais si

*Pollion* et *Meſſala* feront ſa fortune; mais le vol des Lettres de madame de *Maintenon* pourrait bien le faire mettre au carcan. C'eſt un rare homme; il parle comme un ſot, mais il écrit quelquefois ferme et ſerré; et ce qu'il pille, il l'appelle ſes penſées. Dieu merci, ce vaurien eſt de Genève et calviniſte; je ſerais bien fâché qu'il fût français et catholique; c'eſt bien aſſez que *Fréron* ſoit l'un et l'autre. 1752.

Je vous dirai hardiment, mon cher ange, que je ne ſuis pas étonné du ſuccès du Siècle de *Louis XIV*. Les hommes ſont nés curieux. Ce livre intéreſſe leur curioſité à chaque page. Il n'y a pas grand mérite à faire un tel ouvrage, mais il y a du bonheur à choiſir un tel ſujet. C'était mon devoir en qualité d'hiſtoriographe, et vous ſavez que je n'ai jamais plus fait ma charge que depuis que je ne l'ai plus. Il eſt plaiſant qu'on m'ait ôté cette place, comme ſi une clef d'or du roi de Pruſſe empêchait ma plume d'être conſacrée au roi mon maître. Je ſuis toujours ſon gentilhomme ordinaire, pourquoi m'ôter la place d'hiſtoriographe? C'eſt une contradiction. Tout hiſtorien de ſon pays doit écrire hors de ſon pays; ce qu'il dit en a plus de vérité et plus de poids. Adieu, mes chers anges; comptez que je pleure quelquefois d'être loin de vous.

1752.

# LETTRE XXXII.

## A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 18 décembre.

Je vous envoie, ma chère enfant, les deux contrats du duc de *Wirtemberg*; c'est une petite fortune assurée pour votre vie. J'y joins mon testament. Ce n'est pas que je croie à votre ancienne prédiction, que le roi de Prusse me ferait mourir de chagrin. Je ne me sens pas d'humeur à mourir d'une si sotte mort; mais la nature me fait beaucoup plus de mal que lui, et il faut toujours avoir son paquet prêt et le pied à l'étrier, pour voyager dans cet autre monde où, quelque chose qui arrive, les rois n'auront pas grand crédit.

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille moustaches à mon service, je ne prétends point du tout faire la guerre. Je ne songe qu'à déserter honnêtement, à prendre soin de ma santé, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années.

Je vois bien qu'*on a pressé l'orange*; il faut penser à sauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon instruction, un petit dictionnaire à l'usage des rois.

*Mon ami* signifie *mon esclave.*

*Mon cher ami* veut dire, *vous m'êtes plus qu'indifférent.*

Entendez par *je vous rendrai heureux*, *je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous.*

*Soupez avec moi ce soir*, signifie *je me moquerai de vous ce soir.* 1752.

Le dictionnaire peut être long ; c'eſt un article à mettre dans l'Encyclopédie.

Sérieuſement, cela ſerre le cœur. Tout ce que j'ai vu eſt-il poſſible ? Se plaire à mettre mal enſemble ceux qui vivent enſemble avec lui ! dire à un homme les choſes les plus tendres, et écrire contre lui des brochures ! et quelles brochures ! arracher un homme à ſa patrie par les promeſſes les plus ſacrées, et le maltraiter avec la malice la plus noire ! que de contraſtes ! Et c'eſt là l'homme qui m'écrivait tant de choſes philoſophiques, et que j'ai cru philoſophe ! et je l'ai appellé le *Salomon* du Nord.

Vous vous ſouvenez de cette belle lettre qui ne vous a jamais raſſurée. *Vous êtes philoſophe*, diſait-il, *je le ſuis auſſi.* Ma foi, Sire, nous ne le ſommes ni l'un ni l'autre.

Ma chère enfant, je ne me croirai tel que quand je ſerai avec mes pénates et avec vous. L'embarras eſt de ſortir d'ici. Vous ſavez ce que je vous ai mandé dans ma lettre du premier novembre. Je ne peux demander de congé qu'en conſidération de ma ſanté. Il n'y a pas moyen de dire : Je vais à Plombières au mois de décembre.

Il y a ici une eſpèce de miniſtre du ſaint Evangile, nommé *Pérard*, né comme moi en France : il demandait permiſſion d'aller à Paris pour ſes affaires ; le roi lui fit répondre qu'il connaiſſait mieux ſes affaires que lui-même, et qu'il n'avait nul beſoin d'aller à Paris.

Ma chère enfant, quand je conſidère un peu

1752. en détail tout ce qui se passe ici, je finis par conclure que cela n'est pas vrai, que cela est impossible, qu'on se trompe, que la chose est arrivée à Syracuse, il y a quelques trois mille ans. Ce qui est bien vrai, c'est que je vous aime de tout mon cœur, et que vous faites ma consolation.

## LETTRE XXXIII.

### A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN-MAJOR DES GENDARMES DE LA GARDE, etc.

Berlin, le 19 décembre.

VOTRE lettre, monsieur, vos offres touchantes, vos conseils font sur moi la plus vive impression, et me pénètrent de reconnaissance. Je voudrais pouvoir partir tout à l'heure, et venir me mettre entre vos mains et dans les bras de ma famille. J'ai apporté à Berlin environ une vingtaine de dents, il m'en reste à-peu-près six; j'ai apporté deux yeux, j'en ai presque perdu un; je n'avais point apporté d'éryspèle, et j'en ai gagné un que je ménage beaucoup. Je n'ai pas l'air d'un jeune homme à marier, mais je considère que j'ai vécu près de soixante ans, que cela est fort honnête, que *Pascal*, *Alexandre* et *Jésus-Christ* n'ont vécu qu'environ la moitié, et que tout le monde n'est pas né pour aller dîner à l'autre bout de Paris, à quatre-vingt-dix-huit ans,

ans, comme *Fontenelle*. La nature a donné à ce qu'on appelle mon ame, un étui des plus minces et des plus miférables. Cependant, j'ai enterré preſque tous mes médecins, et juſqu'à *la Métrie*. Il ne me manque plus que d'enterrer *Codénius*, médecin du roi de Pruſſe; mais celui-là a la mine de vivre plus long-temps que moi; du moins, je ne mourrai pas de ſa façon. Il me donne quelquefois de longues ordonnances en allemand, je les jette au feu, et je n'en ſuis pas plus mal. C'eſt un fort bon homme, il en ſait tout autant que les autres; et quand il voit que mes dents tombent, et que je ſuis attaqué du ſcorbut, il dit que j'ai une affection ſcorbutique. Il y a ici de grands philoſophes qui prétendent qu'on peut vivre auſſi long-temps que *Mathuſalem*, en ſe bouchant tous les pores, et en vivant comme un ver à ſoie dans ſa coque; car nous avons à Berlin des vers à ſoie et des beaux eſprits tranſplantés. Je ne ſais pas ſi ces manufactures-là réuſſiront; tout ce que je ſais, c'eſt que je ne ſuis point du tout en état de voyager cet hiver. Je me ſuis fait un printemps avec des poëles; et quand le vrai printemps ſera revenu, je compte bien, ſi je ſuis en vie, vous apporter mon ſquelette. Vous le diſſéquerez ſi vous voulez. Vous y trouverez un cœur qui palpitera encore des ſentimens de reconnaiſſance et d'attachement que vous lui inſpirez. Soyez perſuadé, monſieur, que tant que je vivrai, je vous regarderai comme un homme qui fait honneur au plus utile de tous les arts, et comme le plus obligeant et le plus aimable du monde. 1752.

1753.

# LETTRE XXXIV.

## A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Le 2 de janvier.

Je vous remercie, monsieur, des éclaircissemens que vous avez bien voulu me donner sur votre Traité de la lumière. Je les reçois avec reconnaissance, et j'avoue qu'ils m'étaient nécessaires pour le bien entendre; car, quoique je me sois autrefois occupé de mathématiques, j'en ai actuellement perdu l'habitude.

Quand je reçus votre livre, je crus que c'était l'ouvrage d'un savant ordinaire; mais notre cher *Clairaut* m'apprend que vous êtes cet officier général de l'état major auquel le comte de *Saxe* écrivit avec cette *brevitate imperatoria* des anciens, en accourant à Ellenbogen en Bohême, où vous conteniez avec moins de six cents hommes, par le poste que vous aviez pris devant le château de cette place, les quatre mille Croates qu'il y fit capituler le lendemain : *A homme de cœur courtes paroles. Qu'on se batte, j'arrive.* Maurice de Saxe. Billet auquel vous répondites si énergiquement. Les sciences et les arts gagnent à être cultivés par les mains qui ont cueilli des lauriers. *Frédéric* fait de bons vers, le maréchal de *Saxe* des machines, et vous êtes mathématicien.

Recevez comme bien démontrées les assurances des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

# LETTRE XXXV.

1753.

## A M. ROQUES.

8 janvier.

POUR répondre, monsieur, à vos bontés conciliantes, dont je suis très-reconnaissant, et à la lettre de M. *de la Beaumelle*, dont je suis très-surpris, j'aurai d'abord l'honneur de vous dire :

1°. Qu'il est peu intéressant qu'il ait reçu trois ducats, comme vous l'avez marqué, ou davantage, pour l'ouvrage qu'il a écrit contre moi à Francfort.

2°. Que quand il m'écrivit de Copenhague, sans que j'eusse l'honneur de le connaître, il data sa lettre du château, et me fit entendre que le gouvernement l'avait chargé de l'édition des auteurs classiques français, et que M. de *Bernstorf*, secretaire d'Etat, m'a écrit le contraire.

3°. Que quelques jours après, étant renvoyé de Copenhague, il m'envoya de Berlin à Potsdam, à ma requisition, son livre intitulé *le Qu'en dira-t-on*, dans lequel il dit que le roi de Prusse a des gens de lettres auprès de lui, par le même principe que les princes d'Allemagne ont des boufons et des nains.

4°. Qu'il me promit de supprimer ce compliment et qu'il ne l'a pas fait.

5°. Qu'il me reproche dans ce livre d'avoir sept mille écus de pension, et qu'il doit savoir à présent que j'y ai renoncé, aussi bien qu'à des honneurs que je crois inutiles à un homme de

1753. lettres, et que dans l'état où je suis, il y a peu de générosité à persécuter un homme dont il n'a jamais eu le moindre sujet de se plaindre.

6°. Qu'il est vrai que je lui donnai des conseils sur quelques mépriſes où il est tombé, et sur son étonnante hardiesse; qu'à la vérité il a suivi mes avis sur des faits historiques, mais qu'il les a bien négligés dans quelques exemplaires imprimés à Francfort, où il dit qu'il a vu à la cour de Dresde un roi.... et tout le reste qui a fait frémir d'horreur. Il ose parler contre le gouvernement et l'armée du roi de Prusse. Il s'élève contre presque toutes les puissances. L'*Arétin* gagnait autrefois des chaines d'or à ce métier; mais aujourd'hui elles sont d'un autre métal. Je souhaite seulement qu'on pardonne à sa jeunesse, ou qu'il ait une armée de cent mille hommes.

7°. Il est bien le maitre d'écrire contre moi ainsi que contre tous les princes; il n'y gagnera pas davantage.

8°. Il vous mande qu'il me poursuivra jusqu'aux enfers; il peut me poursuivre tant qu'il lui plaira jusqu'à ma mort, il n'attendra pas longtemps: il poursuivra un homme qui ne l'a jamais offensé. Milord *Tirconel* est mort; mais ceux qui étaient auprès de lui sont témoins que je rendis service à M. *de la Beaumelle*, et que seul j'empêchai milord *Tirconel* d'envoyer directement au roi de Prusse une lettre, dont la minute doit exister encore, et dans laquelle il demandait vengeance; je ne m'oppose point à la reconnaissance dont il me menace.

9°. Il peut se dispenser d'imprimer le procès

du juif *Hirshel* qui me conteſtait la reſtitution de douze mille écus qu'il avait à moi en dépôt. 1753.
Ce procès eſt déjà imprimé. Le juif a été condamné à double amende. M. *de la Beaumelle* peut cependant faire une ſeconde édition avec des remarques, et me pourſuivre juſqu'aux enfers, ſans expliquer s'il entend que j'irai en enfer, ou s'il compte y aller.

Voilà toute la réponſe qu'il aura jamais de moi dans ce monde-ci et dans l'autre. J'ai l'honneur d'être véritablement, etc.

## LETTRE XXXVI.

### A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 13 de janvier.

J'AI renvoyé au *Salomon du Nord*, pour ſes étrennes, les grelots et la marotte qu'il m'avait donnés, et que vous m'avez tant reprochés. Je lui ai écrit une lettre très-reſpectueuſe, et je lui ai demandé mon congé. Savez-vous ce qu'il a fait? il m'a envoyé ſon grand factotum de *Féderſdorf* qui m'a rapporté mes brimborions. Il m'a écrit qu'il aimait mieux vivre avec moi qu'avec *Maupertuis*. Ce qui eſt bien certain, c'eſt que je ne veux vivre ni avec l'un ni avec l'autre.

Je ſais qu'il eſt difficile de ſortir d'ici, mais il y a encore des hippogriffes pour s'échapper de chez madame *Alcine*. Je veux partir abſolument, c'eſt tout ce que je peux vous dire, ma chère enfant. Il y a trois ans bientôt que je le

dis, et que je devrais l'avoir fait. J'ai déclaré à
1753. *Féderfdorf* que ma santé ne me permettait pas plus long-temps un climat si dangereux.

Adieu; faites du paquet ci-joint l'usage que votre amitié et votre prudence vous dicteront.

Le pauvre *du Bordier* doit être à présent chez moi à Paris. Sa destinée est bien cruelle. Il y a des gens devant qui on n'ose pas se dire malheureux. Cet homme est demandé à Berlin; il y arrive en poste. Il embarque sur un vaisseau sa femme, son fils unique et sa fortune. Le vaisseau périt à la rade de Hambourg. *Du Bordier* se trouve à Berlin sans ressource. On se sert de ses dessins, on ne l'emploie point, et on le renvoie sans même lui donner l'aumône. Logez-le, nourrissez-le. Qu'il raccommode mon cabinet de physique. Vous verrez, dans le paquet qu'il vous apporte, des choses qui font frémir. Faites comme moi, armez-vous de constance.

## LETTRE XXXVII.

### A M. DE LA VIROTTE.

Berlin, 28 de janvier.

Je fais trop de cas de votre jugement, monsieur, pour ne m'en pas rapporter à vous sur cet étrange procès criminel fait par l'amour-propre de *Maupertuis* à la sincérité de *Kœnig*; procès dans lequel j'ai été impliqué malgré moi, parce que *Kœnig* ayant vécu deux ans de suite avec moi à Cirey, il est mon ami; parce que j'ai cru avec

l'Europe littéraire qu'il avait raison ; parce que je hais la tyrannie. Quand le roi de Prusse me demanda au roi par son envoyé, quand j'acceptai sa croix, sa clef de chambellan et ses pensions, je crus pouvoir recevoir les bienfaits d'un grand prince qui me promit de me traiter toujours comme *son ami* et comme *son maître dans les arts qu'il cultive* : ce sont ses propres paroles. Il ajouta que je n'aurais jamais aucune *inconstance à craindre d'un cœur reconnaissant* ; et il voulut que ma nièce fût la dépositaire de cette lettre, qui devait lui servir de reproche éternel, s'il démentait ses sentimens et ses promesses. 1753.

Je n'ai jamais démenti mon attachement pour lui ; j'avais eu un enthousiasme de seize années ; mais il m'a guéri de cette longue maladie. Je n'examine point si, dans une familiarité de deux ans et plus, un roi se dégoûte d'un courtisan ; si l'amour-propre d'un disciple qui a du génie s'irrite contre son maître ; si la jalousie et les faux rapports, qui empoisonnent les sociétés des particuliers, portent encore plus aisément leur venin dans les maisons des rois. Tout ce que je sais, c'est qu'en me donnant au roi de Prusse, je ne me suis pas donné comme un courtisan, mais comme un homme de lettres, et qu'en fait de disputes littéraires je ne connais point de rois. Je n'aimais que trop ce prince, et j'ai été fâché pour sa gloire qu'il ait pris parti contre *Kœnig*, sans être instruit du fond de la dispute ; qu'il ait écrit une brochure violente contre tous ceux qui ont défendu ce philosophe, c'est-à-dire contre tous les gens éclairés de l'Europe ; et cela, sans

1753. avoir lu son appel. Il a été trompé par *Maupertuis*. Il n'est pas étonnant, il n'est pas honteux pour un roi qu'il soit trompé; mais ce qui serait bien glorieux, ce serait d'avouer son erreur.

Je lui ai renvoyé son cordon, sa clef d'or, ornemens très-peu convenables à un philosophe, et que je ne porte presque jamais. Je lui ai remis tout ce qu'il me doit de mes pensions. Il a eu la bonté de me rendre tout, et de m'inviter à le suivre à Potsdam, où il me donne dans sa maison le même appartement que j'ai toujours occupé. J'ignore si ma santé, qui est plus déplorable que mon aventure, me permettra de suivre sa majesté.

## LETTRE XXXVIII.

### A M. ROQUES.

A Berlin, 3 février.

MONSIEUR,

J'AI lu enfin l'édition du Siècle de *Louis XIV.* que votre ami M. *de la Beaumelle* a faite en trois volumes avec des remarques et des lettres. Je vous dirai, monsieur, que cette édition n'a pas laissé d'avoir quelque cours à Berlin. J'y suis outragé. Cinq ou six officiers de la maison de sa majesté prussienne y sont maltraités; c'est une raison pour qu'on veuille au moins parcourir l'ouvrage. Personne ne lui pardonnera d'avoir outragé, dans dans ses remarques, les vivans et les morts, ainsi que la vérité. Mais moi, monsieur, je lui pardonnerais

pardonnerais les injures scandaleuses qu'il me dit dans mon propre ouvrage, s'il était vrai qu'il eût à se plaindre de moi, et si je l'avais accusé auprès du roi de Prusse dans son passage à Berlin, comme il le prétend. 1753.

Voici, monsieur, ce qu'il vous écrit, et ce que vous me rapportez mot pour mot dans votre lettre du 17 décembre (*):

" *Maupertuis* vient chez moi, ne me trouve
» pas; je vais chez lui, il me dit qu'un jour au
» souper des petits appartemens, M. de *Voltaire*
» avait parlé d'une manière violente contre moi,
» qu'il avait dit au roi que je parlais peu respec-
» tueusement de lui dans mon livre, que je trai-
» tais sa cour philosophe de nains et de bouffons,
» et que je le comparais aux petits princes alle-
» mands, et mille autres fausſetés de cette force.
» M. de *Maupertuis* me conseilla d'envoyer mon
» livre au roi en droiture, avec une lettre qu'il
» vit et corrigea lui-même. »

Je peux vous protester hautement, monsieur, non seulement à vous, mais à tout le monde, et attester le roi de Prusse lui-même, que jamais je n'ai dit à sa majesté ce qu'on m'impute. Ce fut le marquis d'*Argens* qui l'avertit à souper de la manière dont *la Beaumelle* avait parlé de sa cour, ainsi que de plusieurs autres cours, dans son livre intitulé *le Qu'en dira-t-on*. Le marquis d'*Argens* fait que loin de vouloir porter ces misères aux oreilles du roi, je lui mis presque la main sur

(*) A la prière de M. *de la Beaumelle*, comme on le verra dans la suite.

1753. la bouche, que je lui dis en propres paroles, *taisez-vous donc, vous révélez le secret de l'église.* J'aurais pu user du droit que tout le monde a de parler d'un livre à table. Mais je n'usai point de ce droit; et loin de rendre aucun mauvais office à M. *de la Beaumelle*, je fis ce que je pus pour le servir dans l'aventure pour laquelle il fut mis au corps-de-garde à Berlin, et qu'il fut envoyé à Spandau. Pour peu qu'il raisonne, il doit voir clairement que *Maupertuis* ne m'a calomnié ainsi auprès de lui, que pour l'exciter à écrire contre moi; c'est un fait assez public dans Berlin. Il est bien étrange qu'un homme, que le roi de Prusse a daigné mettre à la tête de son académie, ait pu faire de pareilles manœuvres. Songez ce que c'est que d'aller révéler à un étranger, à un passant, le secret des soupers de son maître, et de joindre l'infidélité à la calomnie. Exciter ainsi contre moi un jeune auteur, lancer ses traits et puis retirer sa main, accuser M. *Kœnig*, mon ami, d'être un faussaire, le faire condamner, de sa seule autorité, en pleine académie, et se donner le mérite de demander sa grâce, faire écrire contre lui, et avoir l'air de ne point écrire, déchainer *la Beaumelle* contre moi, et le désavouer, opprimer *Kœnig* et moi avec les mêmes artifices, c'est ce que *Maupertuis* a fait, et c'est sur quoi l'Europe littéraire peut juger.

Je me suis vu contraint à soutenir à la fois deux querelles fort tristes. Il faut combattre, et contre *Maupertuis* qui a voulu me perdre, et contre *la Beaumelle* qu'il a employé pour

m'insulter. La vie des gens de lettres est une guerre perpétuelle, tantôt sourde et tantôt éclatante, comme entre les princes. Mais nous avons un avantage que les rois n'ont pas. La force décide entre eux, et la raison décide entre nous. Le public est un juge incorruptible qui, avec le temps, prononce des arrêts irrévocables. Le public prononcera donc si j'ai eu tort de prendre le parti de M. *Kœnig*, cruellement opprimé, et de confondre les mensonges dont *la Beaumelle*, excité par l'oppresseur de *Kœnig* et le mien, a rempli le Siècle de *Louis XIV*. 1753.

*La Beaumelle* vous a mandé, monsieur, qu'il me *poursuivra jusqu'aux enfers*: il est bien le maître d'y aller; et pour mieux mériter son gîte, il vous dit qu'il fera imprimer à la suite du Siècle de *Louis XIV*, un procès que j'eus, il y a près de trois ans, contre un banquier juif, et que je gagnai. Je suis prêt de lui en fournir toutes les pièces, et il pourra faire relier le tout ensemble avec la paix de *Nimègue*, celle de *Risvic* et la guerre de la succession. Rien ne contribuera plus au progrès des sciences.

Tout cela, monsieur, est le comble de l'avilissement. Mais je vous défie de me nommer un seul auteur célèbre, depuis le *Tasse* jusqu'à *Pope*, qui n'ait eu à faire à de pareils ennemis.

Le moindre de mes chagrins est assurément le sacrifice des biens et des honneurs auxquels j'ai renoncé sans le plus léger regret; mais la perte absolue de ma santé est un mal véritable. S'il y a quelque chose de nouveau à Francfort concer-

1753. nant toutes ces misères, vous me ferez plaisir de m'en instruire. Je suis, etc.

## LETTRE XXXIX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Io de février.

J'AI été bien malade, mon cher et respectable ami; je le suis encore. Le roi de Prusse m'a envoyé de l'extrait de quinquina.

*Tanquam hæc sint nostri medicina doloris,*
*Vel Deus ille malis hominum mitescere discat.*

Il devrait bien plutôt m'envoyer une permission de partir pour aller me guérir ou mourir ailleurs. Il n'a plus nul besoin de moi. Il fait à présent mieux que moi la langue française; il écrit français par un *a*; il fait de bonne prose et de bons vers. Il a écrit, sans me consulter, une Philippique sur la querelle de *Maupertuis*: il l'a pris pour *Auguste*, et moi pour *Marc-Antoine*. *Maupertuis* l'a fait imprimer en allemand et en italien, avec les aigles prussiennes à la tête. Battu à Actium et à la tribune aux harangues, il ne me reste qu'à aller mourir dans cette terre que vous me proposez, et de vous embrasser avant ma mort. Voici une espèce de testament littéraire que je vous envoie. Mille tendres respects à tous les anges.

Je vous prie de donner copie de mon testament.

## LETTRE XL.

1753.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENS, *à Potsdam.*

Berlin, 16 de février.

Je me meurs, mon cher marquis, et j'ai la force de vous avouer ma faibleſſe. Je ne vous nierai pas certainement que ma douleur eſt inexprimable. J'ai voulu me vaincre et venir à Potsdam; mais je ſuis retombé, la veille de mon départ, dans un état dont il n'y a pas d'apparence que je relève. Mon éryſipèle eſt rentré, la dyſſenterie eſt ſurvenue, j'ai ſouvent la fièvre; il y a quatorze jours que je ſuis dans mon lit. Je ſuis ſeul, ſans aucune conſolation, à quatre cents lieues d'une famille en larmes, à qui je ſers de père. Voilà mon état. Je compte ſur votre amitié qui fait preſque ma ſeule conſolation, et je vous embraſſe tendrement.

## LETTRE XLI.

### AU MEME.

Cher frère, je vous renvoie Locke. *Maupertuis*, dans ſes belles lettres, a beau dire du mal de ce grand homme, ſon nom ſera auſſi cher à tous les philoſophes que celui de *Maupertuis* excitera de haine. *Kœnig* vient de lui donner le dernier coup, en lui démontrant qu'il eſt un plagiaire. On a imprimé à Leipſic une hiſtoire complète de toute cette étrange aventure, qui ne fait

1753. pas d'honneur à ce pays-ci. Soyez très-sûr que toute l'Europe littéraire est déchaînée contre lui; et qu'excepté *Euler* et *Mérian*, qui sont malheureusement parties dans ce procès, tout le reste des académiciens lève les épaules.

Je suis dans mon lit malade, malgré le quinquina du roi. Vous devriez bien venir demain dîner avec frère *Paul* chez *Antoine*. Ce sera peut-être la dernière fois de ma vie que je vous verrai. Donnez-moi cette consolation.

## LETTRE XLII.

### AU MEME.

Mon cher *Isaac*, il est vrai que j'ai enfoncé des épingles dans le cu; mais je ne mettrai point ma tête dans la gueule.

Je vous prie de lire attentivement l'article ci-joint du Dictionnaire de *Scriberius audens*, et de me le rendre, et de m'en dire votre avis. Je suis fâché que vous ne vous appliquiez plus à ces bagatelles rabbiniques, théologiques et diaboliques; j'aurais de quoi vous amuser: mais vous aimez mieux à présent la basse de viole. Tout est égal dans ce monde, pourvu qu'on se porte bien et qu'on s'amuse.

*Si bene vales, ego quidem non valeo . . . . te amo, tua tueor.* Avez-vous reçu votre contrat? Songez, je vous en prie, au livre de l'abbé de *Prades*, et à la religion naturelle: c'est la bonne, il faut l'avoir dans le cœur.

## LETTRE XLIII. 1753.

### AU MEME.

CHER frère, vous êtes assurément le premier capitaine d'infanterie qui ait ainsi parlé de philosophie. Votre extrait de *Gassendi* est digne de *Bayle*. Je ne savais pas que *Gassendi* eût été le précurseur de *Locke* dans le doute modeste et éclairé si la matière peut penser. Il y a dans de vieux magasins, où personne ne fouille, des épées rouillées, mais excellentes, dont un bon guerrier peut se servir pour percer les sots.

*Belzébuth* vous ait en sa sainte garde, mon cher marquis; je vous aime de tout mon cœur. Tâchez de venir aujourd'hui chez votre frère le damné, qui souffre plus que jamais.

## LETTRE XLIV.

### AU MEME.

FRERE *Paul*, je vous attendais, je comptais souper avec vous aujourd'hui, et nous nous fîmes hier une fête de vous promettre au révérend père abbé. Frère, savez-vous bien que je viens de me coucher: mais puisque mon frère est toujours visité de DIEU, et affligé en son corps terrestre, je vais me lever, et mon ame va tâcher de consoler la sienne. J'offre pour vous mes ferventes prières, et je vous donne le baiser de paix. Dans

1753. un quart d'heure je passerai de ma cellule dans votre hermitage.

Frère *Voltaire*.

## LETTRE XLV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 26 de février.

Mon cher ange, j'ai été très-malade, et en même temps plus occupé qu'un homme en santé; étonné de travailler dans l'état où je suis, étonné d'exister encore, et me soutenant par l'amitié, c'est-à dire par vous et par madame *Dènis*. Je suis ici le meunier de *la Fontaine*. On m'écrit de tous côtés : partez,

*Fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.*

Mais partir quand on est depuis un mois dans son lit, et qu'on n'a point de congé, se faire transporter couché à travers cent mille baïonnettes, cela n'est pas tout-à-fait aussi aisé qu'on le pense. Les autres me disent : Allez-vous-en à Potsdam, le roi vous a fait chauffer votre appartement; allez souper avec lui : cela m'est encore plus difficile. S'il s'agissait d'aller faire une intrigue de cour, de parvenir à des honneurs et de la fortune, de repousser les traits de la calomnie, de faire ce qu'on fait tous les jours auprès des rois, j'irais jouer ce rôle-là tout comme un autre; mais c'est un rôle que je déteste, et je n'ai rien à demander à aucun roi. *Maupertuis*, que vous

avez si bien défini, est un homme que l'excès d'amour-propre a rendu très-fou dans ses écrits, et très-méchant dans sa conduite; mais je ne me soucie point du tout d'aller dénoncer sa méchanceté au roi de Prusse. J'ai plus à reprocher au roi qu'à *Maupertuis*; car j'étais venu pour sa majesté, et non pour ce président de Bedlam. J'avais tout quitté pour elle, et rien pour *Maupertuis*; elle m'avait fait des sermens d'une amitié à toute épreuve, et *Maupertuis* ne m'avait rien promis; il a fait son métier de perfide, en intéressant sourdement l'amour-propre du roi contre moi. *Maupertuis* savait mieux qu'un autre à quel excès se porte l'orgueil littéraire. Il a su prendre le roi par son faible. La calomnie est entrée très-aisément dans un cœur né jaloux et soupçonneux. Il s'en faut beaucoup que le cardinal de *Richelieu* ait porté autant d'envie à *Corneille* que le roi de Prusse m'en portait. Tout ce que j'ai fait, pendant deux ans, pour mettre ses ouvrages de prose et de vers en état de paraître, a été un service dangereux qui déplaisait dans le temps même qu'il affectait de m'en remercier avec effusion de cœur. Enfin, son orgueil d'auteur piqué l'a porté à écrire une malheureuse brochure contre moi, en faveur de *Maupertuis* qu'il n'aime point du tout. Il a senti, avec le temps, que cette brochure le couvrait de honte et de ridicule dans toutes les cours de l'Europe; et cela l'aigrit encore. Pour achever le galimatias qui règne dans toute cette affaire, il veut avoir l'air d'avoir fait un acte de justice, et de le couronner par un acte de clémence. Il n'y a aucun

1753.

1753. de ses sujets, tout prussiens qu'ils sont, qui ne le désapprouve; mais vous jugez bien que personne ne le lui dit. Il faut qu'il se dise tout à lui-même; et ce qu'il se dit en secret, c'est que j'ai la volonté et le droit de laisser à la postérité sa condamnation par écrit. Pour le droit, je crois l'avoir; mais je n'ai d'autre volonté que de m'en aller, et d'achever dans la retraite le reste de ma carrière, entre les bras de l'amitié et loin des griffes des rois qui font des vers et de la prose. Je lui ai mandé tout ce que j'ai sur le cœur; je l'ai éclairci; je lui ai dit tout. Je n'ai plus qu'à lui demander une seconde fois mon congé. Nous verrons s'il refusera à un moribond la permission d'aller prendre les eaux.

Tout le monde me dit qu'il me la refusera; je le voudrais pour la rareté du fait. Il n'aura qu'à ajouter à l'Anti-Machiavel un chapitre sur le droit de retenir les étrangers par force, et le dédier à *Busiris*.

Quoi qu'on me dise, je ne le crois pas capable d'une si atroce injustice. Nous verrons. J'exige de vous et de madame *Denis* que vous brûliez tous deux les lettres que je vous écris par cet ordinaire, ou plutôt par cet extraordinaire. Adieu, mes chers anges.

# LETTRE XLVI. 1753

## A M. ROQUES.

A Berlin, 4 mars.

MONSIEUR,

Le sieur *la Beaumelle* n'est pas digne d'être votre ami, et il faut que vous ayez bien de l'indulgence pour lui pardonner ses écarts. Une ame aussi honnête que la vôtre est incapable même de comprendre les noirceurs de cet homme. Comment a-t-il donc osé vous dire que j'ai été l'agresseur? Malgré les explications qu'il a répandues du passage choquant de son *Qu'en dira-t-on*, a-t-il jamais pu se justifier? Il est faux que messieurs de *Maupertuis* et *Algarotti* aient été contens du tour qu'il a donné à cette insolence. N'a-t-il pas semé dans tout Berlin les anecdotes les plus calomnieuses contre moi? A-t-il cru qu'elles me resteraient cachées ou qu'elles m'intimideraient? Il ne vous a pas dit, sans doute, qu'il a fait colporter une douzaine de libelles manuscrits contre moi, et que des ames de boue comme la sienne ont eu soin de les répandre par-tout. On m'écrit de Paris qu'on y a vu des copies de ces belles productions. Ah! monsieur, que la littérature est avilie par les *la Beaumelle*, et quelle humiliation que d'être obligé de répondre aux attaques d'un pareil adversaire! Votre philosophie gémit avec moi de ces misères, et

1753. voudrait la paix ; mais je vous demande, monsieur, si la conciliation est possible ? Puisse votre repos n'être jamais troublé par ces vils insectes, qui ne laissent pas que de faire du mal ! J'ai l'honneur d'être avec une considération distinguée, etc.

## LETTRE XLVII.

### A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 15 de mars.

Je commence à me rétablir, ma chère enfant. J'espère que votre ancienne prédiction ne sera pas tout-à-fait accomplie. Le roi de Prusse m'a envoyé du quinquina pendant ma maladie ; ce n'est pas cela qu'il me faut : c'est mon congé. Il voulait que je retournasse à Potsdam. Je lui ai demandé la permission d'aller à Plombières : je vous donne en cent à deviner la réponse. Il m'a fait écrire par son factotum qu'il y avait des eaux excellentes à Glatz, vers la Moravie.

Voilà qui est bien horriblement vandale, et bien peu *Salomon* : c'est comme si on envoyait prendre les eaux en Sibérie. Que voulez-vous que je fasse ? Il faut bien aller à Potsdam ; alors il ne pourra me refuser mon congé. Il ne soutiendra pas le tête-à-tête d'un homme qui l'a enseigné deux ans, et dont la vue lui donnera des remords. Voilà ma dernière résolution.

Au bout du compte, quoique tout ceci ne soit pas de notre siècle, les taureaux de *Phalaris* et les lits de fer de *Busiris* ne sont plus en usage ;

et *Salomon minor* ne voudra être ni *Busiris* ni *Phalaris*. J'ai ce pays-ci en horreur : mon paquet est tout fait. J'ai envoyé tous mes effets hors du Brandebourg ; il ne reste guère que ma personne. 1753.

Tout ceci est unique assurément. Voici les deux *Lettres au Public :* le roi a écrit et imprimé ces brochures ; et tout Berlin dit que c'est pour faire voir qu'il peut très-bien écrire sans mon petit secours. Il le peut, sans doute ; il a beaucoup d'esprit. Je l'ai mis en état de se passer de moi, et le marquis d'*Argens* lui suffit. Mais un roi devrait chercher d'autres sujets pour exercer son génie.

Personne ne lui a dit à quel point cela le dégrade. O vérité, vous n'avez point de charge dans la maison des rois auteurs ! Mais qu'il fasse des brochures tant qu'il voudra, et qu'il ne persécute point un homme qui lui a fait tant de sacrifices.

J'ai le cœur serré de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Adieu ; j'ai tant de choses à vous dire que je ne dis rien.

## LETTRE XLVIII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Potsdam, 20 de mars.

Je m'imagine que je vous ferai un grand plaisir de vous faire lire les deux plus jolies plaisanteries qu'on ait faites depuis long-temps. Vous avez été ambassadeur, monseigneur le Maréchal, et

1753. vous ſerez plus à portée que perſonne de goûter le ſel de ces ouvrages ; cela eſt d'ailleurs abſolument dans votre goût. Il me ſemble que j'entends feu M. le maréchal de *la Feuillade*, ou l'abbé de *Chaulieu*, ou *Perigni*, ou vous ; il me ſemble que je lis le docteur *Swif* ou milord *Cheſterfield*, quand je lis ces deux lettres. Comment voulez-vous qu'on réſiſte aux charmes d'un homme qui fait, en ſe jouant, de ſi jolies bagatelles, et dont la converſation eſt entiérement dans le méme goût ? Je ne doute pas que vous et vos amis ne ſentiez tout le prix de ce que je vous envoie. Enfin, ſongez que ces chefs-d'œuvre de grâces ſont d'un homme qui ſerait diſpenſé par ſa place de ces agréables amuſemens, et qui cependant daigne y deſcendre. J'étais encore à Berlin quand il feſait à Potsdam ce que je vous envoie ; je demandais obſtinément mon congé ; je remettais à ſes pieds tout ce qu'il m'a donné ; mais les grâces de ma maitreſſe (*) ont enfin rappellé ſon amant. Je lui ai tout pardonné ; je lui ai promis de l'aimer toujours ; et, ſi je n'étais pas très-malade, je ne la quitterais pas un ſeul jour : mais l'état cruel de ma ſanté ne me permet pas de différer mon départ. Il faut que j'aille aux eaux de Plombières, qui m'ont déjà tant fait de bien quand j'ai eu le bonheur de les prendre avec vous. J'ai promis à ma maîtreſſe de revenir auprès d'elle dès que je ſerai guéri ; je lui ai dit : Ma belle dame, vous m'avez fait

(*) C'eſt ainſi que M. de *Voltaire* nommait le roi de Pruſſe.

une terrible infidélité ; vous m'avez donné de plus un gros soufflet ; mais je reviendrai baiſer votre main charmante. J'ai repris ſon portrait que je lui avais rendu, et je pars dans quelques jours. Vous ſentez que je ſuis pénétré de douleur de quitter une perſonne qui m'enchante de toutes façons. Je me flatte que vous aurez la bonté de me mander à Plombières l'effet que ces deux charmantes brochures auront fait ſur vous. J'ai promis à ma maîtreſſe de ne point aller à Paris. Qu'y ferais-je ? il n'y a que la vie douce & retirée de Potsdam qui me convienne. Y a-t-il d'ailleurs du goût à Paris ? En vérité, l'eſprit & les agrémens ne ſont qu'à Potsdam et dans votre appartement de Verſailles. Cependant, ſi je retrouve à Plombières un peu de ſanté, je pourrai bien faire à mon tour une infidélité de quelques ſemaines pour venir vous faire ma cour. Pourvu que je ſois à Potsdam au mois d'octobre, j'aurai rempli ma promeſſe. Ainſi, en cas que je ſois en vie, j'aurai tout le temps de faire le voyage. Je vous ſupplie de me mettre aux pieds de madame de *Pompadour*. Montrez-lui les deux *Lettres au public* (*). Je connais ſon goût ; elle en ſera enchantée comme vous. Il n'y a qu'une voix ſur ces ouvrages. Il en paraît aujourd'hui une troiſième, je vous l'enverrai par la première poſte. 1758.

Adieu, monſeigneur ; vous connaiſſez mes

(*) Cette lettre a été envoyée par la poſte ; et le roi de Pruſſe, tout philoſophe qu'il était, avait la petiteſſe de conſerver dans ſes Etats l'uſage infame d'ouvrir les lettres.

1753. tendres et respectueux sentimens. Adieu, généreux *Alcibiade*. Vous lisez dans mon cœur; il est à vous.

## LETTRE XLIX.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Frere, je prends congé de vous; je m'en sépare avec regret. Votre frère vous conjure, en partant, de repousser les assauts du démon qui voudrait faire, pendant mon absence, ce qu'il n'a pu faire quand nous avons vécu ensemble: il n'a pu semer la zizanie. J'espère qu'avec la grâce du Seigneur, frère *Gaillard* (*) ne la laissera pas approcher de son champ. Je me recommande à vos prières et aux siennes. Elevez vos cœurs à DIEU, mes chers frères, et fermez vos oreilles aux discours des hommes; vivez recueillis et aimez toujours votre frère.

## LETTRE L.

### A M. ROQUES.

CONSEILLER ECCLESIASTIQUE DU LANDGRAVE DE HESSE-HOMBOURG.

Leipsic, 4 avril.

Je suis tombé malade à Leipsic, monsieur, et

(*) L'abbé de *Prades*.

je

je ne sais pas encore quand je pourrai en partir. J'y ai reçu votre lettre du 22 mars. Elle m'étonnerait, si à mon âge quelque chose pouvait m'étonner.

Comment a-t-on pu imaginer, monsieur, que j'aye pris des lettres de *la Beaumelle* pour des lettres de *Maupertuis*? Non, monsieur, chacun a ses lettres. *Maupertuis* a celles où il veut qu'on aille disséquer les géans aux antipodes, et *la Beaumelle* a les siennes qui sont l'antipode du bon sens. DIEU me garde d'attribuer jamais à un autre qu'à lui ces belles choses qui ne peuvent être que de lui, et qui lui font tant d'honneur et tant d'amis. On vous aurait accusé juste, si on vous avait dit que je m'étais plaint du procédé de *Maupertuis*, qui alla trouver *la Beaumelle* à Berlin, pour l'envenimer contre moi, et qui se servit de lui comme un homme profondément artificieux et méchant peut se servir d'un jeune homme imprudent.

Il me calomnia, vous le savez; il lui dit que j'avais accusé l'auteur du *Qu'en dira-t-on* auprès du roi, dans un souper. Je vous ai déclaré que ce n'était pas moi qui avais rendu compte à sa majesté du *Qu'en dira-t-on*; que ce fut monsieur le marquis d'*Argens*. J'en atteste encore le témoignage de d'*Argens* et du roi lui-même. C'est cette calomnie d'après *Maupertuis*, qui fait composer les trois volumes d'injures de *la Beaumelle*. Il devrait sentir à quel point on a méchamment abusé de sa crédulité; il devrait sentir qu'il est le *Raton* dont *Bertrand* s'est servi pour tirer les marons du feu; il devrait s'appe-

1753. cevoir que *Maupertuis*, le perſécuteur de *Kœnig* et le mien, s'eſt moqué de lui ; il devroit ſavoir que *Maupertuis*, pour récompenſe, le traite avec le dernier mépris ; il devrait ne point menacer un homme à qui il a fait tant d'outrages avec tant d'injuſtice.

Non, monſieur, il ne s'eſt jamais agi des quatre lettres de *la Beaumelle*, que jamais je n'ai entendu attribuer à *Maupertuis* ; il s'agit de la lettre que *la Beaumelle* vous écrivit il y a ſix mois, lettre dont vous m'avez envoyé le contenu dans une des vôtres, lettre par laquelle *la Beaumelle* avouait que *Maupertuis* l'avait excité contre moi par une calomnie. J'ai fait connaître cette calomnie au roi de Pruſſe, et cela me ſuffit. Ma deſtinée n'a rien de commun avec toutes ces tracaſſeries, ni avec cette infame édition du Siècle de *Louis XIV* ; je ſais ſupporter les malheurs et les injures. Je pourrai faire un ſupplément au Siècle de *Louis XIV*, dans lequel j'éclaircirai des faits dont *la Beaumelle* a parlé, ſans en avoir la moindre connaiſſance. Je pourrai, comme M. *Kœnig*, en appeller au public. J'en appelle déjà à vous-même. S'il vous reſte quelque amitié pour *la Beaumelle*, cette amitié même doit lui faire ſentir tous ſes torts. Il doit être honteux d'avoir été l'inſtrument de la méchanceté de *Maupertuis*, inſtrument dont on ſe ſert un moment, et qu'on jette enſuite avec dédain.

Voilà, monſieur, tout ce que le triſte état où je ſuis de toutes façons, me permet à préſent de vous répondre. Je vous embraſſe ſans cérémonie.

# LETTRE LI.

1753.

## AU MEME.

Chez M. le duc de Gotha, 30 avril.

MONSIEUR,

Je comptais, en passant par Francfort, vous présenter moi-même le supplément au Siècle de *Louis XIV* (1), que je vous ai dédié. C'est un procès bien violent; vous en êtes le juge par votre esprit et par votre probité, et vous êtes devenu un témoin nécessaire. Vous ne pouvez être informé pleinement du malheur que le passage de *la Beaumelle* à Berlin a causé. Vous en jugerez en partie par ma dernière lettre au roi de Prusse, dont je vous envoie copie pour vous seul. (*)

Vous savez que je vous ai toujours mandé que j'étais trop instruit des cruels procédés de M. de *Maupertuis* envers moi. Je savais que madame la comtesse de *Bentink* avait obligé deux fois *la Beaumelle* de jeter dans le feu cet indigne ouvrage, où tant de souverains et sa majesté Prussienne sont encore plus outragés que moi. Je savais que *la Beaumelle*, au sortir de chez *Maupertuis*, avait deux fois recommencé; mais je ne

(1) Ce supplément, divisé en trois parties, est la réfutation des calomnies de *la Beaumelle*. Il est précédé d'une lettre à M. *Roques*. Voyez Mélanges historiques, tome I, page 105.

(*) Voyez la correspondance du roi, année 1753.

1753. puis citer le témoignage de madame la comtesse de *Bentink*, ni celui des autres personnes qui ont été témoins de la cruauté artificieuse avec laquelle *Maupertuis* m'a poursuivi près de deux années entières. Je ne peux citer que des témoignages par écrit, et je n'ai que la lettre de *la Beaumelle*.

Vous n'ignorez pas avec quel nouvel artifice *Maupertuis* a voulu, en dernier lieu, déguiser et obscurcir l'affaire, en exigeant de *la Beaumelle* un désaveu; mais ce désaveu ne porte que sur des choses étrangeres à son procédé.

Je n'ai jamais accusé *Maupertuis* d'avoir fait les quatre lettres scandaleuses dont *la Beaumelle* a chargé la coupable édition du Siècle de *Louis XIV*. Je me suis plaint seulement de ce qu'il m'a voulu perdre, et de ce qu'il a réussi. Je ne me suis défendu qu'en disant la vérité; c'est une arme qui triomphe de tout à la longue. C'est au nom de cette vérité toujours respectable et souvent persécutée, que je vous écris. Je suis très-malade, et j'espérerai jusqu'au dernier moment que le roi de Prusse ouvrira enfin les yeux. Je mourrai avec cette consolation, qui sera probablement la seule que j'aurai. Je suis, etc.

## LETTRE LII.

### AU MEME.

A Gotha, 18 mai.

Je suis fâché à présent, monsieur, d'avoir répondu à *la Beaumelle* avec la sévérité qu'il mé-

ritait. On dit qu'il eſt à la Baſtille; le voilà malheureux, et ce n'eſt pas contre les malheureux 1753.
qu'il faut écrire. Je ne pouvais deviner qu'il ſerait enfermé dans le temps même que ma réponſe paraiſſait. Il eſt vrai qu'après tout ce qu'il a écrit avec une ſi furieuſe démence contre tant de citoyens et de princes, il n'y avait guère de pays où il ne dût être puni tôt ou tard; et je ſais, de ſcience certaine, qu'il y a deux cours où on lui aurait infligé un châtiment plus capital que celui qu'il éprouve. Vous me parlez de votre amitié pour lui; vous avez apparemment voulu dire pitié.

Il était de mon devoir de donner un préſervatif contre ſa ſcandaleuſe édition du Siècle de *Louis XIV*, qui n'eſt que trop publique en Allemagne et en Hollande. J'ai dû faire voir par quel cruel artifice on a jeté ce malheureux auteur dans cet abyme. Je vous répète encore, monſieur, ce que j'ai mandé au roi de Pruſſe; c'eſt que ſi les choſes dont vous m'avez bien voulu avertir, et que j'ai ſues par tant d'autres, ne ſont pas vraies; ſi *Maupertuis* n'a pas trompé *la Beaumelle*, tandis qu'il était à Berlin, pour l'exciter contre moi; ſi *Maupertuis* peut ſe laver des manœuvres criminelles dont la lettre de *la Beaumelle* le charge, je ſuis prêt à demander pardon publiquement à *Maupertuis*: mais auſſi, monſieur, ſi vous ne m'avez pas trompé, ſi tous les autres témoins ſont unanimes; s'il eſt vrai que *Maupertuis*, parmi les inſtrumens qu'il a employés pour me perdre, n'ait pas dédaigné de me calomnier même auprès de *la Beaumelle*,

1753. et de l'exciter contre moi, il eſt évident que le roi de Pruſſe me doit rendre juſtice.

Je ne demande rien, ſinon que ce prince connaiſſe qu'après lui avoir été paſſionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieilleſſe, ayant tout ſacrifié, je n'ai pu certainement finir par trahir envers lui des devoirs que mon cœur m'impoſait. Je n'ai d'autre reſſource que dans les remords de ſon ame royale, que j'ai crue toujours philoſophe et juſte. Ma ſituation eſt très-funeſte; et quand la maladie ſe joint à l'infortune, c'eſt le comble de la miſère humaine. Je me conſole par le travail et par les belles-lettres, et ſur-tout par l'idée qu'il y a beaucoup d'hommes qui valaient cent fois mieux que moi, et qui ont été cent fois plus infortunés. Dans quelque ſituation cruelle que nous nous trouvions, que ſommes-nous pour oſer murmurer?

Au reſte, je ne vous ai rien écrit que je ne veuille bien que tout le monde ſache, et je peux vous aſſurer que, dans toute cette affaire, je n'ai pas eu un ſentiment que j'euſſe voulu cacher. Je ſuis, monſieur, etc.

# LETTRE LIII. 1753.

## A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

26 de mai.

MON CHER REVEREND DIABLE ET BON DIABLE,

J'AI reçu avec une syndérèse cordiale votre correction fraternelle. J'ai un peu lieu d'être *lapsus*, et les damnés rigoristes pourraient bien me refuser place dans nos enfers ; mais je compte sur votre indulgence. Vous comprendrez que c'en serait un peu trop d'être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre. Je me flatte que votre clémence diminuera un peu les peines que vous m'imposez.

J'ai frémi au titre des livres que vous dites brûlés ; mais sachez qu'il y a encore dans la province une édition des lettres d'*Isaac Onitz*, et que ce sera mon refuge. Je bois d'ailleurs des eaux du Léthé, et je vais incessamment boire celles de Plombières. Mon médecin m'avait conseillé de me faire enduire de poix résine (*), selon la nouvelle méthode ; mais il a fait réflexion que le feu y prendrait trop aisément, et que nous devons, vous et moi, nous défier des matières combustibles. Je crois, mon cher frère, que vous

(*) Allusion aux lettres de *Manpertuis*. Voyez la diatribe d'*Akakia*, volume des Facéties.

avez été bien fourré cet hiver ; il a été diabolique, comme disent les gens du monde. Pour moi j'ai fait un feu d'enfer et je me suis toujours tenu auprès sans sortir de mon caveau. 1753.

Encore une fois, pardonnez-moi mon péché ; songez que je suis un juste à qui la grâce de notre révérend père prieur a manqué. Je me vois immolé aux géans de la terre australe, à une ville latine, au grand secret de connaître la nature de l'ame avec une dose d'opium. Que sa sainte volonté soit faite sur la terre comme en enfer ! Je vous souhaite, mon cher frère, toutes les prospérités de ce monde-ci et de l'autre. Sur-tout n'oubliez pas de vous affubler d'un bonnet à oreilles au mois de juin, d'une triple camisole et d'un manteau. Jouez de la basse de viole ; et si vous avez quelques ordres à donner à votre frère, envoyez-les à la même adresse.

A propos, je me meurs positivement. Bon soir, je vous embrasse de tout mon cœur.

## LETTRE LIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Francfort sur le Mein, au Lion d'or, 4 de juin.

QUAND vous saurez, mon cher ange, toutes les persécutions cruelles que *Maupertuis* m'a attirées, vous ne serez pas surpris que j'aye été si long-temps sans vous écrire ; quand vous saurez que j'ai toujours été en route ou malade, et que j'ai compté venir bientôt vous embrasser, vous

vous me pardonnerez encore davantage; et quand vous saurez le reste, vous plaindrez bien votre vieil ami. Je vous adresse ma lettre à Paris, sachant bien qu'un conseiller d'honneur n'entre point dans la querelle des conseillers ordinaires, et est trop sage pour voyager. J'ai voyagé, mon cher et respectable ami, et le pigeon a eu l'aile cassée avant de revenir au colombier. Je suis d'ailleurs forcé de rester encore quelque temps à Francfort, où je suis tombé malade. J'ai appris, en passant par Cassel, que *Maupertuis* y avait séjourné quatre jours sous le nom de *Morel*, et qu'il y avait fait imprimer un libelle de *la Beaumelle*, sous le titre de Francfort, revu et corrigé par lui. Vous remarquerez qu'il imprimait cet ouvrage au mois de mai, sous le nom de *la Beaumelle*, dans le temps que ce *la Beaumelle* était à la Bastille dès le mois d'avril. C'est bien mal calculer pour un géomètre. Il l'a envoyé à M. le duc de *Saxe-Gotha*, lorsque j'étais chez ce prince. C'est encore un mauvais calcul; cela n'a fait que redoubler les bontés que M. le duc de *Saxe-Gotha* et toute sa maison avaient pour moi. 1753.

Voilà une étrange conduite pour un président d'académie. Il est nécessaire pour ma justification qu'on en soit instruit. Ce sont là de ses artifices, et c'est ainsi à peu près qu'il en usait avec d'autres personnes, lorsqu'il mettait le trouble dans l'académie des sciences. Cette vie-ci, mon cher ange, me paraît un peu orageuse; nous verrons si l'autre sera plus tranquille. On dit qu'autrefois il y eut une grande bataille dans ce pays-là, et vous savez que la Discorde habitait dans l'Olympe.

1753. On ne sait où se fourrer. Il fallait rester avec vous. Ne me grondez pas, je suis très-bien puni, et je le suis sur-tout par mon cœur. Je m'imagine que vous, et madame d'*Argental*, et vos amis, vous me plaignez autant que vous me condamnez. Madame *Denis* est à Strasbourg, et moi à Francfort, et je ne puis l'aller trouver. Je suis arrivé avec les jambes et les mains enflées. Cette petite addition à mes maux n'accommode point en voyage. Je resterai à Francfort, dans mon lit, tant qu'il plaira à DIEU.

Adieu, mon cher ange; je baise, à tous tant que vous êtes, le bout de vos ailes avec tendresse et componction. Il est très-cruellement probable que je pourrai rester ici assez de temps pour y recevoir la consolation d'une de vos lettres, au lieu d'avoir celle de venir vous embrasser.

## LETTRE LV.

### A M. KOENIG.

Francfort, juin.

VOTRE martyr est arrivé à Francfort, dans un état qui lui fait envisager de fort près le pays où l'on saura les principes des choses, et ce que c'est que cette force motrice sur laquelle on raisonne tant ici-bas, mais dont je suis presque privé. J'ai été, comme je vous l'ai mandé, désabusé des idées fausses que vos adversaires avaient données sur la *vitesse vraie* et sur la *vitesse propre*. Il est plus difficile de se détromper des illusions de

ce monde, et des sentimens qui nous y attachent jusqu'au dernier moment. J'en éprouve d'assez douloureux pour avoir pris votre parti ; mais je ne m'en repens pas, et je mourrai dans ma créance. Il me paraît toujours absurde de faire dépendre l'existence de DIEU d'*a* plus *b* divisé par *z*. 1753.

Où en serait le genre-humain, s'il fallait étudier la dynamique et l'astronomie pour connaître l'Etre suprême ? Celui qui nous a créés tous doit être manifeste à tous, et les preuves les plus communes sont les meilleures, par la raison qu'elles sont communes ; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour.

DIEU a mis à notre portée tout ce qui est nécessaire pour nos moindres besoins : la certitude de son existence est notre besoin le plus grand. Il nous a donné assez de secours pour le remplir ; mais comme il n'est point du tout nécessaire que nous sachions ce que c'est que la force, et si elle est une propriété essentielle ou non à la matière, nous l'ignorons et nous en parlons. Mille principes se dérobent à nos recherches, parce que tous les secrets du Créateur ne sont pas faits pour nous.

On a imaginé, il y a long-temps, que la nature agit toujours par le chemin le plus court, qu'elle emploie le moins de forces et la plus grande économie possible ; mais que répondraient les partisans de cette opinion, à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une seule livre ; que le cœur en exerce une immense pour

1753 exprimer une goutte de sang; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands qui souvent ne font pas naître un seul chêne? Je crois toujours, comme je vous le mandais il y a long-temps, qu'il y a plus de profusion que d'économie dans la nature.

Quant à votre dispute particulière avec votre adversaire, il me semble de plus en plus que la raison et la justice sont de votre côté. Vous savez que je ne me déclarai pour vous que quand vous m'envoyâtes votre *Appel au public*. Je dis hautement alors ce que toutes les académies ont dit depuis, et je pris, de plus, la liberté de me moquer d'un livre très-ridicule que votre persécuteur écrivit dans le même temps.

Tout cela a causé des malheurs qui ne devaient pas naître d'une si légère cause. C'est là encore une des profusions de la nature. Elle prodigue les maux : ils germent en foule de la plus petite semence.

Je peux vous assurer que votre persécuteur et le mien n'a pas, en cette occasion, obéi à sa loi de l'*épargne*; il a ouvert le robinet du mauvais tonneau quand il s'est trouvé auprès de *Jupiter*. Quelle étrange misère, d'avoir passé de *Jupiter* à *la Beaumelle* ! Peut-il se disculper de la cruauté qu'il eut de susciter contre moi un pareil homme? peut-il empêcher qu'on ne sache où il a fait imprimer depuis peu un Mémoire de *la Beaumelle*, revu et corrigé par lui? ne sait-on pas dans quelle ville il resta les quatre premiers jours du mois de mai dernier, sous le nom de *Morel*,

pour faire imprimer ce libelle ? ne connaît-on pas le libraire qui l'imprima sous le titre de Francfort ? Quel emploi pour un président d'académie ! Il en envoya, le 12 mai, un exemplaire à son alteſſe ſéréniſſime monſeigneur le duc de *Saxe-Gotha*, croyant par-là m'arracher les bontés, la protection et les ſoins dont on m'honorait à Gotha pendant ma maladie. C'était mal calculer de toutes les façons pour un géomètre. *La Beaumelle* était à la Baſtille dès le 22 avril, pour avoir inſulté des citoyens et des ſouverains dans deux mauvais livres ; il ne pouvait par conſéquent alors envoyer à Gotha, et dans d'autres cours d'Allemagne, ce Mémoire ridicule, imprimé ſous ſon nom. 1753.

Voilà un de ces argumens, monſieur, dont on ne peut ſe tirer. Il eſt, dans le genre des *probabilités*, ce que les vôtres ſont dans le genre des *démonſtrations*.

Ce que je vous écrivais, il y a près d'un an, eſt bien vrai ; les artifices ſont, pour les gens de lettres, la plus mauvaiſe des armes : l'on ſe croit un politique, et on n'eſt que méchant. Point de politique en littérature. Il faut avoir raiſon, dire la vérité et s'immoler ; mais faire condamner ſon ami comme fauſſaire, et ſe parer de la modération de ne point aſſiſter au jugement ; mais ne point répondre à des preuves évidentes, et payer de l'argent de l'académie la plume d'un autre ; mais s'unir avec le plus vil des écrivains, ne s'occuper que de cabales, et en accuſer ceux mêmes qu'on opprime : c'eſt la honte éternelle de l'eſprit humain.

1753 Les belles-lettres sont d'ordinaire un champ de disputes; elles sont, dans cette occasion, un champ de bataille. Il ne s'agit plus d'une plaisanterie gaie et innocente sur les dissections de géans, et sur la manière d'exalter son ame pour lire dans l'avenir:

*Ludus enim trepidum genuit certamen et iram,*
*Ira, truces inimicitias et funebre bellum.*

Je ne dispute point quand il s'agit de poésie et d'éloquence, c'est une affaire de goût; chacun a le sien: je ne peux prouver à un homme que c'est lui qui a tort, quand je l'ennuie.

Je réponds aux critiques quand il s'agit de philosophie ou d'histoire, parce qu'on peut, à toute force, dans ces matières, faire entendre raison à sept ou huit lecteurs qui prennent la peine de vous donner un quart d'heure d'attention. Je réponds quelquefois aux calomnies, parce qu'il y a plus de lecteurs des feuilles médisantes que des livres utiles.

Par exemple, monsieur, lorsqu'on imprime que j'ai donné avis à un auteur illustre que vous vouliez écrire contre ses ouvrages, je réponds que vous êtes assez instruit, par des preuves inconteſtables, que non-seulement cela est très-faux, mais que j'ai fait précisément le contraire.

Lorsqu'on ose inférer, dans des feuilles périodiques, que j'ai vendu mes ouvrages à trois ou quatre libraires d'Allemagne et de Hollande, je suis encore forcé de répondre qu'on a menti, et qu'il n'y a pas, dans ces pays, un seul libraire qui puisse dire que je lui aye jamais vendu le moindre manuscrit.

Lorsqu'on imprime que je prends à tort le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi de France, ne suis-je pas encore forcé de dire que, sans me parer jamais d'aucun titre, j'ai pourtant l'honneur d'avoir cette place, que sa majesté le roi mon maître m'a conservée ? 1753.

Lorsqu'on m'attaque sur ma naissance, ne dois-je pas à ma famille de répondre que je suis né égal à ceux qui ont la même place que moi ; et que si j'ai parlé sur cet article avec la modestie convenable, c'est parce que cette même place a été occupée autrefois par les *Montmorenci* et par les *Châtillon* ?

Lorsqu'on imprime qu'un souverain m'a dit : *Je vous conserve votre pension, et je vous défends de paraître devant moi* ; je réponds que celui qui a avancé cette sottise, en a menti impudemment.

Lorsqu'on voit dans les feuilles périodiques, que c'est moi qui ai fait imprimer les variantes de la Henriade sous le nom de M. *Marmontel*, n'est-il pas encore de mon devoir d'avertir que cela n'est pas vrai ; que M. *Marmontel* a fait une préface à la tête d'une des éditions de la Henriade, et que c'est M. l'abbé *Langlet Dufrenoy* qui avait fait imprimer les variantes auparavant à Paris chez *Gandouin* ?

Lorsqu'on imprime que je suis l'auteur de je ne sais quel livre intitulé : *Des beautés de la langue française* (*), je réponds que je ne l'ai

(*) On l'a inséré dans cette édition, non comme son ouvrage, mais comme celui d'un de ses disciples, et

1753. jamais lu, et j'en dis autant sur toutes les impertinentes pièces que des écrivains inconnus font courir sous mon nom, qui est trop connu.

Lorsqu'on imprime une prétendue Lettre de feu milord *Tirconel*, je suis obligé de donner un démenti formel au calomniateur ; et puisqu'il débite ces pauvretés pour gagner quelque argent, je déclare, moi, que je suis prêt de lui faire l'aumône pour le reste de sa vie, en cas qu'il puisse prouver un seul des faits qu'il avance.

Lorsqu'on imprime que l'on doit s'attendre que j'écrirai contre les ouvrages d'un auteur respectable à qui je serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie, je réponds que jusqu'ici on n'a calomnié que pour le passé, et jamais pour l'avenir ; que c'est trop *exalter son ame*, et que je ferai repentir le premier impudent qui oserait écrire contre l'homme vénérable dont il est question.

Lorsqu'on imprime que je me suis vanté mal à propos d'avoir une édition de la Henriade honorée de la préface d'un souverain, je réponds qu'il est faux que je m'en sois vanté ; qu'il est faux que cette édition existe ; et qu'il est faux que cette préface, qui existe réellement, ait été citée mal à propos : elle a toujours été citée dans les éditions de la Henriade, depuis celle de M. *Marmontel* ; elle avait été composée pour être mise à la tête de ce poëme que cet illustre souverain dont il est parlé, voulait faire graver ;

comme un recueil d'observations utiles sur ses œuvres et sur la littérature française en général. Voyez *Mélanges littéraires*, T. 70.

c'était un double honneur qu'il fesait à cet ouvrage. 1753.

Lorsqu'on imprime que j'ai volé un madrigal à feu M. de *la Motte*, je réponds que je ne vole de vers à personne; que je n'en ai que trop fait; que j'en ai donné à beaucoup de jeunes gens, ainsi que de l'argent, sans que ni eux ni moi en aient jamais parlé.

Voilà, monsieur, comment je serai obligé de réfuter les calomnies dont m'accablent tous les jours quelques auteurs, dont les uns me sont inconnus, et dont les autres me sont redevables. Je pourrais leur demander pourquoi ils s'acharnent à entrer dans une querelle qui n'est pas la leur, et à me persécuter sur le bord de mon tombeau; mais je ne leur demande rien. Continuez à défendre votre cause, comme je défends la mienne. Il y a des occasions où l'on doit dire avec *Cicéron :*

*Seipsum deserere turpissimum est.*

Il faut, en mourant, laisser des marques d'amitié à ses amis, le repentir à ses ennemis, et sa réputation entre les mains du public. Adieu.

## LETTRE LVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juin.

Mon cher ange, j'ai espéré de jour en jour de venir vous embrasser. Je ne vous ai point écrit;

1753. mais toutes mes lettres à madame *Denis* ont été pour vous, et mon cœur vous écrivait toutes les postes. Il eût fallu faire des volumes pour vous instruire de tout, et ces volumes vous auraient paru les Mille et une nuits. Mon cher ange, j'ai eu tant de choses à vous dire que je ne vous ai rien dit; mais, dans tout ce tumulte, je vous ai envoyé Zulime. Jugez si je vous aime; non que je croye que Zulime vaille Catilina, mais vous aimez cette femme; je ne crois pas que vous ayez d'autre plaisir que celui de la lire. Il faut, pour jouer Zulime, une personne jeune et belle, qui ne s'enivre pas.

J'espère vous embrasser bientôt. A mon départ de Syracuse, j'ai passé par d'autres cours de la Grèce, et je finirai par philosopher avec vous à Athènes.

Depuis trois mois je n'ai pas un moment à moi. Mon cœur sera à jamais à vous.

## LETTRE LVII.

### AU MEME.

Juin.

Ma nièce me mande de Strasbourg que j'ai fait un beau quiproquo; pardonnez, mon cher ange; vous avez dû être un peu étonné des nouvelles dont vous aurez deviné la moitié en lisant l'autre. Je ne doute pas que ma nièce ne vous ait mis au fait, et ne vous ait renvoyé la lettre qui était pour vous.

Vous verrez ci-joint un petit échantillon des calculs de *Maupertuis*. Est-ce là sa *moindre action ?* 1753.

Il n'eſt pas moins ſurprenant que, pour ſe faire rendre un livre qu'on a donné, on arrête à deux cents lieues un homme mourant qui va aux eaux. Tout cela eſt ſingulier. *Maupertuis* eſt un plaiſant philoſophe.

Mon cher ange, il faut ſavoir ſouffrir; l'homme eſt né en partie pour cela. Je ne crois pas que toute cette belle aventure ſoit bien publique; il y a des gens qu'elle couvre de honte; elle n'en fera pas à ma mémoire.

Adieu, mon cher ange; adieu, tous les anges. La poſte preſſe. Et le pauvre petit abbé, où diable fait-il pénitence de ſa paſſion effrénée pour le bien public? Portez-vous bien.

A Francfort ſur le Mein, ſous l'enveloppe de M. *James de la Cour*; ou ſi vous voulez, à moi chétif, au Lion d'or.

## LETTRE LVIII.

### A MADAME DENIS.

A Mayence, 9 de juillet.

Il y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré, et je comptais bien que mes vieilles prunelles ne connaîtraient plus cette faibleſſe, juſqu'à ce qu'elles ſe fermaſſent pour jamais. Hier le ſecretaire du comte de *Stadion* me trouva fondant en larmes; je pleurais votre départ et votre

séjour ; l'atrocité de ce que vous avez souffert
1753. perdait de son horreur quand vous étiez avec moi ; votre patience et votre courage m'en donnaient ; mais, après votre départ, je n'ai plus été soutenu.

Je crois que c'est un rêve ; je crois que tout cela s'est passé du temps de *Denys* de Syracuse : je me demande s'il est bien vrai qu'une dame de Paris, voyageant avec un passe-port du roi son maître, ait été traînée dans les rues de Francfort par des soldats, conduite en prison sans aucune forme de procès, sans femme de chambre, sans domestique, ayant à sa porte quatre soldats la baïonnette au bout du fusil, et contrainte de souffrir qu'un commis de *Freitag*, un scélérat de la plus vile espèce, passât seul la nuit dans sa chambre. Quand on arrêta la *Brinvilliers*, le bourreau ne fut jamais seul avec elle : il n'y a point d'exemple d'une indécence si barbare. Et quel était votre crime ? D'avoir couru deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, que vous regardiez comme votre père.

Il est bien triste, sans doute, pour le roi de Prusse, de n'avoir pas encore réparé cette indignité commise en son nom, par un homme qui se dit son ministre. Passe encore pour moi : il m'avait fait arrêter pour ravoir son livre imprimé de poésies, dont il m'avait gratifié, et auquel j'avais quelque droit ; il me l'avait laissé comme le gage de ses bontés, et comme la récompense de mes soins : il a voulu reprendre ce bienfait ; il n'avait qu'à dire un mot, ce n'était pas la peine de faire emprisonner un vieillard qui va

prendre les eaux. Il aurait pu se souvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait prévenu par ses bontés séduisantes; qu'il m'avait, dans ma vieillesse, tiré de ma patrie; que j'avais travaillé avec lui deux ans de suite à perfectionner ses talens; que je l'ai bien servi et ne lui ai manqué en rien; qu'enfin, il est bien au-dessous de son rang et de sa gloire de prendre parti dans une querelle académique, et de finir, pour toute récompense, en me faisant demander ses poésies par des soldats. 1757

J'espère qu'il connaîtra, tôt ou tard, qu'il a été trop loin, que mon ennemi l'a trompé, et que ni l'auteur ni le roi ne devaient pas jeter tant d'amertume sur la fin de ma vie. Il a pris conseil de sa colère, il le prendra de sa raison et de sa bonté. Mais que fera-t-il pour réparer l'outrage abominable qu'on vous a fait en son nom? Milord *Maréchal* sera, sans doute, chargé de vous faire oublier, s'il est possible, les horreurs où un *Freitag* vous a plongée.

On vient de m'envoyer ici des lettres pour vous; il y en a une de madame de *Fontaine*, qui n'est pas consolante. On prétend toujours que j'ai été prussien. Si on entend par-là que j'ai répondu par de l'attachement et de l'enthousiasme aux avances singulières que le roi de Prusse m'a faites pendant quinze années de suite, on a grande raison; mais si on entend que j'ai été son sujet, et que j'ai cessé un moment d'être français, on se trompe. Le roi de Prusse ne l'a jamais prétendu, et ne me l'a jamais proposé. Il ne m'a donné la clef de chambellan que comme

1753 une marque de bonté, que lui-même appelle frivole dans les vers qu'il fit pour moi, en me donnant cette clef et cette croix que j'ai remises à ses pieds. Cela n'exigeait ni serment, ni fonction, ni naturalisation. On n'est point sujet d'un roi pour porter son ordre. M. d'*Ecouville*, qui est en Normandie, a encore la clef de chambellan du roi de Prusse, qu'il porte comme la croix de Saint-Louis.

Il y aurait bien de l'injustice à ne pas me regarder comme français, pendant que j'ai toujours conservé ma maison à Paris, et que j'y ai payé la capitation. Peut-on prétendre sérieusement que l'auteur du Siècle de *Louis XIV* n'est pas français? oserait-on dire cela devant les statues de *Louis XIV* et de *Henri IV*; j'ajouterai même de *Louis XV*, parce que je suis le seul académicien qui fit son panégyrique quand il nous donna la paix; et lui-même a ce panégyrique traduit en six langues?

Il se peut faire que sa majesté prussienne, trompée par mon ennemi et par un mouvement de colère, ait irrité le roi mon maître contre moi, mais tout cédera à sa justice et à sa grandeur d'ame. Il sera le premier à demander au roi mon maître qu'on me laisse finir mes jours dans ma patrie; il se souviendra qu'il a été mon disciple, et que je n'emporte rien d'auprès de lui, que l'honneur de l'avoir mis en état d'écrire mieux que moi. Il se contentera de cette supériorité, et ne voudra pas se servir de celle que lui donne sa place, pour accabler un étranger qui l'a enseigné quelquefois, qui l'a chéri et res-

pecté toujours. Je ne saurais lui imputer les lettres qui courent contre moi sous son nom: il est trop grand et trop élevé pour outrager un particulier dans ses lettres; il sait trop comme un roi doit écrire, et il connaît le prix des bienséances; il est né sur-tout pour faire connaître celui de la bonté et de la clémence. C'était le caractère de notre bon roi *Henri IV*; il était prompt et colère, mais il revenait. L'humeur n'avait chez lui que des momens, et l'humanité l'inspira toute sa vie. 1758

Voilà, ma chère enfant, ce qu'un oncle, ou plutôt ce qu'un père malade dicte pour sa fille. Je serai un peu consolé si vous arrivez en bonne santé. Mes complimens à votre frère et à votre sœur. Adieu; puissé-je venir mourir dans vos bras, ignoré des hommes et des rois!

*Réponse de madame Denis à M. de Voltaire.*

A Paris, le 26 auguste.

J'AI à peine la force de vous écrire, mon cher oncle: je fais un effort que je ne peux faire que pour vous. L'indignation universelle, l'horreur et la pitié que les atrocités de Francfort ont excitées, ne me guérissent pas. Dieu veuille que mon ancienne prédiction, que le roi de Prusse vous ferait mourir, ne retombe que sur moi. J'ai été saignée quatre fois en huit jours. La plupart des ministres étrangers ont envoyé savoir de mes nouvelles: on dirait qu'ils veulent réparer la barbarie exercée à Francfort.

1753. Il n'y a perſonne en France, je dis perſonne ſans aucune exception, qui n'ait condamné cette violence, mêlée de tant de ridicule et de cruauté. Elle donne des impreſſions plus grandes que vous ne croyez. Milord *Maréchal* s'eſt tué de déſavouer à Verſailles, et dans toutes les maiſons, tout ce qui s'eſt paſſé à Francfort. Il a aſſuré, de la part de ſon maître, qu'il n'y avait point de part. Mais voici ce que le ſieur *Fédersdorf* m'écrit de Potsdam, le 12 de ce mois: *Je déclare que j'ai toujours honoré M. de Voltaire comme un père, toujours prêt à lui ſervir. Tout ce qui vous eſt arrivé à Francfort a été fait par ordre du roi. Finalement, je ſouhaite que vous jouiſſez toujours d'une proſpérité ſans pareille, étant avec reſpect, etc.*

Ceux qui ont vu cette lettre ont été confondus. Tout le monde dit que vous n'avez de parti à prendre que celui que vous prenez, d'oppoſer de la philoſophie à des choſes ſi peu philoſophes. Le public juge les hommes ſans conſidérer leur état; et vous gagnez votre cauſe à ce tribunal. Nous feſons très-bien tous deux de nous taire, le public parle aſſez.

Tout ce que j'ai ſouffert augmente encore ma tendreſſe pour vous, et je viendrais vous trouver à Strasbourg ou à Plombières, ſi je pouvais ſortir de mon lit, etc, etc.

LETTRE

# LETTRE LXIX. 1753.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Strasbourg, 19 auguſte.

MON cher ange, j'ignore ſi madame *Denis* vous a donné un chiffon de lettre que je vous écrivis étant un peu attriſté et très-malade. J'ai été en France depuis à petits pas, m'arrêtant par-tout où je trouvais bon gîte, et ſur-tout chez l'électeur palatin. Vous me direz que je dois être raſſaſié d'électeurs, mais celui-là eſt très-conſolant.

*Sæpè premente deo, fert deus alter opem.*

Enfin, je m'en allais tout doucement à Plombières prendre les eaux, par ordre du roi; mais par les ordonnances de *Gervaſi*, qui eſt meilleur médecin que les plus grands rois, je reſte quelque temps à Strasbourg. Je viſe à l'hydropiſie. Je n'en avais pas l'air; mais vous ſavez qu'il n'y a rien de plus ſec qu'un hydropique. *Gervaſi* a jugé que des eaux n'étaient pas trop bonnes contre des eaux, et il m'a condamné aux cloportes. J'ai été plus d'une fois en ma vie condamné aux bêtes.

J'ai trouvé ici la fille de *Monime* (*), à qui vos bontés ont ſauvé autrefois quelque bien. C'eſt une créature aujourd'hui bien à plaindre.

(*) Une fille naturelle de mademoiſelle *le Couvreur*.

1753. J'ai peur même que le préteur son pere, qui n'était pas un préteur romain, ne lui ait fait perdre une partie de ce que vous lui aviez sauvé. J'ai cherché dans ses traits quelque ressemblance à votre ancienne amie, et je n'en ai point trouvé. Je ne m'intéresse pas moins à son triste sort.

L'abbé *Daidi*, qui a passé ici avec M. le cardinal de *Soubise*, m'est venu apparaître un moment. Vous le verrez probablement bientôt, et ce ne sera pas à Pontoise. Je me flatte bien que vous faites à Paris de fréquens voyages, et que, si vous vous exilez par respect humain, vous revenez voir vos amis par goût. J'ignore parfaitement quand j'aurai la consolation de vous embrasser de mes mains potelées. Je crois que si vous me voyez en vie, vous me mettrez à mal, cela veut dire que vous me feriez faire encore une tragédie.

L'électeur palatin m'a fait la galanterie de faire jouer quatre de mes pièces. Cela a ranimé ma vieille verve; et je me suis mis, tout mourant que je suis, à dessiner le plan d'une pièce nouvelle, toute pleine d'amour. J'en suis honteux; c'est la rêverie d'un vieux fou. Tant que j'aurai les doigts enflés à Strasbourg, je ne serai pas tenté d'y travailler; si je vous voyais, mon cher ange, je ne répondrais de rien.

Comment se porte madame d'*Argental*? comment vont vos amis, vos plaisirs, votre Pontoise? avez-vous vu ma pauvre nièce, le martyr de l'amitié et la victime des Vandales? n'avez-vous pas été bien ébaubi? L'aventure est unique. Ja-

mais Parisienne n'avait été encore mise en prison chez les Bructères pour l'*œuvre de poëshies* 1753.
d'un roi des Borusses. Certes, le cas est rare.

Mon ange, tout ce que vous voyez vous rendra plus philosophe que jamais. Si je vous disais que je le suis, me croiriez-vous? Je n'en crois rien, moi. Cependant, depuis Gotha jusqu'à Strasbourg, de princes en yangois, et de palais en prison et cabarets, j'ai tranquillement travaillé cinq heures par jour au même ouvrage. J'y travaille encore avec mes doigts enflés, qui vous écrivent que je vous aime tendrement.

## LETTRE LX.

### A MADAME

### LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Auprès de Strasbourg, 22 auguste.

La destinée, madame, qui joue avec les pauvres humains comme avec des balles de paume, m'a amené dans votre voisinage, à la porte de Strasbourg. Je suis dans une petite maisonnette appartenante à madame *Léon*, condamné par M. *Gervasi* aux racines et aux cloportes, et pour comble de malheur, privé de la consolation de vous revoir. J'apprends que vous êtes chez madame la comtesse de *Rosen*; mon premier soin est de vous y adresser les vœux qu'un ancien ami fait du fond de son cœur pour la fin de toutes vos peines. J'ai plus d'un titre pour

1753. vous faire agréer les sincères témoignages de ma sensibilité pour tout ce qui vous touche ; je suis un de vos plus anciens serviteurs, et je ne suis pas mieux traité que vous par la méchanceté des hommes. Cette vie-ci n'est qu'un jour ; le soir devrait du moins être sans orages, et il faudrait pouvoir s'endormir paisiblement. Il est affreux de finir au milieu des tempêtes une si courte et si malheureuse carrière. Ce serait pour moi, madame, une satisfaction bien consolante de pouvoir vous entretenir, de vous parler de nos anciens amis ( s'il est des amis ), et de vous renouveller tous les sentimens qui m'ont toujours attaché à vous, malgré une si longue séparation. Que de choses nous avons vues, madame, et que de choses nous aurions à nous dire ! Nous rappellerions tout ce que le temps a fait évanouir, et un peu de philosophie adoucirait les maux présens.

Je ne connais guère de vos anciens amis que M. *Desalleurs*, qui ait eu un bon lot, parce qu'il est chez les Turcs, chez qui je ne crois pas qu'il y ait tant d'infidélité et tant de malice noire et raffinée que chez les chrétiens.

Adieu, madame ; recevez avec vos premières bontés les assurances du respectueux et tendre attachement de votre ancien courtisan, qui désire passionnément l'honneur et la consolation de vous voir, et qui vous écrit comme autrefois, sans cérémonie.

# LETTRE LXI. 1753.

## A LA MEME.

2 septembre.

J'AI lu, madame, ce Mémoire touchant, dont vous me faites l'honneur de me parler. C'eſt par où j'ai commencé en arrivant à Strasbourg. Je ne vois pas ce que la rage de nuire pourrait oppoſer à des raiſons ſi fortes. Je ſuis encore un peu enthouſiaſte, malgré mon âge. L'innocence opprimée m'attendrit; la perſécution m'indigne, et m'effarouche. Je prends le plus vif intérêt à cette affaire, même indépendamment des ſentimens qui m'attachent à vous depuis ſi long-temps. J'ai entendu beaucoup parler, beaucoup raiſonner dans mon hermitage, où il vient trop de monde, et où je ne voulais voir perſonne. Je conclus, moi, à faire élever un monument à la gloire de votre frère, et à recevoir monſieur ſon fils en triomphe à Strasbourg. Tout ce que je ſais, c'eſt que feu M. de *Klinglin* a rendu, pendant trente ans, Strasbourg reſpectable aux étrangers, et que la patrie ne lui doit que la reconnaiſſance. On dit que l'affaire eſt jugée au moment que je vous écris, et j'attends avec impatience le moment de juger l'arrêt. Le tribunal des honnêtes gens et des eſprits fermes eſt le dernier reſſort pour les perſécutés.

Madame de *Gayot* eſt venue dans ma ſolitude. Dieu veuille que vous ayez la ſanté; je n'en ai

1753 point du tout, mais je porte par-tout un peu de stoïcisme. Croiriez-vous, madame, que cette destinée qui nous ballotte, m'a fait presque alsacien? Je me suis trouvé, sans le savoir, possesseur d'un bien sur des terres auprès de Colmar, et il se pourrait bien que j'y allasse. Je ne m'attendais pas à avoir une rente sur les vignes du duc de *Wirtemberg*; mais la chose est ainsi. Je ferais certainement le voyage, si je croyais pouvoir vous faire ma cour dans le voisinage où vous êtes; mais si vous revenez dans votre solitude auprès de Strasbourg, je ne ferai pas le voyage de Colmar. Je me meurs d'envie de vous revoir, madame; il n'y aurait pas de plus grande consolation pour moi. Peut-être même, le plaisir de vous entretenir de tout ce que nous avons vu, et de repasser sur nos premières années, pourrait adoucir les amertumes que votre sensibilité vous fait éprouver. Les matelots aiment, dans le port, à parler de leurs tempêtes. Mais y a-t-il un port dans ce monde? Si vous êtes en commerce de lettres avec M. *Desalleurs*, je vous prie, madame, de le faire souvenir de moi. Je lui crois à présent une vraie face à turban. Pour moi, je suis plus maigre que jamais; je suis une ombre, mais une ombre très-sensible, très-touchée de tout ce qui vous regarde, et qui voudrait bien vous apparaître. Adieu, madame; je vous souhaite un soir serein sur la fin de ce jour orageux qu'on appelle la vie. Comptez que je vous suis dévoué avec le plus tendre respect.

## LETTRE LXII. 1753.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Strasbourg, ou tout auprès, 7 septembre.

MAIS vraiment, monseigneur, cela est assez extraordinaire. Quoi, pour l'œuvre de *poëshies!* Les vers sont donc une belle chose! Je les ai toujours aimés à la folie quand ils sont bons. Mais ma pauvre nièce! qu'allait-elle faire dans cette galère! Les gens qui disent que tout cela s'est passé de nos jours ont grand tort; l'aventure est du temps de *Denys* de Syracuse. Je suis au désespoir de ne vous point faire ma cour. Le temps se passe, et je ne me consolerais pas d'être mort sans avoir eu l'honneur de vous entretenir. Et le voyage d'Italie, et Saint-Pierre de Rome, et la ville souterraine, n'avez-vous pas quelque envie de les voir? et ne pourrait-on pas venir recevoir vos ordres dans le chemin? et n'iriez-vous pas faire un cours à Montpellier? Un beau soleil et vous, vous êtes mes dieux. Il serait doux de les voir de près. J'aime ceux qui échauffent et qui éclairent, et non pas ceux qui brûlent.

Je joins les sentimens de la plus tendre reconnaissance à un attachement d'environ quarante années; mais j'ai des passions malheureuses, et la jouissance de l'objet aimé m'est interdite par ordre du médecin. Si votre belle imagination trouve quelque tournure pour que je puisse *baciar vi la mano* quand vous irez à Mont-

pellier, ce ſerait pour moi l'heure du berger.
1753. *E perchè nò? Un gran' rè m'a bacciato la mano; a me, ſi, la brutta mano per incitar mi a rimanere nel ſuo palazzo d'Alcina. Ed io bacierò la voſtra bella mano con un più grande e ſaporito piacere. Ah, ſignore amabile, ſignore corteſe e bravo, la vita ſi perde, ſi conſume e la ſperanza ancora ſi diſtrugge.*

Eſt-ce que vous ſeriez aſſez bon pour vouloir bien me mettre aux pieds de madame de *Pompadour*, quand vous n'aurez rien à lui dire? Pardon, monſeigneur, de la liberté grande. Il y a dans Paris force vieilles et illuſtres catins à qui vous avez fait paſſer de joyeux momens; mais il n'y en a point qui vous aime plus que moi. Je crois que la première converſation que j'aurais l'honneur d'avoir avec vous ſerait aſſez amuſante. Non, ce ſerait la ſeconde; car, à force de plaiſir, je ne ſaurais ce que je dirais dans la première.

A propos, je ſuis bien malade, daignez vous en ſouvenir. Il n'y a que mes ennemis qui diſent que je me porte bien. *In tanto con ogni oſſequio, etc.*

LETTRE

# LETTRE LXIII.

1758.

## A MADAME LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

14 septembre.

Je vous demande pardon, madame, de ne vous avoir pas parlé de votre digne et aimable fils; mais ce qui est dans le cœur n'est pas toujours au bout de la plume, sur-tout quand on écrit vite et qu'on est malade. J'ai eu l'honneur de lui faire ma cour quand il était à Lunéville, possesseur d'une femme qu'il doit avoir bien regrettée; mais il lui reste une mère dont il fait la consolation, et qui doit faire la sienne. Peut-être aurai-je le bonheur de vous voir tous-deux avant que je quitte ce pays-ci. Avouez donc, madame, que je suis prophète de mon métier, et que je ne suis pas prophète de malheur; non-seulement j'avais lu le mémoire de M. de *Klinglin*, mais encore un autre qui est très-secret, et vous voyez que je n'avais pas mal conclu. J'espère encore que M. de *Klinglin* viendra exercer ici sa prêture, malgré les tribuns du peuple, qui s'y opposent vivement. C'était une chose trop absurde qu'un homme perdît sa place pour avoir été déclaré innocent. Je suis bien aise que vous admettiez une divinité; c'est ce que je tâchais de persuader à un roi qui n'y croit pas, et qui se conduit en conséquence. Il lui arrivera malheur, mais il mourra impénitent. Je ne sais pas quand j'irai

1753. dans le voisinage de ces vignes sur lesquelles j'ai une bonne hypothèque. Elles appartiennent au duc de *Wirtemberg*. Il y a des gens qui veulent me persuader que ce sera la vigne de *Nabot*, et que mon hypothèque est *le beau billet qu'a La Châtre*; mais je n'en crois rien. Le duc de *Wirtemberg* est un honnête homme, Dieu merci; il n'est pas roi, et je pense qu'il croit en DIEU, quoiqu'il n'ait jamais voulu baiser la mule du pape. Vous me donnez par le nez de l'*historiographe*. Vraiment le roi m'ôta cette charge quand le roi de Prusse me prit à force, et je suis demeuré entre deux rois le cu à terre. Deux rois sont de très-mauvaises selles. Il est vrai qu'on m'a laissé ma place de gentilhomme ordinaire de la chambre; j'aimerais mieux la vôtre mille fois.

Ayez donc la bonté de m'instruire de vos marches. L'accident de votre neveu vous retient-il à Colmar? Il me souvient que M. de *Richelieu* eut la même maladie à vingt ans. C'eût été dommage que la région *de la vessie fût demeurée paralytique* chez lui. Sa maladie fit place à beaucoup de vigueur, et j'en espère autant pour monsieur votre neveu. Vous vous imaginez donc, madame, que je demeure toujours dans la rue des Charpentiers, point du tout; je suis à la campagne, vis-à-vis votre maison, où par malheur vous n'êtes point. Je dépeuple le pays de cloportes, auxquelles on m'a condamné. Je vis tout seul, je ne m'en trouve pas mal. J'ai pourtant un appartement chez M. le maréchal de *Coigny*, dont je ne sais si je ferai usage; tout ce que je sais bien sûrement, c'est que je meurs d'envie de vous

voir, de causer avec vous, et de vous renouveller cent fois mes respectueux et tendres sentimens. 1753.

## LETTRE LXIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Auprès de Colmar, 3 d'octobre.

Mon cher ange, si madame la maréchale de *Duras*, qui a l'air si résolue, avait fait comme madame de *Montaigu* et comme la feue reine d'Angleterre; si elle avait donné bravement la petite vérole à ses enfans, vous ne pleureriez pas aujourd'hui madame la duchesse d'*Aumont*. Il y a trente ans que j'ai crié qu'on pouvait sauver la dixième partie de la nation. Il y a quelques gens qui, frappés de la mort des personnes considérables, enlevées à la fleur de leur âge par la petite vérole, disent: Mais vraiment il faudrait essayer l'inoculation. Et puis, au bout de quinze jours, on ne pense plus ni à ceux qui sont morts, ni à ceux que ce fléau de la nature menace encore de la mort.

L'année passée, l'évêque de Vorcester prêcha dans Londres devant le parlement en faveur de l'inoculation, et prouva qu'elle sauvait la vie tous les ans à deux mille personnes dans cette capitale. Voilà des sermons qui valent bien mieux que les bavarderies de nos prédicateurs.

Il y a un homme dans le monde plus dangereux que la petite vérole; il s'abaisse jusqu'à la calomnie. Un sourdaud, qui est la trompette de

1753. *Maupertuis*, répand ses horreurs. Où se sauver? Vous me direz que c'est au château de M. de *Sainte-Palaye ;* mais le père *Goulu* persécutait *Balzac* jusque sur les bords de la Charente.

*I nunc, et versus tecum meditare canoros.*

Mais, mon cher ange, si vous me promettez, vous et madame d'*Argental*, d'aller dans ce château, je signe le marché aveuglément. J'ai un bien assez considérable en Alsace, et je voulais bâtir sur les ruines d'un vieux palais, qui appartiennent à M. le duc de *Wirtemberg*. Toutes mes idées s'évanouissent dès qu'il s'agit de me rapprocher de vous.

Je n'ose vous prier de présenter mes respects et ma sensibilité à M. le duc d'*Aumont*. Qui aurait dit que *Fontenelle* enterrerait madame d'*Aumont ?* mais cent ans et trente sont la même chose pour la faulx de la mort. Tout est un point, et tout est un songe. Le songe de ma vie a été un cochemar assez perpétuel; il sera bien doux s'il peut finir en vous voyant; ce sera ouvrir les yeux à une lumière bien agréable.

On m'a envoyé *La Querelle ;* il vaudrait mieux point de querelle. Adieu, mon très-aimable ange. Mille tendres respects à tous les vôtres.

Je suis bien malade. Adieu les tragédies.

## LETTRE LXV. 1753.

### A MADAME
### LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 5 ou 6 d'octobre.

Je ſuis pénétré de regrets, madame; vous et madame *de Brumat* vous me faites paſſer de mauvais quarts d'heure. J'écris peut-être fort mal le nom de votre amie, mais je ne me trompe pas ſur ſon mérite, et ſur le plaiſir que j'avais de venir les ſoirs, de ma ſolitude dans la vôtre, jouir des charmes de votre ſociété. Je ſuis arrivé ſi malade, que je n'ai pu aller rendre moi-même votre lettre à monſieur le premier préſident. Que dites-vous de lui, madame? Il a eu la bonté de venir chez ce pauvre affligé. Il m'a amené ſon fils aîné qui paraît fort aimable, et qui n'a pas l'air d'être paralytique comme ſon cadet. Je paſſe une page, parce que mon papier boit, et qu'il n'y a pas moyen d'écrire ſur ce vilain papier. Cela vous épargne une longue lettre. On dit que le miniſtère n'eſt pas diſpoſé à rendre à M. *Klinglin* la juſtice que nous attendons. Je veux douter encore de cette triſte nouvelle. On dit que monſieur votre fils revient: quand pourrai-je être aſſez heureux pour voir le fils et la mère? Il me ſemble que je voudrais paſſer le reſte de mes jours avec vous dans la retraite. La deſtinée m'y aurait conduit, et mon cœur ne veut pas la démentir. Adieu, madame; je ſuis pour toujours à vos ordres avec le plus tendre reſpect.

1753.

# LETTRE LXVI.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Au pied d'une montagne, le 10 d'octobre.

Mon cher ange, il me semble que je suis bien coupable; je ne vous écris point et je ne fais point de tragédies. J'ai beau être dans un cas assez tragique, je ne peux parvenir à peindre les infortunes de ceux qu'on appelle les héros des siècles passés, à moins que je ne trouve quelque princesse mise en prison pour avoir été secourir un oncle malade. Cette aventure me tient plus au cœur que toutes celles de *Denys* et d'*Hiéron*.

Il me semble qu'il faut avoir son ame bien à son aise pour faire une tragédie; qu'il faut avoir un sujet dont on soit vivement frappé, et devant les yeux un public, une cour qui aiment véritablement les arts. Un petit article encore, c'est qu'il faut être jeune. Tout ce que je peux faire, c'est de soutenir tout doucement mon état et ma mauvaise santé. Je ne me pique point d'avoir du courage; il me semble qu'il n'y a à cela que de la vanité. Souffrir patiemment sans se plaindre à personne, sans demander grâce à personne, cacher ses douleurs à tout le monde, les répandre dans le sein d'un ami comme vous; voilà à quoi je me borne. Je n'ai pas sur-tout le courage de faire une tragédie pour le présent. Vous m'en aimerez moins; mais songez que votre amitié, qui a un empire si doux, n'est pas faite pour

commander l'impossible. Je ne sais pas trop ce que je deviendrai et où je finirai mes jours. Que ne puis-je au moins, mon cher ange, vous revoir avant de sortir de cette vie ! 1753.

J'ai la mine de passer l'hiver dans une solitude des montagnes des Vosges. Si vous aviez quelque chose à me mander, vous n'auriez qu'à écrire à M. *Schœpflin le jeune*, à Colmar, sans mettre mon nom, sans autre adresse; et la lettre me serait rendue avec la plus grande fidélité. Vous passerez probablement l'hiver à Paris, et il n'y aura plus de Pontoise; mais il y aura des Vosges pour moi. J'ai vu à Colmar M. de *Voyer*, faisant son entrée en fils d'un secretaire d'Etat; vous vous doutez bien que je ne lui ai parlé de rien du tout; je ne sais même si je parlerais à son père. Ce n'est pas trop la peine d'importuner son prochain de ses afflictions, sur-tout quand ce prochain est ministre ou fils de ministre.

J'ai vu quelquefois, dans ma solitude auprès de Strasbourg, la fille de *Monime*; sa naissance est un roman, sa vie est obscure et triste, l'aventure du préteur n'a abouti qu'à faire une douzaine de malheureux. Il en pleut des malheureux de tous côtés, mon cher ange, et des ennuyeux encore davantage; c'est ce qui fait que j'aime mes montagnes, ne pouvant pas être auprès de vous. Dieu veuille me donner quelque beau sujet bien tendre dans ma chartreuse ! mais alors j'aurais peur que la montagne n'accouchât d'une souris. Mon pauvre petit génie ne peut plus faire d'enfans. Il me semble que ce que vous savez m'a manqué.

1753. Ce qui ne me manquera jamais, c'eſt ma tendre amitié pour vous. Cette idée ſeule me conſole. Je me flatte que madame d'*Argental* et vos amis ne m'oublient pas tout-à-fait. Adieu, mon cher ange; pardonnez-moi d'avoir été ſi long-temps ſans vous écrire : il faut enfin que je vous avoue que j'avais fait quatre plans bien arrangés ſcène par ſcène; rien ne m'a paru aſſez tendre; j'ai jeté tout au feu.

Adieu, mon cher ange.

## LETTRE LXVII.

### A MADAME

### LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans mes montagnes, ce 24 d'octobre.

COMMENT, madame, eſt-ce que vous n'auriez pas reçu la lettre datée de mes montagnes, et mes remercîmens des belles nouvelles de la fermeté romaine du grand châtelet de Paris ? Tout ceci eſt le combat des rats et des grenouilles. On ſonge à Paris à de miſérables billets de confeſſion, et on ne ſonge ni à la petite vérole ni à l'autre. Ces deux demoiſelles font pourtant plus de ravage que le clergé et le parlement. On voit tranquillement nos voiſins les Anglais ſe garantir au moins de la petite : vous n'entendez parler à Londres d'aucunes dames mortes de cette maladie; l'inſertion les ſauve, et l'on n'a pas eu encore le courage de les imiter. M. de *Beaufremont*

est le seul qui ait fait inoculer un de ses enfans, et on s'est moqué de lui : voilà ce qu'on gagne en France. Tout ce qui est au-dessus des forces de la nation est ridicule. Je retournerai bientôt de ma solitude dans la grande ville de Colmar. J'ai été voir les ruines du château de Honsbourg, sur lesquelles j'avais quelque dessein de bâtir une jolie maison. Il s'y trouve quelques difficultés ; le duc de *Wirtemberg* a un procès pour cette vénérable masure au conseil privé, et je n'irai pas bâtir un hospice qui aurait un procès pour fondement. Mais, madame, on m'a dit un mot du beau château de feu monsieur votre frère. N'est-ce pas Oberherkeim, ou quelque nom de cette douceur ? Il est, je crois, difficile de le vendre. N'appartient-il pas à des mineurs ? Mais personne ne l'habite ; et si la maison et le fief ne sont pas compris dans le fief invendable ; si on peut louer le château, avec les meubles qui y sont, en attendant que la famille s'arrange, ne serait-ce pas l'avantage de la famille ? Je le louerai si on veut ; je ferai un bail ; je payerai un an d'avance pour faire plaisir à la famille ; et pour pot de vin je vous ferai un petit quatrain pour votre tableau ; mais à qui faut-il s'adresser, et comment faire ? ma proposition n'est-elle pas indiscrète ? Je ne vous dis toutes ces rêveries que parce qu'on m'a déjà pressenti sur un accommodement concernant ce château. N'y viendrez-vous pas, madame, avec votre charmante amie ? vous sentez bien que la maison serait à vous, et que je n'y serais que votre intendant. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en pensez ; si on veut

1753.

1753. vendre à vie, si on veut louer, si on veut s'arranger. J'ai la meilleure partie de mon bien à la porte de Colmar. J'ai envie de me faire Alsacien pour vous, la fin de ma vie en sera plus douce. Je n'ai vu qu'en passant l'abbé de Munster; il est occupé à Colmar; il m'a paru fort aimable. Il a tué du monde, il a fait l'amour, il est poli, il a de l'esprit, il est riche, il ne lui manque rien. Les processions de Rouen n'ont pas le sens commun; ce n'est plus le temps des processions de la ligue; de petites cabales ont succédé aux guerres civiles; il faut payer son vingtième, se chauffer et se taire, *le reste viendra*. Mille tendres respects, etc.

## LETTRE LXVIII.

### A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 11 de novembre.

Mon ancien ami, madame *Denis* m'apprit, il y a quelque temps, vos idées charmantes et les obstacles qu'elles trouvent. Vous sentez à quel point je dois être reconnaissant et affligé. Je comptais venir oublier *Denys* de Syracuse dans la retraite de *Platon*; la destinée s'est acharnée à en ordonner autrement. Vous auriez tous deux ranimé mon goût qui se rouille, et mon peu de génie qui s'éteint. Vous auriez fait de jolis vers, et j'en aurais fait de tristes que vous auriez égayés. Votre vallée de Tempé eût bien mieux

valu que l'Olympe sablonneux où le diable m'avait transporté. 1753.

Mais tout cela n'est qu'un agréable songe. Il faut se soumettre à son destin. Des maladies, plus cruelles encore que les rois, me persécutent. Il ne me manque que des médecins pour m'achever; mais, Dieu merci, je ne les vois que pour le plaisir de la conversation, quand ils ont de l'esprit; précisément comme je vois les théologiens, sans croire ni aux uns ni aux autres.

On dit, mon ancien ami, que votre campagne est charmante; mais vous en faites le plus grand agrément. Je ne me console pas de n'y pouvoir aller. Ne viendrez-vous point à Paris cet hiver? Probablement la querelle des billets de confession y sera assoupie. Ces maladies épidémiques ne durent guère qu'une année.

Je ne sais ce qu'est devenu *Formont*; tout se disperse dans le grand tourbillon de ce monde. Si les êtres pensans étaient libres, ils se rassembleraient; mais, ô liberté, vous êtes de toutes façons une belle chimère!

Adieu, mon cher et ancien ami. *Durum, sed levius fit patientiâ*; je mets, au lieu de ce mot, *amicitiâ*.

1753.

# LETTRE LXIX.

## A MADAME

## LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 13 novembre.

On m'avait dit, madame, que vous étiez à Andlau, et on me dit à préſent que vous êtes à l'île Jard. Je regrette toujours ce ſéjour, quoiqu'il ſoit en plein nord. Il y a bientôt trois mois que je ne ſuis ſorti de ma chambre. J'en ſortirais aſſurément ſi j'étais dans votre voiſinage; je préférerais ſur-tout cette petite maiſon de campagne, qui eſt près de votre île, à l'hôtel du maréchal de *Coigny*. N'y aurait-il pas moyen de conclure cette affaire, et de louer cette maiſon meublée? Il ſerait bien doux de venir le ſoir jouir de votre charmant entretien et de celui de votre amie, après avoir ſouffert et travaillé tout le jour; car, de la maniere dont ma vie ſolitaire eſt arrangée, vivre à l'hôtel du maréchal de *Coigny*, ce ſerait être à cent lieues de vous.

Cet abrégé de l'hiſtoire univerſelle, dont vous m'avez parlé, eſt un ouvrage ridiculement imprimé, où il y a autant de fautes que de lignes. Le roi de Pruſſe eſt bien deſtiné à me perſécuter. Je lui avais donné, il y a plus de treize ans, ce manuſcrit très-informe; il prétendit l'avoir perdu à la bataille de Sore, lorſque les houſards autrichiens pillèrent ſon bagage; cependant on lui rendit tout, juſqu'à ſon chien. Il ſe trouve au-

jourd'hui que c'eſt ſon libraire qui débite ce manuſcrit tronqué, altéré, méconnaiſſable. Il prétend, ce libraire, qu'il l'a acheté d'un valet de chambre du prince *Charles*. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'on en a été très-ſcandaliſé à la cour, et que j'ai eu beaucoup de peine à appaiſer les rumeurs qu'il a cauſées. Cette affaire particulière m'a beaucoup tourmenté, dans le temps que la confuſion des affaires générales me fait perdre mon bien. Je n'ai de conſolation que dans le travail et dans la retraite auprès de l'île Jard. Je ne peux jeûner et prier, comme le conſeille M. de *Beaufremont*; j'ai pourtant autant de droits au paradis qu'aucun français. Mais vous, madame, qui avez tant de droits aux félicités de ce monde, comment gouvernez-vous votre ſanté? comment vont les affaires de votre famille? Je ne vois que des injuſtices et des malheurs. Conſervez votre ſanté et votre courage. Vous mande-t-on quelque choſe de Paris? y a-t-il quelque nouvelle ſottiſe? Que ce milieu du dix-huitième ſiècle eſt ſot et petit! Je ſouhaite cependant que vous en puiſſiez voir la fin. Adieu, madame; je voudrais être votre courtiſan auſſi aſſidu que reſpectueuſement attaché. 1753.

1753.

## LETTRE LXX.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

23 de novembre.

Mon aimable nièce, j'étais bien malade quand votre sœur avait l'honneur d'être entre les mains du premier médecin du roi très-chrétien. Je crois que nous avions encore, madame *Denis* et moi, un peu du poison de Francfort dans les veines; mais je crois aussi notre chère *Denis* un peu gourmande; et l'on raccommode avec du régime ce que les soupers ont gâté. Mais chez moi on ne raccommode rien, parce qu'il a plu à la nature de me donner l'esprit prompt et la chair faible.

Vous vous portez donc bien, ma chère nièce, puisque vous avez la main ferme et libre, et que vous êtes devenue un petit *Callot*, un petit *Tempest*. Je me flatte que vos dessins ne sont pas faits pour un oratoire, et qu'ils me réjouiront la vue. Dieu bénisse une famille qui cultive tous les arts. Je serai enchanté de vous embrasser; mais où, et quand?

Peignez-vous d'après le nu, madame, et avez-vous des modèles? Quand vous voudrez peindre un vieux malade emmitouflé, avec une plume dans une main et de la rhubarbe dans l'autre, entre un médecin et un secretaire, avec des livres et une seringue, donnez-moi la préférence.

Connaissez-vous messieurs *Coringius*, *Vitriarius*, *Struvius*, *Spenner*, *Godfial*, et autres messieurs du bel air? Ce sont ceux qui broient

actuellement mes couleurs. Vous peignez des choses agréables d'une main légère, et moi des sottises graves d'une main appesantie. 1753.

Je baise vos belles mains, et je décrasserai les miennes quand je vous verrai. Vous ne me dites rien du conseiller; faites-lui bien mes complimens.

## LETTRE LXXI.

### A MADAME DENIS.

A Colmar, 20 de décembre.

Je viens de mettre un peu en ordre, ma chère enfant, le fatras énorme de mes papiers que j'ai enfin reçus. Cette fatigue n'a pas peu coûté à un malade. Je vous assure que j'ai fait là une triste revue : ce ne sont pas des monumens de la bonté des hommes. On dit que les rois sont ingrats, mais il y a des gens de lettres qui le font un peu davantage.

J'ai retrouvé la lettre originale de *Desfontaines*, par laquelle il me remercie de l'avoir tiré de Bicêtre; il m'appelle son bienfaiteur, il me jure une éternelle reconnaissance, il avoue que sans moi il était perdu, que je suis le seul qui ait eu le courage de le servir; mais dans la même liasse j'ai trouvé les libelles qu'il fit contre moi, deux mois après, selon sa vocation. Dans le même paquet étaient les comptes de ce que j'ai dépensé pour d'*Arnaud*, homme que vous connaissez, que j'ai nourri et élevé pendant deux ans; mais aussi la lettre qu'il écrivit contre moi dès qu'il eut fait

1753. à Potsdam une petite fortune, fait la clôture du compte.

Il faut avouer que *Linant*, *Lamare* et *Lefevre*, à qui j'avais prodigué les mêmes services, ne m'ont donné aucun sujet de me plaindre. La raison en est, à ce que je crois, qu'ils sont morts tous trois avant que leur amour-propre et leurs talens fussent assez développés pour qu'ils devinssent mes ennemis. Avez-vous affaire à l'amour-propre et à l'intérêt? vous avez beau avoir rendu les plus grands services, vous avez réchauffé dans votre sein des vipères. C'est là mon premier malheur; et le second a été d'être trop touché de l'injustice des hommes, trop fièrement philosophe pour respecter l'ingratitude sur le trône, et trop sensible à cette ingratitude; irrité de n'avoir recueilli de tous mes travaux que des amertumes et des persécutions; ne voyant d'un côté que des fanatiques détestables, et de l'autre des gens de lettres indignes de l'être; n'aspirant plus enfin qu'à une retraite, seul parti convenable à un homme détrompé de tout.

Je ne peux m'empêcher de continuer ma revue des mémoires de la bassesse et de la méchanceté des gens de lettres, et de vous en rendre compte.

Voici une lettre d'un bel esprit nommé *Bonneval*, dont vous n'avez jamais sans doute entendu parler (ce n'est pas le comte-bacha de *Bonneval*). Il me parle pathétiquement des qualités de l'esprit et du cœur, et finit par me demander dix louis d'or. Vous noterez que cet honnête homme m'en avait ci-devant excroqué dix autres, avec lesquels il avait fait imprimer un libelle

libelle abominable contre moi ; et il disait pour son excuse que c'était madame *Pâris de Montmartel* qui l'avait engagé à cette bonne œuvre. Il fut chassé de la maison. C'est au demeurant un homme d'honneur, loué dans les journaux, et à qui *Rousseau* a, je crois, adressé une épitre. 1753.

En voici d'un nommé *Ravoisier*, qui se disait garçon athée de *Boindin* : il m'appelle son protecteur, son pere ; mais, en avancement d'hoirie, il finit par me voler vingt-cinq louis dans mon tiroir.

Un *Dumoulin*, qui me dissipa trente mille francs de mon bien clair et net, m'en demande très-humblement pardon dans quatre ou cinq de ses lettres ; mais celui-là n'a point écrit contre moi ; il n'était pas bel esprit.

Le bel esprit qui m'écrivit ce billet connu (*), par lequel il m'offre de me céder, moyennant six cents livres, tous les exemplaires d'une belle satire, où il me déchirait pour gagner du pain, s'appelle *Lajonchère*. C'est l'auteur d'un système de finances, et on l'a pris en Hollande pour *la Jonchère* le trésorier des guerres.

Je ne peux m'empêcher de rire en relisant les lettres de *Manori*. Voilà un plaisant avocat. C'est assurément l'avocat Patelin : il me demande un habit. *Je suis honnête en robe*, dit-il, *mais je manque d'habit ; je n'ai mangé hier et avant-hier que du pain.* Il fallut donc le nourrir et le vêtir. C'est le même qui depuis fit contre moi

(*) Voyez Mémoire sur la satire, Mélanges littéraires, tome I, pag. 405.

1753. un factum ridicule, quand je voulus rendre au public le service de faire condamner les libelles de *Roi* et d'un nommé *Travenol* son associé.

Voici des lettres d'un pauvre libraire (*) qui me demande pardon; il me remercie de mes bienfaits; il m'avoue que l'abbé *Desfontaines* fit sous son nom un libelle contre moi. Celui-là est repentant; c'est du moins quelque chose. Il n'avait pas lu apparemment le livre de *la Métrie* contre les remords.

Je trouve deux lettres d'un nommé *Bellemare*, qui s'est depuis refugié en Hollande sous le nom de *Bénar*, et qui a fait contre la France un journal historique dans la dernière guerre. Il me remercie de l'argent que je lui prête, c'est-à-dire que je lui donne; mais il ne m'a payé que par quelques petits coups de dent dans son journal. On dit que depuis peu on l'a fait arrêter; c'est dommage que le public soit privé de ses belles productions.

Cet inventaire est d'une grosseur énorme. La canaille de la littérature est noblement composée! Mais il y a une espèce cent fois plus méchante; ce sont les dévots. Les premiers ne font que des libelles, les seconds font bien pis; et si les chiens aboient, les tigres dévorent. Un véritable homme de lettres est toujours en danger d'être mordu par ces chiens, et mangé par ces monstres. Demandez à *Pope:* il a passé par les mêmes épreuves; et s'il n'a pas été mangé, c'est qu'il avait bec et ongles. J'en aurais autant si je voulais. Ce monde-ci est une guerre continuelle; il faut être armé, mais la paix vaut mieux.

(*) *Josse.*

Malgré les funestes conditions auxquelles j'ai reçu la vie, je croirai pourtant, si je finis avec vous ma carrière, qu'il y a plus de bien encore que de mal sur la terre; sinon je serai de l'avis de ceux qui pensent qu'un genie mal-fesant a fagoté ce bas monde. 1753.

## LETTRE LXXII.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 30 de décembre.

Avec des malheurs qui accablent, avec une maladie qui mène au tombeau, avec des Annales de l'Empire qui surchargent l'esprit, on n'écrit guère; cependant, monseigneur, je vous écrirais à l'agonie. J'apprends que M. le duc de *Fronsac* est échappé d'une maladie dangereuse. Je vous en félicite, et je lui souhaite une carrière aussi brillante et aussi glorieuse que la vôtre. Il est triste que je voie finir la mienne loin de vous. Un événement imprévu recule encore mes espérances. Voici des pièces qui peuvent démontrer mon innocence, et qui peut-être la laisseront opprimer. Je vous demande en grâce que la copie de ma lettre à madame de *Pompadour* ne soit pas vue de vos secretaires. J'ai un petit malheur, c'est que je n'écris pas une ligne qui ne coure l'Europe. Il y a un lutin qui préside à ma destinée. Si ce farfadet pouvait s'entendre avec le génie qui préside à la vôtre, je bénirais ma dernière course.

Je pourrais m'étonner qu'on m'eût accusé

1753. d'avoir fait imprimer cette histoire informe, dans le temps que j'en ai depuis dix ans des manuscrits cent fois plus corrects, plus curieux et plus amples; je pourrais m'étonner qu'on eût eu cette injustice, dans le temps que je suis en France, dans le temps que j'ai supplié très-instamment M. de *Malesherbes* de supprimer cette édition; mais je ne m'étonne de rien, je ne me plains de rien, et je suis préparé à tout. Adieu, monseigneur; conservez-moi vos bontés.

*P. S.* On m'assure que le prince *Charles* rendit au roi de Prusse sa cassette prise à la bataille de Sore, dans laquelle sa majesté prussienne prétend qu'il avait mis mon manuscrit. Je sais qu'on lui rendit jusqu'à son chien. Il me demanda depuis un nouvel exemplaire; je lui en donnai un plus correct et plus ample. Il a gardé celui-là; son libraire *Jean Néaulme* a imprimé l'autre.

Nous n'avons pas porté de santé, ma nièce ni moi, depuis un souper où nous nous trouvâmes tous deux un peu mal à Francfort. Voilà pourquoi ma santé toujours languissante ne m'a pas permis de vous écrire.

## LETTRE LXXIII.

### A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 28 de janvier.

Mon cher et ancien ami, s'il est triste que les Français n'aient point de musique, il est encore plus triste qu'ils n'aient point de lois, et que les affaires publiques soient dans une confusion dont

tous les particuliers se ressentent. *Porro unum est necessarium*, dit le père *Berruyer* après l'autre. 1754.
Mais ce *necessarium*, c'est la justice. Ce monde-ci est destiné à être bien malheureux, puisque dans la plus profonde paix, on éprouve des désastres que la guerre même n'a jamais causés.

Si je voulais me plaindre des petites choses, je me plaindrais de l'édition barbare et tronquée qu'on a faite d'un ouvrage qui pouvait être utile; mais les coups d'épingle ne sont pas sentis par ceux qui ont la jambe emportée d'un coup de canon. Ce *ratio ultima regum* me déplait beaucoup. Je regarde comme un des plus tristes effets de ma destinée, de n'avoir pu passer avec vous le reste d'une vie que j'ai commencée avec vous; mais les pauvres humains sont des balles de paume avec lesquelles la fortune joue.

Je voudrais bien que ma balle fût poussée à Launai, mais elle fait tant de faux bonds que je ne peux savoir où elle tombera; ce ne sera pas probablement au théâtre des ostrogoths de Paris. Je n'irai plus me fourrer dans ce tripot de la décadence. Vous avez d'ailleurs tant de grands hommes à Paris qu'on peut bien négliger cette partie de la littérature; vous avez de plus des navets, et moi je n'ai plus de fleurs. Mon cher *Cideville*, à notre âge il faut se moquer de tout, et vivre pour soi. Ce monde-ci est un vaste naufrage; sauve qui peut: mais je suis bien loin du rivage!

Mes complimens au grand abbé. Je vous embrasse, mon ancien ami, bien tendrement.

1754.

## LETTRE LXXIV.

### A M. DE ROQUES.

Colmar, 6 février.

Oui, monsieur, je me souviendrai de vous toute ma vie, et je vous aimerai toujours, parce que vous m'avez paru juste et modéré.

J'ai supporté avec beaucoup de patience et peu de mérite la persécution que j'ai essuyée. L'horreur et le mépris qu'elle m'a paru inspirer au public pour leurs auteurs, me vengeaient assez. Je suis accoutumé aux libelles. Vous me ferez plaisir de m'envoyer la gazette de Brunswic, dont vous me parlez. A l'égard de cette prétendue Histoire universelle, vous verrez, monsieur, ce que j'en pense par l'imprimé ci-joint. C'est une friponnerie de libraire. Les belles lettres et la librairie ne sont plus qu'un brigandage. J'ai désavoué et condamné hautement cette indigne édition dans plusieurs écrits, et particuliérement dans la préface des Annales de l'Empire, que je vous enverrai par la voie que vous voudrez bien m'indiquer. J'avais commencé ces Annales à Gotha. Je n'avais pu refuser cette obéissance aux ordres de madame la duchesse. J'ai continué mon ouvrage à Francfort. Je suis venu le finir à Colmar, où j'ai trouvé beaucoup de secours. Vous voyez que les plus horribles persécutions n'ont, ni dérangé ma philosophie, ni diminué mon goût pour le travail, que j'ai toujours regardé comme la plus grande consolation pour les malheurs

inséparables de la condition humaine. C'est chez 1754.
soi, c'est dans son cabinet qu'on doit trouver des armes contre les injustices des hommes. Les princes cherchent dans des chiens, des chevaux et des piqueurs, une distraction à leurs chagrins et à leur ennui. Les philosophes doivent la trouver dans eux-mêmes. Mais une des plus grandes consolations, c'est l'amitié d'un homme comme vous; conservez-la moi, et comptez sur celle de votre, etc.

## LETTRE LXXV.

### A M. ROUSSET DE MISSY,

AUTEUR DE PLUSIEURS OUVRAGES PÉRIODIQUES EN HOLLANDE.

A Colmar, 9 de février.

LORSQUE je me plaignis à vous, monsieur, avec franchise, des calomnies que vous avez adoptées sur mon compte dans vos feuilles, vous me répondîtes que votre attachement à la mémoire de *Rousseau*, votre intime ami, était votre excuse.

J'ai retrouvé, dans mes papiers, deux lettres de votre main qui doivent me faire espérer plus de justice. Je vous en envoie ici copie, et je vous laisse à penser quelle est votre excuse.

1754. *Copie de la lettre de M. de Médine à M. Rousseau de Missy, transcrite de la main de M. Rousseau.*

A Bruxelles, le 17 de février 1737.

« Vous allez être étonné du malheur qui » m'arrive. Il m'est revenu des lettres protestées ; » je n'ai pu les rembourser. J'avais quelques autres petites affaires, dont l'objet n'était pas » important. Enfin, l'on m'enlève mercredi au » soir, et l'on me met en prison, d'où je vous » écris. Je compte tout payer ces jours-ci, et » être dehors. Mais croiriez-vous que ce coquin, cet indigne, ce monstre de *Rousseau*, » qui, depuis six mois, n'a bu et mangé que » chez moi, à qui j'ai rendu les services les plus » essentiels et en nombre, a été la cause qu'on » m'a pris ? que c'est lui qui en a donné le » conseil ? que c'est lui qui a irrité contre moi le » porteur de mes lettres, qui n'avait nul dessein » de me chagriner ? et qu'enfin ce monstre vomi » des enfers, achevant de boire avec moi à table, » de me baiser, de m'embrasser, a servi d'espion » pour me faire enlever à minuit dans ma chambre ? Non, jamais trait n'a été si noir, plus » épouvantable : je n'y puis penser sans horreur. » Si vous saviez tout ce que j'ai fait pour lui, » toutes les obligations qu'il m'a, en un mot, » tout ce qu'il me doit, vous frémiriez d'en » faire un parallèle avec sa manœuvre. Enfin, patience ; je compte que notre correspondance » à vous et à moi ne sera pas altérée par cet événement. Je serai toute ma vie de même, c'est-

à-dire,

„ à-dire, l'ami le plus vrai et le plus tendre que
„ vous puissiez avoir, et toujours tout à vous. „ 1734.

*Lettre de M. Rousset de Missy à M. de Voltaire, en lui envoyant à Cirey, en Champagne, la lettre de M. de Médine.*

7 de mars 1737.

„ Je joins, monsieur, mes tendres remercî-
„ mens à ceux que M. de *Médine*, mon intime
„ ami, vous fait de votre générosité. Je partage
„ les services que vous avez la bonté de lui
„ rendre, et j'admire votre procédé qui est aussi
„ grand et aussi noble que celui de ce scélérat de
„ *Rousseau* est abominable. Disposez de moi,
„ monsieur, dans ce pays-ci. Je suis à vos ordres.
„ Je publierai par-tout le mérite extrême de
„ votre cœur et de votre esprit. Ne m'épargnez
„ pas : je brûle d'envie de vous faire connaître à
„ quel point je suis, monsieur, votre, etc. „

## LETTRE LXXVI.

### AU PERE MENOU, *jésuite.*

A Colmar, le 17 de février.

Vous ne vous souvenez peut-être plus, mon révérend père, d'un homme qui se souviendra de vous toute sa vie. Cette vie est bientôt finie. J'étais venu à Colmar pour arranger un bien assez considérable que j'ai dans les environs de cette ville,

1754. Il y a trois mois que je suis dans mon lit. Les personnes les plus considérables de la ville m'ont averti que je n'avais pas à me louer des procédés du père *Merat*, que je crois envoyé ici par vous. S'il y avait quelqu'un au monde, dont je pusse espérer de la consolation, ce serait d'un de vos pères et de vos amis que j'aurais dû l'attendre. Je l'espérais d'autant plus que vous savez combien j'ai toujours été attaché à votre société et à votre personne. Il n'y a pas deux ans que je fis les plus grands efforts pour être utile aux jésuites de Breslau. Rien n'est donc plus sensible ici pour moi que d'apprendre, par les premières personnes de l'église, de l'épée et de la robe, que la conduite du père *Merat* n'a été ni selon la justice ni selon la prudence. Il aurait dû bien plutôt me venir voir dans ma maladie, et exercer envers moi un zèle charitable, convenable à son état et à son ministère, que d'oser se permettre des discours et des démarches qui ont révolté ici les plus honnêtes gens, et dont M. le comte d'*Argenson*, secrétaire d'Etat de la province, qui a de l'amitié pour moi depuis quarante ans, ne peut manquer d'être instruit. Je suis persuadé que votre prudence et votre esprit de conciliation préviendront les suites désagréables de cette petite affaire. Le père *Merat* comprendra aisément qu'une bouche chargée d'annoncer la parole de DIEU ne doit pas être la trompette de la calomnie, qu'il doit apporter la paix et non le trouble, et que des démarches peu mesurées ne pourront inspirer ici que de l'aversion pour une société respectable

qui m'est chère, et qui ne devrait point avoir d'ennemis. 1754

Je vous supplie de lui écrire, vous pourrez même lui envoyer ma lettre, etc.

## LETTRE LXXVII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris*.

Colmar, 24 de février.

Je ne vous écris point de ma main, mon cher et respectable ami. On dit que vous êtes malade comme moi; jugez de mes inquiétudes. Voici le temps de profiter des voies du salut que le clergé ouvre à tous les fidèles. Si vous avez un Bayle dans votre bibliothèque, je vous prie de me l'envoyer par la poste, afin que je le fasse brûler, comme de raison, dans la place publique de la capitale des Hottentots, où j'ai l'honneur d'être. On fait ici de ces sacrifices assez communément; mais on ne peut reprocher en cela à nos sauvages d'immoler leurs semblables, comme font les autres anthropophages. Des révérends pères jésuites fanatiques ont fait incendier ici sept exemplaires de Bayle; et un avocat général de ce qu'on appelle le conseil souverain d'Alsace a jeté le sien tout le premier dans les flammes, pour donner l'exemple, dans le temps que d'autres jésuites plus adroits font imprimer *Bayle* à Trévoux pour leur profit. Je cours risque d'être brûlé, moi qui vous parle, avec la belle histoire de *Jean Néaulme*. Nous avons un évêque de Porentru; (qui eût cru

1754. qu'un Porentru fût évêque de Colmar ?) ce Porentru est grand chasseur et grand buveur de son métier, et gouverne son diocèse par des jésuites allemands qui sont aussi despotiques parmi nos sauvages des bords du Rhin, qu'ils le sont au Paraguai. Vous voyez quels progrès la raison a faits dans les provinces. Il y a plus d'une ville gouvernée ainsi; quelques justes haussent les épaules et se taisent. J'avais choisi cette ville comme un asile sûr, dans lequel je pourrais surtout trouver des secours pour les Annales de l'Empire; et j'en ai trouvé pour mon salut plus que je ne voulais. Je suis prêt d'être excommunié solidairement avec *Jean Néaulme*. Je suis dans mon lit, et je ne vois pas que je puisse être enseveli en terre sainte. J'aurai la destinée de votre chère *Adrienne*, mais vous ne m'en aimerez pas moins.

Portez-vous bien, je vous en prie, si vous voulez que j'aie du courage. J'en ai grand besoin. *Jean Néaulme* m'a achevé. *Jeanne d'Arc* viendra à son tour. Tout cela est un peu embarrassant avec des cheveux blancs, des coliques et un peu d'hydropisie et de scorbut. Deux personnes de ce pays-ci se sont tuées ces jours passés; elles avaient pourtant moins de détresse que moi; mais l'espérance de vous revoir un jour me fait encore supporter la vie.

# LETTRE LXXVIII.

1754.

## A M. DE FORMONT.

A Colmar, 29 de février.

Mon ancien ami, quand on écrit d'un bout de l'univers à l'autre, il faut mander son adresse. Votre souvenir me console beaucoup; mais ce que vous me dites des yeux de madame *du Deffant* me fait une peine extrême. Ils étaient autrefois bien brillans et bien beaux. Pourquoi faut-il qu'on soit puni par où l'on a péché! et quelle rage a la nature de gâter ses plus beaux ouvrages! Du moins madame *du Deffant* conserve son esprit qui est encore plus beau que ses yeux. La voilà donc à peu près comme madame de *Staal*, à cela près qu'elle a, ne vous déplaise, plus d'imagination que madame de *Staal* n'en a jamais eu. Je la prie de joindre à cette imagination un peu de mémoire, et de se souvenir d'un de ses plus passionnés courtisans, qui s'intéressera toute sa vie à elle.

Je ne sais pas quelle est la paix dont vous me parlez. Ni mon cœur ni ma bouche ne firent de paix avec un homme qui m'avait trompé, et qui payait par une ingrate jalousie les soins que j'avais pris de l'enseigner et les sacrifices que je lui avais faits. Les visions connues des géans disséqués aux antipodes, et des malades guéris par des pirouettes, etc. n'ont été assurément que des prétextes. Je ne regrette d'ailleurs rien de ce que je méprise. Je ne regrette que mes amis, et-

1754. ma sensibilité ne s'est portée douloureusement que sur les traitemens barbares qu'un *Denys* de Syracuse a fait indignement souffrir à une Athénienne qui vaut beaucoup mieux que lui. Les nouvelles qu'on me mande de la littérature ne me donnent pas une grande envie de revoir Paris. Le siècle de *Louis XIII* étoit encore grossier, celui de *Louis XIV* admirable, et le siècle présent n'est que ridicule. C'est une consolation qu'il y ait des gens qui pensent comme vous; mais vous ne ramenerez pas le goût qui est perdu.

On a débité sous mon nom une édition barbare d'une prétendue histoire universelle. Il faut être libraire hollandais pour imprimer tant de sottises, et abbé français pour me les imputer.

Adieu, je vous embrasse philosophiquement et tendrement.

## LETTRE LXXIX.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Colmar, 3 de mars.

FRERE,

MES entrailles fraternelles qui s'émeuvent, me forcent à vous saluer en *Belzébuth*. Je suis dans une ville moitié allemande, moitié française, et entiérement iroquoise, où l'on vous brûla, il y a quelque temps, en bonne compagnie. Un brave iroquois jésuite, nommé *Aubert*, prêcha si vivement contre *Bayle* et contre vous, que sept personnes, chargées du sacrifice, ap-

portèrent chacune leur Bayle, et le brûlèrent dans la place publique avec les Lettres juives. Je vous prie de m'envoyer le Bayle qui est dans la bibliothèque de Sans-Souci, afin que je le brûle : je ne doute pas que le roi n'y consente. 1754.

Je me suis arrêté pour quelques mois dans cette ville, parce qu'il y a quelques avocats qui entendent assez bien le fatras du droit public d'Allemagne, et que j'en avais besoin ; d'ailleurs, j'ai un bien assez honnête dans la province d'Alsace.

Je vous prie de permettre que je fasse ici mes complimens à frère *Gaillard :* je me flatte qu'il vit du bien de l'église, et assurément il l'a mérité.

Je suis plus frère dolent que jamais. Il y a cinq mois que je ne suis sorti de ma chambre, et je ferai frère mourant, si vous, ou frère *Gaillard*, ne faites parvenir au roi ce petit mémoire ci-joint. Sérieusement, frère, il me doit quelque justice et quelque compassion.

Adieu ; gardez-vous des langues de basilic, et songez que qui n'aime pas son frère n'est pas digne du royaume où nous serons tous réunis.

## LETTRE LXXX.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

Colmar, 3 mars.

VOTRE lettre, madame, m'a attendri plus que vous ne pensez, et je vous assure que mes yeux ont été un peu humides en lisant ce qui

—— est arrivé aux vôtres. J'avais jugé par la lettre de
1754. M. de *Formont* que vous étiez entre chien et loup, et non pas tout à fait dans la nuit. Je pensais que vous étiez à peu près dans l'état de madame de *Staal*, ayant par-dessus elle le bonheur inestimable d'être libre, de vivre chez vous, et de n'être point assujettie chez une princesse à une conduite gênante qui tenait de l'hypocrisie; enfin d'avoir des amis qui pensent & qui parlent librement avec vous.

Je ne regrettais donc, madame, dans vos yeux que la perte de leur beauté, et je vous savais même assez philosophe pour vous en consoler; mais si vous avez perdu la vue, je vous plains infiniment; je ne vous proposerai pas l'exemple de M. de *S...*, aveugle à vingt ans, toujours gai, et même trop gai. Je conviens avec vous que la vie n'est pas bonne à grand'chose; nous ne la supportons que par la force d'un instinct presque invincible, que la nature nous a donné: elle a ajouté à cet instinct le fond de la boite de *Pandore*, l'espérance.

C'est quand cette espérance nous manque absolument, ou lorsqu'une mélancolie insupportable nous saisit, que l'on triomphe alors de cet instinct qui nous fait aimer les chaînes de la vie, et qu'on a le courage de sortir d'une maison mal bâtie qu'on désespère de raccommoder. C'est le parti qu'ont pris en dernier lieu deux personnes du pays que j'habite.

L'un de ces deux philosophes était une fille de dix-huit ans, à qui les jésuites avaient tourné la tête, et qui, pour se défaire d'eux, est allée

dans l'autre monde. C'eſt un parti que je ne prendrai point, du moins ſitôt, par la raiſon que je me ſuis fait des rentes viagères ſur deux ſouverains, et que je ſerais inconſolable ſi ma mort enrichiſſait deux têtes couronnées. 1754.

Si vous avez, madame, des rentes viagères ſur le roi, ménagez-vous beaucoup, mangez peu, couchez-vous de bonne heure, et vivez cent ans.

Il eſt vrai que le procédé de *Denys* de Syracuſe eſt incompréhenſible comme lui; c'eſt un rare homme. Il eſt bon d'avoir été à Syracuſe; car je vous aſſure que cela ne reſſemble en rien au reſte de notre globe.

Le *Platon* de Saint-Malo, au nez écraſé et aux viſions cornues, n'eſt guère moins étrange: il eſt né avec beaucoup d'eſprit et avec des talens; mais l'excès ſeul de ſon amour-propre en a fait à la fin un homme très-ridicule et très-méchant. N'eſt-ce pas une choſe affreuſe qu'il ait perſécuté ſon bon médecin *Akakia*, qui avait voulu le guérir de la folie par ſes lénitifs?

Qui donc, madame, a pu vous dire que je me marie? Je ſuis un plaiſant homme à marier! il y a ſix mois que je ne ſors point de ma chambre, et que, de douze heures du jour, j'en ſouffre dix. Si quelque apothicaire avait une fille bien faite, qui ſût donner promptement et agréablement des lavemens, engraiſſer des poulets et faire la lecture, j'avoue que je ſerais tenté; mais le plus vrai et le plus cher de mes deſirs ſerait de paſſer avec vous le ſoir de cette journée orageuſe qu'on appelle la vie. Je vous ai vue dans votre brillant matin, et ce ſerait une grande dou-

1754. ceur pour moi si je pouvais aider à votre consolation, et m'entretenir avec vous librement dans ces momens si courts qui nous restent, et qui ne sont suivis d'aucuns momens.

Je ne sais pas trop ce que je deviendrai, et je ne m'en soucie guère ; mais comptez, madame, que vous êtes la personne du monde pour qui j'ai le plus tendre respect et l'amitié la plus inaltérable.

Permettez que je fasse mille complimens à M. de *Formont*. Le président *Hénault* donne-t-il toujours la préférence à la reine sur vous ? Il est vrai que la reine a bien de l'esprit.

Adieu, madame ; comptez que je sens bien vivement votre triste état, et que du bord de mon tombeau je voudrais pouvoir contribuer à la douceur de votre vie. Restez-vous à Paris ? passez-vous l'été à la campagne ? les lieux et les hommes vous sont-ils indifférens ? Votre sort ne me le sera jamais.

## LETTRE LXXXI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 3 mars.

Mon cher et respectable ami, j'applique à mes blessures cruelles la goutte de baume qui me reste, c'est la consolation de m'entretenir avec vous. Je ne pouvais pas deviner quand je pris, en 1752, la résolution de revenir vivre avec vous et avec madame *Denis*, quand pour cet effet je fesais repasser une partie de mon bien en France

avec autant de difficultés que de précautions, que le roi de Prusse, qui ouvrait toutes les lettres de madame *Denis*, et qui en a un recueil, deviendrait mon plus cruel persécuteur. Je ne pouvais deviner qu'en revenant en France sur la parole de madame de *Pompadour*, sur celle de M. d'*Argenson*, j'y serais exilé; je ne pouvais assurément prévoir la barbarie iroquoise de Francfort. Vous m'avouerez encore que je ne devais pas m'attendre que *Jean Néaulme* dût prendre ce temps pour imprimer ce malheureux abrégé d'une prétendue histoire universelle, et que ce coquin de libraire dût, sans m'en avertir, se servir de mon nom pour gagner quelques florins, et pour achever de me perdre; ni qu'il eût la friponnerie d'oser écrire à M. de *Malesherbes*, et de lui faire accroire que je n'étais pas fâché du tour qu'il me jouait. Il me semble encore que quand je me retirai à Colmar pour y avoir les secours de deux avocats qui entendent le droit public d'Allemagne, et pour y achever les Annales de l'Empire, je ne pouvais savoir que j'allais dans une ville de Hottentots gouvernés par des jésuites allemands. Ce n'est que depuis peu que j'ai su que ces ours à soutane noire avaient fait brûler Bayle dans la place publique, il y a cinq ans; et que l'avocat général de ce parlement apporta humblement son Bayle, et le brûla de ses mains. Je ne pouvais encore prévoir que ces jésuites exciteraient contre moi un évêque de Porentru, qu'ils voudraient faire agir le procureur général. 1754.

Vous sentez mon état, mon cher ange, vous devez d'ailleurs ne vous pas dissimuler que ma

1754. douloureuse situation ne peut changer; que je n'ai rien à espérer, rien à faire qu'à aller mourir dans quelque retraite paisible. Le sort de quiconque sert le public de sa plume n'est pas heureux. Le président de *Thou* fut persécuté, *Corneille* et *la Fontaine* moururent dans des greniers, *Molière* fut enterré à grand'peine, *Racine* mourut de chagrin, *Rousseau* dans le bannissement, moi dans l'exil; mais *Moncrif* a réussi, et cela console.

Mon cher ange, la vraie consolation est une amitié comme la vôtre, soutenue d'un peu de philosophie.

## LETTRE LXXXII.

### A MADAME

### LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 13 de mars.

GRAND merci, madame, de votre consolante lettre; j'en avais grand besoin comme malade et comme persécuté; ce sont des bombes qui tombent sur ma tête en pleine paix. Il n'y a que deux choses à faire dans ce monde, prendre patience et mourir. Madame *du Deffant* me mande qu'il n'y a que les fous et les imbécilles qui puissent s'accommoder de la vie; et moi je lui écris que, puisqu'elle a des rentes sur le roi, il faut qu'elle vive le plus long-temps qu'elle pourra, attendu qu'il est triste de laisser le roi son héritier, quelque bien-aimé qu'il puisse être.

Comment trouvez-vous, madame, la lettre du garde des ſceaux à monſieur l'évêque de Metz ? Pour moi, je crois que l'évêque de Metz l'excommuniera. Le tréſor royal eſt déjà interdit. Je me flatte de venir, au temps de Pâques, faire ma cour aux deux habitantes de l'île Jard, et de leur apporter mon billet de confeſſion. 1754.

On va plaider bientôt ici l'affaire de monſieur votre neveu et de madame votre belle-ſœur. Cela eſt bien triſte ; mais je ne vois guère de choſes agréables. Supportons la vie, madame ; nous en jouiſſions autrefois. Recevez mes tendres reſpects.

## LETTRE LXXXIII.

### A M. ROYER.

Le 20 de mars.

J'AVAIS eu, monſieur, l'honneur de vous écrire, non-ſeulement pour vous marquer tout l'intérêt que je prends à votre mérite et à vos ſuccès, mais pour vous faire voir auſſi quelle eſt ma juſte crainte que ces ſuccès ſi bien mérités ne ſoient ruinés par le poëme défectueux que vous avez vainement embelli (*). Je peux vous aſſurer que l'ouvrage ſur lequel vous avez travaillé, ne peut réuſſir au théâtre. Ce poëme, tel qu'on l'a imprimé plus d'une fois, eſt peut-être moins mauvais que celui dont vous vous êtes chargé ; mais l'un et l'autre ne ſont faits ni

(*) Pandore Théâtre, tome IX.

1754. pour le théâtre ni pour la musique. Souffrez donc que je vous renouvelle mon inquiétude sur votre entreprise, mes souhaits pour votre réussite, et ma douleur de voir exposer au théâtre un poëme qui en est indigne de toutes façons, malgré les beautés étrangères dont votre ami, M. de *Sireuil*, en a couvert les défauts. Je vous avais prié, monsieur, de vouloir bien me faire tenir un exemplaire du poëme, tel que vous l'avez mis en musique, attendu que je ne le connais pas. Je me flatte, monsieur, que vous voudrez bien vous prêter à la condescendance de M. de *Moncrif*, examinateur de l'ouvrage, en mettant à la tête un avis nécessaire, conçu en ces termes:

*Ce poëme est imprimé tout différemment dans le recueil des ouvrages de l'auteur; les usages du théâtre lyrique et les convenances de la musique ont obligé d'y faire des changemens pendant son absence.*

Il serait mieux, sans doute, de ne point hasarder les représentations de ce spectacle, qui n'était propre qu'à une fête donnée par le roi, et qui exige une prodigieuse quantité de machines singulières. Il faut une musique aussi belle que la vôtre, soutenue par la voix et par les agrémens d'une actrice principale, pour faire pardonner le vice du sujet et l'embarras inévitable de l'exécution. Le combat des dieux et des géans est au rang de ces grandes choses qui deviennent ridicules, et qu'une dépense royale peut sauver à peine.

Je suis persuadé que vous sentez comme moi tous ces dangers; mais si vous pensez que l'exé-

cution puisse les surmonter, je n'ai auprès de vous que la voie de représentation. Je ne peux, encore une fois, que vous confier mes craintes; elles sont aussi fortes que la véritable estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc. 1754.

## LETTRE LXXXIV.

### A MADAME DE POMPADOUR.

A Colmar.

L'ETAT horrible où je suis depuis un an, m'a fait renfermer dans le fond de mon cœur, la reconnaissance que je dois à vos bontés. Un nouvel événement qui achève de me mettre au tombeau, me force à prouver du moins mon innocence au roi. Les pièces ci-jointes, répandues dans l'Europe, démontrent assez cette innocence. Quarante ans de travaux si pénibles ont une fin trop malheureuse.

Le roi de Prusse était bien né pour mon infortune. Je ne parle pas des tendresses inouies qu'il avait mises en usage pour m'arracher à ma patrie. Il a fallu encore qu'un manuscrit informe que je lui avais confié en 1739, ait été pris, à ce qu'il dit, dans son bagage à la bataille de Sore par les housards autrichiens; qu'un valet de chambre du prince *Charles* s'en soit emparé; que ce valet de chambre l'ait vendu à un nommé *Jean Néaulme*, libraire de la Haye et de Berlin, qui imprime les ouvrages de sa majesté prussienne; et qu'enfin ce libraire l'ait imprimé et défiguré,

1754. Cependant, madame, le roi est très-humblement supplié de considérer que ma nièce est mourante à Paris, d'une maladie cruelle, causée depuis long-temps par les violences qu'elle a essuyées à Francfort; malgré le passeport de sa majesté. Je suis dans le même état à Colmar sans secours. Le roi est plein de clémence et de bonté; il daignera peut-être songer que j'ai employé plusieurs années de ma vie, à écrire l'histoire de son prédécesseur, et celle de ses campagnes glorieuses; que seul des académiciens j'ai fait son panégyrique traduit en cinq langues.

S'il m'était seulement permis, madame, de venir à Paris pour arranger, pendant un court espace de temps, mes affaires bouleversées par quatre ans d'absence, et assurer du pain à ma famille, je mourrais consolé et pénétré pour vous, madame, de la plus respectueuse et la plus tendre reconnaissance. C'est un sentiment qui est plus fort que celui de tous mes malheurs.

## LETTRE LXXXV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Colmar, 21 de mars.

Mon cher et respectable ami, je reçois votre lettre du 17 de mars. Elle fait ma consolation, et j'y ajoute celle de vous répondre. C'est bien vous qui parlez avec éloquence de l'amitié; rien n'est plus juste. A qui appartient-il mieux qu'à vous de parler dignement de cette vertu, qui n'est qu'une

qu'une hypocrisie dans la plupart des hommes, et qu'un enthousiasme passager dans quelques-uns ? 1754.

Les malheurs d'une autre espèce, qui m'accablent, ne me permettent pas de m'occuper des autres malheurs qui sont le partage des gens qu'on nomme heureux. Si j'ai le bonheur de vous voir, je vous en dirai davantage ; mais, mon cher ami, voici mon état.

Il y a six mois que je n'ai pu sortir de ma chambre. Je lutte à la fois contre les souffrances les plus opiniâtres, contre une persécution inattendue, et contre tous les désagrémens attachés à la disgrace. Je sais comme on pense, et depuis peu des personnes qui ont parlé au roi tête à tête, m'ont instruit. Le roi n'est pas obligé de savoir et d'examiner si un trait, qui se trouve à la tête de cette malheureuse Histoire prétendue universelle, est de moi, ou n'en est pas ; s'il n'a pas été inséré uniquement pour me perdre. Il a lu ce passage, et cela suffit. Le passage est criminel ; il a raison d'en être très-irrité, et il n'a pas le temps d'examiner les preuves incontestables que ce passage est falsifié. Il y a des impressions funestes dont on ne revient jamais, et tout concourt à me démontrer que je suis perdu sans ressource. Je me suis fait un ennemi irréconciliable du roi de Prusse, en voulant le quitter. La prétendue Histoire universelle m'a attiré la colère implacable du clergé. Le roi ne peut connaître mon innocence. Il se trouve enfin que je ne suis revenu en France que pour y être exposé à une persécution qui durera même après moi. Voilà mon état, mon cher ange ; et il ne faut

1754. pas se faire illusion. Je sens que j'aurais beaucoup de courage si j'avais de la santé; mais les souffrances du corps abattent l'ame, sur-tout lorsque l'épuisement ne me permet plus la consolation du travail. Je crains d'être incessamment au point de me voir incapable de jouir de la société, et de rester avec moi-même. C'est l'effet ordinaire des longues maladies, et c'est la situation la plus cruelle où l'on puisse être. C'est dans ce cas qu'une famille peut servir de quelque ressource, et cette ressource m'est enlevée.

Si je cherchais un asile ignoré, et si je le pouvais trouver; si on croyait que cet asile est dans un pays étranger, et si cela même était regardé comme une désobéissance, il est certain qu'on pourrait saisir mes revenus. Qui en empêcherait? J'ai écrit à madame de *Pompadour*, et je lui ai mandé que, n'ayant reçu aucun ordre positif de sa majesté, étant revenu en France uniquement pour aller à Plombières, ma santé empirant et ayant besoin d'un autre climat, je comptais qu'il me serait permis d'achever mes voyages. Je lui ai ajouté que, comme elle avait peu le temps d'écrire, je prendrais son silence pour une permission. Je vous rends un compte exact de tout. J'ai tâché de me préparer quelques issues, et de ne me pas fermer la porte de ma patrie; j'ai tâché de n'avoir point l'air d'être dans le cas d'une désobéissance. L'électeur palatin et madame la duchesse de Gotha m'attendent; je n'ai ni refusé ni promis. Vous aurez certainement la préférence, si je peux venir vous embrasser sans être dans ce cas de désobéissance. En attendant que de tant

de démarches délicates je puisse en faire une, il faut songer à me procurer, s'il est possible, un peu de santé. J'ignore encore si je pourrai aller au mois de mai à Plombières. Pardon de vous parler si long-temps de moi, mais c'est un tribut que je paye à vos bontés; j'ai peur que ce tribut ne soit bien long. 1754.

J'enverrai incessamment le second tome des Annales; je n'attends que quelques cartons. Adieu, mon cher ange adieu le plus aimable et le plus juste des hommes. Mille tendres respects à madame d'*Argental*. Ah! j'ai bien peur que l'abbé ne reste long-temps dans sa campagne.

## LETTRE LXXXVI.

### A M. LE MARQUIS D'ARGENS,

Colmar, mars.

A TRÈS-RÉVÉREND PERE EN DIABLE, ISAAC ONITZ.

TRES-RÉVÉREND père et très-cher frère, votre lettre ferait mourir de rire les damnés les plus tristes. Je suis malheureusement de ce nombre: il y a six mois que je ne suis sorti de ma chaudière; mais votre lettre infernale et comique serait capable de me rendre la santé.

J'aurais bien mieux aimé, sans doute, être exhorté à la mort par votre paternité, que par des révérends pères jésuites qui, ne pouvant brûler les *Bayle* et les *Isaac* en personne, brû-

1754. lent impitoyablement leurs enfans. Mais votre révérence voudra bien considérer que la zizanie de quelque esprit malin se foura jusque dans notre petit royaume de *Satan*, et que le méchant diable *xx* (*), qui est plus adroit que moi, me força enfin de quitter nos champs élysées.

La philosophie du bon sens, mon cher diable, doit vous faire connaître, par vos propres règles, que je ne me plains, ni ne dois, ni ne puis me plaindre que le diable *xx* m'ait affublé d'une petite antienne publiée à Cassel, chez *Etienne*. J'ai marqué simplement ce fait pour développer le caractère de ce diable qui se donne si faussement pour n'être point faiseur d'antiennes. Ce méchant diable, à qui j'avais toujours fait patte de velours depuis la préférence que me donna sur lui l'illustre diable dont vous me parlez, a toujours aiguisé ses griffes contre moi.

Je conçois qu'un diable aille à la messe quand il est en terre papale, comme Nanci ou Colmar; mais vous devez gémir lorsqu'un enfant de *Belzébuth* va à la messe par hypocrisie et par vanité.

Chaque diable, mon très-révérend père, a son caractère. Nous sommes de bons diables, vous et moi, francs et sincères; mais, en qualité de damnés, nous prenons feu trop aisément. Le belzébutien *xx* est plus cauteleux: jugez-en par l'anecdote suivante.

En l'an de disgrace 1738, il prit dans ses griffes deux habitantes de la zone glaciale, et écrivit à tous ses amis comme à moi, que c'était le chi-

(*) *Maupertuis.*

turgien de la troupe mesurante qui avait enlevé ces deux pauvres diablesses ; et en conséquence il fit d'abord faire une quête pour elles, comme réparateur des torts d'autrui. Je lui envoyai cinquante écus, du faubourg d'enfer nommé Cirey, où j'étais pour lors. Le diablotin *Thiriot* porta lesdites cent cinquante livres tournois ; témoin la lettre du diablotin *Thiriot*, que j'ai retrouvée parmi mes papiers, en date du 24 décembre 1738, à Paris : *Mon cher ami, je portai hier les cinquante écus au père* xx *de l'académie des sciences, et je lui étalai tout ce que me fesait sentir votre générosité pour les deux créatures du Nord. Je voudrais bien qu'une si bonne action fût suivie*, etc. 1754.

Vous voyez, mon cher père & compère d'enfer, qu'il n'y a rien de si différent que diable et diable, et qu'il faut admettre le principe des indiscernables d'*Asmodée-Leibnitz* ; mais sur-tout, mon cher réprouvé, gardez-vous des langues médisantes. Je n'ai jamais connu de damné plus crédule que vous. Souvenez-vous de la parole sacrée que nous nous sommes donnée dans le caveau de *Lucifer*, de ne jamais croire un mot des tracasseries que pourraient nous faire les esprits immondes, déguisés en anges de lumière.

Si je n'étais pas assez près d'aller voir *Satan* notre père commun, et si nous pouvions nous rencontrer dans quelque coin de cet autre enfer qu'on appelle la terre, je convaincrais votre révérence diabolique de ma sincère et inaltérable dévotion envers elle. Ce n'est pas qu'un damné ne puisse donner quelquefois un coup de queue,

1754. à son confrère, quand il se démène et qu'il a un fer rouge dans le cu; mais les véritables et bons damnés voient le cœur de leur prochain, et je crois que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre.

Il eût été à souhaiter que le très-révérend père que j'ai tant aimé eût eu plus d'indulgence pour un serviteur très-attaché; mais ce qui est fait est fait, et ni DIEU ni tous les diables ne peuvent empêcher le passé.

Je trempe avec les eaux du Léthé le bon vin que je bois à votre santé dans ces quartiers. J'en bois peu, parce que je suis le damné le plus malingre de ce bas monde. Sur ce je vous donne ma bénédiction et vous demande la vôtre, vous exhortant à faire vos agapes.

## LETTRE LXXXVII.

### A MADAME

### LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 26 de mars.

On m'a dit, madame, que vous allez à Andlau, et que ma lettre ne vous trouverait pas à Strasbourg; je l'adresse à M. le baron d'*Hastat*. J'ai fort bonne opinion de son procès. *Dupont* m'a lu son plaidoyer; il m'a paru contenir des raisons convaincantes; il tourne l'affaire de tous les sens, et il n'y a pas un côté qui ne soit entièrement favorable. J'aurai bien mauvaise opinion de mon jugement ou de celui du conseil

d'Alsace, si monsieur votre neveu ne gagnait pas sa cause tout d'une voix. Je me flatte, madame, de vous retrouver à l'île Jard, quand je retournerai à Strasbourg. Il y a six mois que je ne suis sorti de ma chambre; il est bon de s'accoutumer à se passer des hommes: vous savez que j'en ai éprouvé la méchanceté jusque dans ma solitude. Le père missionnaire est venu s'excuser chez moi, et j'ai reçu ses excuses, parce qu'il y a des feux qu'il ne faut pas attiser. Le père *Menou* a désavoué la lettre qui court sous son nom, et je me contente de son désaveu. Il faut sacrifier au repos, dont on a grand besoin sur la fin de sa vie. Comme je m'occupe à l'histoire, je voudrais bien savoir s'il est vrai qu'il y ait eu autrefois un parlement à Paris. Le chef du parlement de cette province m'honore toujours d'une bonté que je vous dois; il vient me voir quelquefois; je me sens destiné à être attaché à ce qui vous appartient. Je présente mes respects aux deux hermites de l'île Jard: je me recommande à leurs saintes prières. 1754.

*L'hermite de Colmar.*

## LETTRE LXXXVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 16 d'avril.

Est-il vrai, mon cher ange, que votre santé s'altère? est-il vrai qu'on vous conseille les eaux de Plombières? est-il vrai que vous ferez le

1754 voyage ? Vous êtes bien sûr qu'alors je viendrais à ce Plombières, qui serait mon paradis terrestre. La saison est encore bien rude dans ces quartiers-là. Nos Vosges sont couvertes de neige. Il n'y a pas un arbre dans nos campagnes, qui ait poussé une feuille, et le verd manque encore pour les bestiaux. J'ai à vous avertir, mon cher ange, que les deux prétendues saisons qu'on a imaginées pour prendre les eaux de Plombières, font un charlatanisme des médecins du pays, pour faire venir deux fois les mêmes chalands. Ces eaux font du bien en tout temps, supposé qu'elles en fassent, quand elles ne sont pas infiltrées de la neige qui s'est fait un passage jusqu'à elles. Le pays est si froid d'ailleurs, que le temps le plus chaud est le plus convenable; mais dans quelque temps que vous y veniez, soyez sûr de m'y voir. Je voudrais bien que votre ami l'abbé pût les venir prendre coupées avec du lait; mais je vous ai déjà dit, et je vous répète avec douleur que je crains qu'il ne meure dans sa maison de campagne, et que la maladie dont il est attaqué ne dure beaucoup plus que vous ne le pensiez. Cette maladie m'alarme d'autant plus que son médecin est fort ignorant et fort opiniâtre. Madame *Denis* me mande qu'elle pourrait bien aussi aller à Plombières. Elle prend du *Vinache*; elle fait comme j'ai fait, elle ruine sa santé par des remèdes et par de la gourmandise. Il est bien certain que si vous venez à Plombières tous deux, je ne ferai aucune autre démarche que celle de venir vous y attendre. Madame d'*Argental*, qui en a déjà tâté, voudrait-

elle

elle recommencer? En ce cas, vive Plombières. 1754.

Vous savez que le roi de Prusse m'a écrit une lettre remplie d'éloges flatteurs qui ne flattent point. Vous savez que tout est contradiction dans ce monde. C'en est une assez grande que la conduite du père *Menou*, qui m'écrit lettre sur lettre pour se plaindre de la trahison qu'on nous a faite à tous deux de publier et de falsifier ce que nous nous étions écrit dans le secret d'un commerce particulier, qui doit être une chose sacrée chez les honnêtes gens. On m'a parlé des Mémoires de milord *Bolinghbroke*. Je m'imagine que les Wigs n'en seront pas contens. Ce qu'il y a de plus hardi dans ses lettres sur l'Histoire, est ce qu'il y a de meilleur; aussi est-ce la seule chose qu'on ait critiquée. Les Anglais paraissent faits pour nous apprendre à penser. Imagineriez-vous que les Suisses ont pris la méthode d'inoculer la petite vérole, et que madame la duchesse d'*Aumont* vivrait encore si M. le duc d'*Aumont* était né à Lausanne? Ce Lausanne est devenu un singulier pays. Il est peuplé d'Anglais et de Français philosophes, qui sont venus y chercher de la tranquillité et du soleil. On y parle français, on y pense à l'anglaise. On me presse tous les jours d'y aller faire un tour. Madame la duchesse de *Gotha* demande à grands cris la préférence; mais son pays n'est pas si beau, et on n'y est pas à couvert du vent du nord. Il n'y a à présent que les montagnes cornues de Plombières qui puissent me plaire si vous y venez. Nous verrons si je les changerai en eaux d'Hippocrène. Adieu, mon cher et res-

1754. pectable ami ; je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

## LETTRE LXXXIX.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Colmar, 23 d'avril.

Je me sens très-coupable, madame, de n'avoir point répondu à votre dernière lettre ; ma mauvaise santé n'est point une excuse auprès de moi ; et quoique je ne puisse guère écrire de ma main, je pouvais du moins dicter des choses fort tristes, qui ne déplaisent pas aux personnes comme vous, qui connaissent toutes les misères de cette vie, et qui sont détrompées de toutes les illusions.

Il me semble que je vous avais conseillé de vivre, uniquement pour faire enrager ceux qui vous paient des rentes viagères. Pour moi, c'est presque le seul plaisir qui me reste. Je me figure, dès que je sens les approches d'une indigestion, que deux ou trois princes hériteront de moi ; alors je prends courage par malice pure, et je conspire contre eux avec de la rhubarbe et de la sobriété.

Cependant, madame, malgré l'envie extrême de leur jouer le tour de vivre, j'ai été très-malade. Joignez à cela de maudites Annales de l'Empire, qui sont l'éteignoir de l'imagination, et qui ont emporté tout mon temps ; voilà la raison de ma paresse. J'ai travaillé à ces insipides ouvrages

pour une princeſſe de *Saxe*, qui mérite qu'on faſſe des choſes plus agréables pour elle. C'eſt une princeſſe infiniment aimable, chez qui on fait meilleure chère que chez madame la ducheſſe du *Maine*. On vit dans ſa cour avec une liberté beaucoup plus grande qu'à Sceaux; mais malheureuſement le climat eſt horrible, et je n'aime à préſent que le ſoleil. Vous ne le voyez guère, madame, dans l'état où ſont vos yeux; mais il eſt bon du moins d'en être réchauffé. L'hiver horrible que nous avons eu, donne de l'humeur, et les nouvelles que l'on apprend n'en donnent guère moins. 1754.

Je voudrais pouvoir vous envoyer quelques bagatelles pour vous amuſer; mais les ouvrages auxquels je travaille ne ſont point du tout amuſans.

J'étais devenu anglais à Londres, je ſuis allemand en Allemagne. Ma peau de caméléon prendrait des couleurs plus vives auprès de vous; votre imagination rallumerait la langueur de mon eſprit.

J'ai lu les Mémoires de milord *Bolingbroke*. Il me ſemble qu'il parlait mieux qu'il n'écrivait. Je vous avoue que je trouve autant d'obſcurité dans ſon ſtyle que dans ſa conduite. Il fait un portrait affreux du comte d'*Oxford*, ſans alléguer contre lui la moindre preuve. C'eſt ce même *Oxford* que *Pope* appelle une ame ſereine, au-deſſus de la bonne et de la mauvaiſe fortune, de la rage des partis, de la fureur du pouvoir, et de la crainte de la mort.

*Bolingbroke* aurait bien dû employer ſon loiſ

1754. à faire de bons Mémoires sur la guerre de la succession, sur la paix d'Utrecht, sur le caractère de la reine *Anne*, sur le duc et la duchesse de *Marlborough*, sur *Louis XIV*, sur le duc d'*Orléans*, sur les ministres de France et d'Angleterre. Il aurait mêlé adroitement son apologie à tous ces grands objets, et il l'eût immortalisée; au lieu qu'elle est anéantie dans le petit livret tronqué et confus qu'il nous a laissé.

Je ne conçois pas comment un homme, qui semblait avoir des vues si grandes, a pu faire des choses si petites. Son traducteur a grand tort de dire que je veux proscrire l'étude des faits. Je reproche à M. de *Bolingbroke* de nous en avoir trop peu donné, et d'avoir encore étranglé le peu d'événemens dont il parle. Cependant je crois que ses Mémoires vous auront fait quelque plaisir, et que vous vous êtes souvent trouvée, en le lisant, en pays de connaissance.

Adieu, madame; souffrons nos misères humaines patiemment. Le courage est bon à quelque chose; il flatte l'amour-propre, il diminue les maux, mais il ne rend pas la vue. Je vous plains toujours beaucoup; je m'attendris sur votre sort.

Mille complimens à M. de *Formont*. Si vous voyez M. le président *Hénault*, je vous prie de ne me point oublier auprès de lui. Soyez bien persuadée de mon tendre respect.

# LETTRE XC. 1754

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 2 de mai.

Mon cher ange, mon ombre ſera à Plombières à l'inſtant que vous y ſerez. Bénis ſoient les préjugés du genre-humain, puiſqu'ils vous amènent avec madame d'*Argental* en Lorraine ! Venez boire, venez vous baigner. J'en ferai autant, et je vous apporterai peut-être de quoi vous amuſer dans les momens où il eſt ordonné de ne rien faire. Que je ſerai enchanté de vous revoir, mon cher et reſpectable ami ! N'allez pas vous aviſer de vous bien porter; n'allez pas changer d'avis. Croyez fermement que les eaux ſont abſolument néceſſaires pour votre ſanté. Pour moi, je ſuis bien ſûr qu'elles ſont néceſſaires à mon bonheur; mais ce ſera à condition, s'il vous plait, que vous ne vous moquerez point des délices de la Suiſſe. Je ſuis bien aiſe de vous dire qu'à Lauſanne il y a des côteaux méridionaux, où l'on jouit d'un printemps preſque perpétuel, et que c'eſt le climat de Provence. J'avoue qu'au Nord il y a de belles montagnes de glace; mais je ne compte plus tourner du côté du Nord. Mon cher ange, le petit abbé a donc permuté ſon bénéfice ? L'avez-vous vu dans ſa nouvelle abbaye ? Je vous prie de lui dire, ſi vous le voyez, combien je m'intéreſſe à ſa ſanté. Il eſt vrai que je n'ai nulle opinion de ſon médecin; c'eſt un

1754. homme entêté de préjugés en *isme*, qui ne veut pas qu'on change une drachme à ses ordonnances, et qui est tout propre à tuer ses malades, par le régime ridicule où il les met. Je crois, pour moi, qu'il faut changer d'air et de médecin.

Que je suis mécontent des Mémoires secrets de *Bolingbroke* ! Je voudrais qu'ils fussent si secrets que personne ne les eût jamais vus. Je ne trouve qu'obscurités dans son style comme dans sa conduite. On a rendu un mauvais service à sa mémoire d'imprimer cette rapsodie ; du moins c'est mon avis, et je le hasarde avec vous parce que, si je m'abuse, vous me détromperez. Voilà donc M. de *Céreste* qui devient une nouvelle preuve combien les Anglais ont raison, et combien les Français ont tort. *O tardi Studiorum !* Nous sommes venus les derniers presqu'en tout genre. Nous ne songeons pas même à la vie.

Mon cher ami, je songe à la mort ; je ne me suis jamais si mal porté ; mais j'aurai un beau moment quand j'aurai la consolation de vous embrasser.

## LETTRE XCI.

### A M. ROQUES.

A Colmar, 3 mai.

MONSIEUR,

Je ne reçois qu'aujourd'hui votre lettre du 30 mars ; apparemment qu'elle est écrite du 30 avril.

Je charge le Sr. *Walther* libraire de Dresde, de vous faire parvenir les Annales de l'Empire en droiture à Hameln où vous êtes. J'ai trouvé plus de secours que vous ne pensez pour finir cet ouvrage à Colmar. Il y a des hommes très-savans, qui d'ailleurs ont des belles lettres, et d'assez belles bibliothèques. Une grande partie de mon bien est située à une lieue de Colmar; ainsi je me trouve chez moi. Je pourrai faire quelque voyage chez des personnes qui m'honorent de leurs bontés. Il n'y a jamais que mon cœur qui me conduise. Je n'avais quitté ma patrie que sur les instances réitérées qu'on m'avait faites, et sur les promesses d'une amitié inviolable: mais on ne s'expose pas deux fois au même danger. 1754.

Je ne savais pas qu'il y eût encore une *bibliothèque raisonnée*; vous me feriez plaisir, monsieur, de me dire où elle s'imprime, et dans quel mois se trouve l'article dont vous me faites l'honneur de me parler.

Il me semble que le mot de *persifflage*, qui se met à la mode depuis quelque temps, pourrait servir de titre au livre du comte de *Catanco*. Il n'en est pas ainsi des lettres que vous m'écrivez; elles sont dictées par l'esprit et par le sentiment: j'y suis très-sensible. J'ai l'honneur d'être avec bien du zèle, etc.

1754.

## LETTRE XCII.

### A M. LE PRESIDENT HENAULT,

*En lui envoyant les Annales de l'Empire.*

A Colmar, le 12 de mai.

Mes doigts enflés, monsieur, me refusent le plaisir de vous écrire de ma main. Je vous traite comme une cinquantaine d'empereurs; car j'ai dicté toute cette histoire. Mais j'ai bien plus de satisfaction à dicter ici les sentimens qui m'attachent à vous.

Je vous jure que vous me faites trop d'honneur de penser que vous trouverez, dans ces Annales, l'examen du droit public de l'Empire. Une partie de ce droit public consiste dans la *Bulle d'or*, dans la *Paix de Vestphalie*, dans les *Capitulaires* des empereurs; c'est ce qui se trouve imprimé par-tout, et qui ne pouvait être l'objet d'un abrégé. L'autre partie du droit public consiste dans les prétentions de tant de princes à la charge les uns des autres, dans celles des empereurs sur Rome et des papes sur l'Empire, dans les droits de l'Empire sur l'Italie: et c'est ce que je crois avoir assez indiqué, en réduisant tous ces droits douteux à celui du plus fort, que le temps seul rend légitime. Il n'y en a guère d'autre dans le monde.

Si vous daignez jeter les yeux sur les Doutes (*)

(*) Ils se trouvent dans le tome III des Mélanges littéraires.

qui se trouvent à la fin du second tome, et qui pourraient être en beaucoup plus grand nombre, vous jugerez si l'original des donations de *Pepin* et de *Charlemagne* ne se trouve pas au dos de la donation de *Constantin*. Le Diurnal romain des septième et huitième siècles, est un monument de l'histoire bien curieux, et qui fait voir évidemment ce qu'étaient les papes dans ce temps-là. On a eu grand soin, au Vatican, d'empêcher que le reste de ce Diurnal ne fût imprimé. La cour de Rome fait comme les grandes maisons qui cachent, autant qu'elles le peuvent, leur première origine. Cependant, en dépit des *Boulainvilliers*, toute origine est petite, et le capitole fut d'abord une chaumière. 1754.

La grande partie du droit public, qui n'a été pendant six cents ans qu'un combat perpétuel entre l'Italie et l'Allemagne, est l'objet principal de ces Annales; mais je me suis bien donné de garde de traiter cette matière dogmatiquement. J'ai fait encore moins le raisonneur sur les droits des empereurs et des Etats de l'Empire.

Il est certain que *Tibère* était un prince un peu plus puissant que *Charles VII* et *François I.* Tout le pouvoir que les empereurs allemands ont exercé sur Rome, depuis *Charlemagne*, a consisté à la saccager et à la rançonner dans l'occasion. Voilà ce que j'indique, et le lecteur bénévole peut juger.

J'aurais eu assurément, monsieur, des lecteurs plus bénévoles, si j'avais pu vous imiter comme j'ai tâché de vous suivre: mais je n'ai fait ce petit abrégé que par pure obéissance pour madame la

1754. ducheſſe de *Saxe-Gotha*; et quand on ne fait qu'obéir, on ne réuſſit que médiocrement. Cependant j'oſe dire que dans ce petit abrégé, il y a plus de choſes eſſentielles que dans la grande hiſtoire du révérend père *Barre*. Je vous ſoumets cet ouvrage, monſieur, comme à mon maître en fait d'hiſtoire.

Puiſque me voilà en train de vous parler de cet objet de vos études et de votre gloire, permettez-moi de vous dire que je ſuis un peu fâché qu'on ſoit tombé depuis peu ſi rudement ſur *Rapin Thoiras*. Rien ne me parait plus injuſte et plus indécent. Je regarde cet hiſtorien comme le meilleur que nous ayons : je ne ſais ſi je me trompe. Je me flatte, au reſte, que vous me rendrez juſtice ſur la prétendue Hiſtoire univerſelle qu'on a imprimée ſous mon nom. Celui qui a vendu un mauvais manuſcrit tronqué et défiguré, n'a pas fait l'action du plus honnête homme du monde. Les libraires qui l'ont imprimé ne ſont ni des *Robert Etienne* ni des *Plantin*; et ceux qui m'ont imputé cette rapſodie ne ſont pas des *Bayle*.

J'eſpère faire voir (ſi je vis) que mon véritable ouvrage eſt un peu différent; mais, pour achever une telle entrepriſe, il me faudrait plus de ſanté et de ſecours que je n'en ai.

Adieu, monſieur; conſervez-moi vos bontés, et ne m'oubliez pas auprès de madame du *Deffant*. Soyez très-perſuadé de mon attachement et de ma tendre et reſpectueuſe eſtime.

# LETTRE XCIII. 1754.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 16 de mai.

Mon cher ange, le 7 de juillet approche; perſiſtez bien, madame d'*Argental* et vous, dans la foi que vous avez aux eaux de Plombières. N'allez pas ſoupçonner que la ſanté puiſſe ſe trouver ailleurs. Venez boire avec moi, mon cher et reſpectable ami. Je vous prie, quand vous verrez cet abbé *Caton*, qui eſt malade à ſa nouvelle campagne, de lui faire pour moi les plus tendres complimens. Je ne ſais ſi ſon médecin a la vogue, mais il me ſemble que je n'entends point parler de ſes guériſons. Je crois ſes malades enterrés. Vous êtes fort heureux de n'avoir point été attaqué. Le nouveau régime ne vous convient pas.

Je viendrai, mon cher ange, à Plombières avec deux domeſtiques tout au plus, et je ne ſerai pas difficile à loger; peut-être même y ſerai-je avant vous, et en ce cas je vous demanderai vos ordres. J'apporterai quelques paperaſſes de proſe et de vers pour vous endormir après le dîner. Comment pouvez-vous craindre que je manque un tel rendez-vous? Je voudrais que vous fuſſiez à Conſtantinople à la place de votre oncle, et vous venir trouver dans le ſerraï des franguis de Galata, ſur le canal de la Propontide. Mon ange, Plombières eſt un vilain trou, le ſéjour eſt abomi-

1754. nable, mais il sera pour moi le jardin d'*Armide*.

Je vous ai envoyé le second tome des Annales de l'Empire dans toute la plénitude de l'horreur historique. Dieu merci, il n'y a pas un mot à changer, non plus qu'au placet de *Caritidès*. Gardez vous de lire ce fatras; il est d'un ennui mortel, rien n'est plus mal-sain. Que vous importe *Albert d'Autriche*? J'ai été entraîné dans ce précipice de ronces par ma malheureuse facilité; on ne m'y rattrapera plus. C'est être trop ennemi de soi-même que de se consumer à ramasser des antiquités barbares. La duchesse de *Gotha*, qui est très-aimable, m'a transformé en pédant en *us*, comme *Circé* changea les compagnons d'*Ulysse* en bêtes. Il faut que je revoye monsieur et madame d'*Argental* pour reprendre ma première forme.

Bonsoir; mille respects à madame d'*Argental*. Amenez-la pour sa santé et pour mon bonheur.

## LETTRE CXIV.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Colmar, 19 de mai.

SAVEZ-VOUS le latin, madame? Non: voilà pourquoi vous me demandez si j'aime mieux *Pope* que *Virgile*. Ah! madame, toutes nos langues modernes sont sèches, pauvres et sans harmonie, en comparaison de celles qu'ont parlé nos pre-

miers maîtres, les Grecs et les Romains. Nous ne sommes que des violons de village. Comment voulez-vous d'ailleurs que je compare des épîtres à un poëme épique, aux amours de *Didon*, à l'embrasement de Troye, à la descente d'*Enée* aux enfers? 1754.

Je crois l'Essai sur l'homme, de *Pope*, le premier des poëmes didactiques, des poëmes philosophiques; mais ne mettons rien à côté de *Virgile*. Vous le connaissez par les traductions; mais les poëtes ne se traduisent point. Peut-on traduire de la musique? Je vous plains, madame, avec le goût et la sensibilité éclairée que vous avez, de ne pouvoir lire *Virgile*. Je vous plaindrais bien davantage si vous lisiez des Annales, quelque courtes qu'elles soient. L'Allemagne en miniature n'est pas faite pour plaire à une imagination française telle que la vôtre.

J'aimerais bien mieux vous apporter la Pucelle, puisque vous aimez les poëmes épiques. Celui-là est plus long que la Henriade, et le sujet en est un peu plus gai. L'imagination y trouve mieux son compte; elle est trop rétrécie chez nous dans la sévérité des ouvrages sérieux. La vérité historique et l'austérité de la religion m'avaient rogné les ailes dans la Henriade, elles me sont revenues avec la Pucelle. Ces annales sont plus agréables que celles de l'Empire.

Si vous avez encore M. de *Formont*, je vous prie, madame, de le faire souvenir de moi; et s'il est parti, je vous prie de ne me point oublier en lui écrivant. Je vais aux eaux de Plombières; non que j'espère y trouver la santé à laquelle je

1754. renonce, mais parce que mes amis y vont. J'ai resté sept mois entiers à Colmar sans sortir de ma chambre, et je crois que j'en ferai autant à Paris, si vous n'y êtes pas.

Je me suis apperçu à la longue que tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait ne vaut pas la peine de sortir de chez soi. La maladie ne laisse pas d'avoir de grands avantages : elle délivre de la société. Pour vous, madame, ce n'est pas de même ; la société vous est nécessaire comme un violon à *Guignon*, parce qu'il est le roi du violon.

M. d'*Alembert* est bien digne de vous, bien au-dessus de son siècle. Il m'a fait cent fois trop d'honneur, et il peut compter que si je le regarde comme le premier de nos philosophes gens d'esprit, ce n'est point du tout par reconnaissance.

Je vous écris rarement, madame, quoiqu'après le plaisir de lire vos lettres, celui d'y répondre comme je peux, soit le plus grand pour moi ; mais je suis enfoncé dans des travaux pénibles qui partagent mon temps avec la colique. Je n'ai point de temps à moi, car je souffre et je travaille sans cesse. Cela fait une vie pleine, pas tout-à-fait heureuse ; mais où est le bonheur ? Je n'en sais rien, madame ; c'est un beau problême à résoudre.

# LETTRE XCV.

1754.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 29 de mai.

MON cher ange, j'ai oublié dans ma dernière lettre, de vous parler d'un vieux papier cacheté, dont vous avez eu la bonté de vous charger. Le plaisir de m'occuper de votre voyage des eaux me tenait tout entier.

*Posthabui tamen illorum mea seria ludo.*

Ce papier est, ne vous déplaise, mon testament qu'il faut que je corrige comme mes autres ouvrages, pour éviter la critique, attendu que mes affaires ayant changé de face, et moi aussi, depuis cinq ans, il faut que je conforme mes dispositions à mon état présent. Vous souvenez-vous encore que vous avez une Pucelle d'une vieille copie, et que cette *Jeanne* négligée et ridée doit faire place à une *Jeanne* un peu mieux atournée, que j'aurai l'honneur de vous apporter pour faire passer vos eaux plus allégrement. N'auriez-vous point le Factum de monsieur de *la Bourdonaye*, que je n'ai jamais vu et que j'ai une passion extrême de lire? Si vous l'avez, je vous supplie de l'apporter avec vous. J'ai grande envie de voir comment il se peut faire qu'on n'ait pas pendu *la Bourdonaye* pour avoir fait la conquête de Madrass.

Et les grands et les petits prophètes? (*) On

(*) Titres de quelques brochures sur les musiciens français et les bouffons italiens, dont les querelles occupaient alors tous les oisifs de Paris.

1754. dit que cela est fort plaisant. C'est dans ces choses sublimes qu'on excelle à présent dans ma chère patrie. Adieu, mon adorable ange; souvenez-vous de mon ancien testament. Je suis errant comme un juif, et je n'ai guère d'espérance dans la loi nouvelle; mais je vous embrasserai à la piscine de Plombières, et vous me direz : *Surge et ambula.* Il faut que madame d'*Argental* ne change point d'avis sur les eaux, elles sont indispensables.

## LETTRE XCVI.

### AU MEME.

A Senones, 12 de juin.

Mon cher ange, ceux qui disent que l'homme est libre ne disent que des sottises : si on était libre, ne serais-je pas auprès de vous et de madame d'*Argental?* ma destinée serait-elle d'avoir des anges gardiens invisibles? Je pars le 8 de Colmar, dans le dessein de venir jouir enfin de votre présence réelle. Je reçois, en partant, une lettre de madame *Denis*, qui me mande que *Maupertuis* et *la Condamine* vont à Plombières, qu'il ne faut pas absolument que je m'y trouve dans le même temps, que cela produirait une scène odieuse et ridicule, qu'il faut que je n'aille aux eaux que quand elle me le mandera. Elle ajoute que vous serez de cet avis, et que vous vous joindrez à elle pour m'empêcher de vous voir. Surpris, affligé, inquiet, embarrassé, me voilà donc ayant fait mes adieux à Colmar et embarqué pour Plombières,

bières. Je m'arrête à moitié chemin; je me fais bénédictin dans l'abbaye de Senones avec dom *Calmet*, l'auteur des Commentaires sur la Bible, au milieu d'une bibliothèque de douze mille volumes, en attendant que vous m'appelliez dans votre sphère. Donnez-moi donc vos ordres, mon cher ange; je quitterai le cloître dès que vous l'ordonnerez: mais je ne le quitterai pas pour le monde, auquel j'ai un peu renoncé; je ne le quitterai que pour vous. 1754.

Je ne perds pas ici mon temps. Condamné à travailler sérieusement à cette Histoire générale, imprimée pour mon malheur, et dont les éditions se multiplient tous les jours, je ne pouvais guère trouver de grands secours que dans l'abbaye de Senones. Mais je vous sacrifierai bien gaiement le fatras d'erreurs imprimées dont je suis entouré, pour goûter enfin la douceur de vous revoir. Prenez-vous les eaux? comment madame d'*Argental* s'en trouve-t-elle? Que je bénis le préjugé qui fait quitter Paris pour aller chercher la santé au milieu des montagnes, dans un très-vilain climat! La médecine a le même pouvoir que la religion; elle fait entreprendre des pélerinages. Réglez le mien; vous êtes tous deux les maîtres de ma marche comme de mon cœur.

La poste va deux fois par semaine de Plombières *à Senones par Raon*. Elle arrive un peu tard, parce qu'elle passe par Nanci; mais enfin j'aurai le bonheur de recevoir de vos nouvelles. Adieu; je vous embrasse.

*Le moine Voltaire.*

1754.

## LETTRE XCVII.

### AU MEME.

A Senones par Ravon ou Raon, 16 de juin.

MON cher ange, je ne sais si madame *Denis* a raison ou non. J'attends votre décision. Je suis un moine soumis aux ordres de mon abbé, et je n'attends que votre obédience. Je vous supplie de vouloir bien vous faire donner une ou deux lettres qui doivent m'être adressées à Plombières vers le 20 du mois; je me flatte que vous me manderez de les venir chercher moi-même. Savez-vous bien que je ne suis point en France, que Senones est terre d'Empire, et que je ne dépends que du pape pour le spirituel? Je lis ici, ne vous déplaise, les Pères et les Conciles. Vous me remettrez peut-être au régime de la tragédie, quand j'aurai le bonheur de vous voir. Comment vous trouvez-vous du régime des eaux, vous et madame d'*Argental*? Faites-vous une santé vigoureuse pour une cinquantaine d'années, et puissions-nous vivre à la *Fontenelle* avec un cœur un peu plus sensible que le sien! Il serait beau de s'aimer à cent ans. Nous avons à peu près cinquante ans d'amitié sur la tête. Je me meurs d'impatience de vous voir. Je n'ai jamais eu de désirs si vifs dans ma jeunesse. Donnez-moi donc un rendez-vous à Plombières, fût-ce malgré madame *Denis*. Je tremble d'être né pour les passions malheureuses. Adieu, mon cher ange; je volerai sous vos ailes à vos ordres, et je me remettrai de tout à votre providence.

# LETTRE XCVIII.

1754.

## AU MEME.

A Senones par Ravon, le 20 de juin.

Vous me laissez faire, mon cher et respectable ami, un long noviciat dans ma Thébaïde. Voici la troisième lettre que je vous écris. Je n'ai de nouvelles ni de vous ni de madame *Denis*. Elle m'a mandé que vous m'avertiriez du temps où je dois venir vous trouver; mon cœur n'avait pas besoin de ses avertissemens pour être à vos ordres. Je ne suis parti que pour venir vous voir, et me voici à moitié chemin sans savoir si je dois avancer. Je vous ai supplié de vouloir bien vous informer d'un paquet de lettres qu'on m'a adressé à Plombières où je devrais être. J'écris au maitre de poste de Remiremont pour en savoir des nouvelles. Ce paquet m'est de la plus grande conséquence. Si vous avez eu la bonté de le retirer, ayez celle de me le renvoyer par la poste à Senones, avec les ordres positifs de venir vous joindre. Il ne me faut qu'une chambre, un trou auprès de vous, et je suis très-content. Mes gens logeront comme ils pourront. Votre grenier serait pour moi un palais. Je suis comme une fille passionnée, qui s'est jetée dans un couvent en attendant que son amant puisse l'enlever. C'est une étrange destinée que je sois si près de vous, et que je n'aie pu encore vous voir. Je vous embrasse avec autant d'empressement que de douleur. Mille tendres respects à madame *d'Argental*.

1754. Voici un autre de mes embarras : je crains que vous ne soyez pas à Plombières. J'ignore tout dans mon tombeau ; ressuscitez-moi.

Il faut malheureusement huit jours pour recevoir réponse, et nous ne sommes qu'à quinze lieues.

## LETTRE XCIX.

### AU MEME.

Senones, 24 de juin.

O adorables anges, je compte être incessamment dans votre ciel, c'est-à-dire, dans votre grenier. Je n'ai reçu qu'aujourd'hui vos lettres du 9 et du 16. Comment m'accusez-vous de n'avoir point écrit à madame d'*Argental* ? Je vous écris toujours, madame : vous êtes *consubstantiels*. Je ne vous ai point écrit nommément et privativement, parce que moi, pauvre moine, je comptais venir, il y a quinze jours, *réellement*, dans votre vilain paradis de Plombières, où est mon ame, du jour que vous y êtes arrivée. Daignez donc me conserver cet heureux trou que vous avez bien voulu me retenir. J'arriverai peut-être avant ma lettre, peut-être après ; mais il est très-sûr que j'arriverai, tout malingre que je suis. Ma santé est au bout de vos ailes. Je veux me flatter que la vôtre va bien, puisque vous ne m'en parlez pas. Divins anges, je ne connais qu'un malheur, c'est d'avoir été si long-temps à quinze lieues de votre empyrée, et de ne m'être point jeté dedans.

Voilà qui est bien plaisant, d'être en couvent, et de dire *Benedicite* au lieu d'être avec vous. Je m'occupe avec dom *Mabillon*, dom *Martenne*, dom *Tuilier*, dom *Ruinart*. Les antiquailles où je suis condamné, et les Capitulaires de *Charlemagne* sont bien respectables ; mais cela ne console pas de votre absence. Je vais donc fermer mon cahier de remarques sur la seconde race, faire mon paquet et m'embarquer. *Lazare* va se rendre à votre piscine. Il y a, dit-on, un monde prodigieux à Plombières ; mais je ne le verrai certainement pas. Vous êtes tout le monde pour moi. Je suis devenu bien pédant : mais n'importe ; je vous aime comme si j'étais un homme aimable. Adieu, vous deux qui l'êtes tant, adieu, vous avec qui je voudrais passer ma vie. Quelle pauvre vie ! Je n'ai plus qu'un souffle. 1754.

Quel chien de temps il fait ! Des grelons gros comme des œufs de poule d'inde ont cassé mes vitres : et les vôtres ? Adieu, adorable ange.

## LETTRE C.

### A MADAME

### LA MARQUISE DU DEFFANT.

Entre deux montagnes, le 2 de juillet.

J'AI été malade, madame ; j'ai été moine ; j'ai passé un mois avec S. *Augustin*, *Tertullien*, *Origène* et *Raban*. Le commerce des pères de l'église et des savans du temps de *Charlemagne* ne

1754. vaut pas le vôtre : mais, que vous mander des montagnes des Vosges, et comment vous écrire, quand je n'étais occupé que des prisciliianistes et des nestoriens ?

Au milieu de ces beaux travaux dont j'ai gourmandé mon imagination, il a fallu encore obéir à des ordres que M. d'*Alembert*, votre ami, m'a donnés de lui faire quelques articles pour son Encyclopédie ; et je les ai très-mal faits. Les recherches historiques m'ont appesanti. Plus j'enfonce dans la connaissance des septième et huitième siècles, moins je suis fait pour le nôtre, et sur-tout pour vous.

M. d'*Alembert* m'a demandé un article sur l'*esprit* : c'est comme s'il l'avait demandé au père *Mabillon* ou au père *Montfaucon*. Il se repentira d'avoir demandé des gavottes à un homme qui a cassé son violon.

Et vous aussi, madame, vous vous repentirez d'avoir voulu que je vous écrive. Je ne suis plus de ce monde, et je me trouve assez bien de n'en plus être. Je ne m'intéresserai pas moins tendrement à vous ; mais dans l'état où nous sommes tous deux, que pouvons-nous faire l'un pour l'autre ? Nous nous avouerons que tout ce que nous avons vu et tout ce que nous avons fait, a passé comme un songe ; que les plaisirs se sont enfuis de nous ; qu'il ne faut pas trop compter sur les hommes.

Nous nous consolerons aussi en nous disant combien peu ce monde est consolant. On ne peut y vivre qu'avec des illusions ; et dès qu'on a un peu vécu, toutes les illusions s'envolent. J'ai conçu

qu'il n'y avait de bon, pour la vieilleſſe, qu'une occupation dont on fût toujours ſûr, et qui nous menât juſqu'au bout, en nous empêchant de nous ronger nous-mêmes. 1754.

J'ai paſſé un mois avec un bénédictin de quatre-vingt-quatre ans, qui travaille encore à l'hiſtoire. On peut s'y amuſer quand l'imagination baiſſe. Il ne faut point d'eſprit pour s'occuper des vieux événemens : c'eſt le parti que j'ai pris. J'ai attendu que j'euſſe repris un peu de ſanté pour m'aller guérir à Plombières. Je prendrai les eaux en n'y croyant pas, comme j'ai lu les Pères.

J'exécuterai vos ordres auprès de M. d'*Alembert*. Je vois les fortes raiſons du prétendu éloignement dont vous parlez ; mais vous en avez oublié une, c'eſt que vous êtes éloignée de ſon quartier. Voilà donc le grand motif ſur lequel court le commerce de la vie ! Savez-vous bien, vous autres, ce qu'il y a de plus difficile à Paris ? c'eſt d'attraper le bout de la journée.

Puiſſent vos journées, madame, être tolérables ! C'eſt encore un beau lot ; car, de journées toujours agréables, il n'y en a que dans les Mille et une nuits, et dans la Jéruſalem céleſte.

Réſignons-nous à la deſtinée qui ſe moque de nous, et qui nous emporte. Vivons tant que nous pourrons, et comme nous pourrons. Nous ne ferons jamais auſſi heureux que les ſots, mais tâchons de l'être à notre manière... Tâchons... quel mot ! Rien ne dépend de nous : nous ſommes des horloges, des machines.

Adieu, madame ; mon horloge voudrait ſonner l'heure d'être auprès de vous.

1754.

# LETTRE CI.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 26 de juillet.

ANGES,

Je ne peux me consoler de vous avoir quittés qu'en vous écrivant. Je suis parti de Plombières pour la Chine. Voyez tout ce que vous me faites entreprendre. O Grecs, que de peines pour vous plaire ! Eh bien ! me voilà chinois, puisque vous l'avez voulu ; mais je ne suis ni mandarin ni jésuite, et je peux très-bien être ridicule. Anges, scellez la bouche de tous ceux qui peuvent être instruits de ce voyage de long cours ; car, si on me fait embarqué, tous les vents se déchaîneront contre moi. Mon voyage à Colmar était plus nécessaire, et n'est pas si agréable. Il n'y a de plaisir qu'à vous obéir, à faire quelque chose qui pourra vous amuser. J'y vais mettre tous mes soins, et je ne vous écris que ce petit billet, parce que je suis assidu auprès du berceau de l'Orphelin. Il m'appelle, et je vais à lui en faisant la pagode. J'ignore si ce billet vous trouvera à Plombières. Il n'y a que le président qui puisse y faire des vers. Moi je n'en fais que dans la plus profonde retraite, et quand c'est vous qui m'inspirez. Dieu vous donne la santé, et que le King-tien me donne de l'enthousiasme et point de ridicule ! Sur ce je baise le bout de vos ailes.

LETTRE

# LETTRE CII. 1754.

## AU MEME.

Colmar, 3 d'auguſte.

MON divin ange, les eaux de Plombières ne ſont pas ſi ſouveraines, puiſqu'elles donnent des coliques à madame d'*Argental*, et qu'elles m'ont attaqué violemment la poitrine; mais peut-être auſſi que cela n'eſt point l'effet des eaux. Qui ſait d'où viennent nos maux et notre guériſon? Au moins les médecins n'en ſavent rien. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que Plombières a fait, pendant quinze jours, le bonheur de ma vie; et vous ſavez tous deux pourquoi. Cette année doit m'être heureuſe. Je vous remercie pour Mariamne, et ſur-tout pour Rome. Les comédiens ſont de grands butors, s'ils ne ſavent pas faire copier les rôles. Voulez-vous que je vous envoie l'imprimé? Dites comment, et il partira. Nos magots de la Chine n'ont pas réuſſi. J'en ai fait cinq; cela eſt à la glace, alongé, ennuyeux. Il ne faut pas faire un Verſailles de Trianon; chaque choſe a ſes proportions. Nous avons trouvé, madame *Denis* et moi, les cinq pavillons réguliers; mais il n'y a pas moyen d'y loger; les appartemens ſont trop froids. Nous avons été confondus du mauvais effet que fait l'art déteſtable de l'amplification: alors je n'ai eu de reſſource que d'embellir trois corps de logis; j'y ai travaillé avec ce courage que donne l'envie de vous plaire. Enfin, nous

1754. sommes très-contens. Ce n'est pas peu que je le fois; je vous réponds que je suis aussi difficile qu'un autre. J'ose vous assurer que c'est un ouvrage bien singulier, et qu'il produit un puissant intérêt depuis le premier vers jusqu'au dernier. Il vaut mieux certainement donner quelque chose de bon en trois actes, que d'en donner cinq insipides, pour se conformer à l'usage. Il me semble qu'il serait très à propos de faire jouer cette nouveauté immédiatement avant le voyage de Fontainebleau, supposé que l'ouvrage vous paraisse aussi passable qu'à nous, supposé que cela ne fasse aucun tort à Rome sauvée, supposé encore qu'on ne trouve dans nos Chinois rien qui puisse donner lieu à des allusions malignes. J'ai eu grand soin d'écarter toute pierre de scandale. Le conquérant tartare serait à merveille entre les mains de *le Kain*; *la Noue* a assez l'air d'un lettré chinois, ou plutôt d'un magot; c'est grand dommage qu'il ne soit pas cocu. *Idamé* est coupée sur la taille de mademoiselle *Clairon*. Peut-être les circonstances présentes seraient favorables; en tout cas, je vais faire transcrire l'ouvrage; indiquez-moi la façon de vous l'envoyer par la poste.

Ce que vous me mandez, mon cher ange, de mon troisième volume, me fait un extrême plaisir; plus il sera lu, et plus les gens raisonnables seront indignés contre le brigandage et l'imposture qui m'ont attribué les deux premiers; ils seront bientôt prêts à paraître de ma façon. Il ne me faut pas six mois pour que tout l'ouvrage soit fini, pour peu que j'aie, je ne dis pas une santé, mais une langueur tolérable. Je ne demande, pour travailler

beaucoup, qu'à ne pas souffrir beaucoup. Tout cela sera sans préjudice de Zulime, sur laquelle j'ai toujours de grands desseins. Voilà toute mon ame mise au pied de mes anges. 1754.

Vous pouvez donc aller à présent à la comédie! Le ciel en soit béni. Daignez donc faire mes complimens à *Hérode* quand vous le rencontrerez dans le foyer. Pardon de la liberté grande. Madame *Denis* vous fait les siens très-tendrement. Elle s'est fait garde-malade. Elle travaille dans son infirmerie et moi dans la mienne. Nous sommes deux reclus. Quand on ne peut vivre avec vous, il faut ne vivre avec personne. Adieu, mes anges; mes magots chinois et moi nous sommes à vos ordres. Je vous salue en *Confucius*, et je m'incline devant votre doctrine, m'en rapportant à votre tribunal des rites.

## LETTRE CIII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 6 d'auguste.

CROYEZ fermement, monseigneur, que je vous mets immédiatement au-dessus du soleil et des bibliothèques. Je ne peux, en vérité, vous donner une plus belle place dans la distribution de mes goûts. Je suis assez content du soleil pour le moment; mais ne vous figurez pas que, dans votre belle province, vous ayez les livres qu'il faut à ma pédanterie. Je les ai trouvés au milieu des

1754. montagnes des Vosges. Où ne va-t-on pas chercher l'objet de sa passion ? Il me fallait de vieilles chroniques du temps de *Charlemagne* & de *Hugues Capet*, et tout ce qui concerne l'histoire du moyen âge, qui est la chose du monde la plus obscure; j'ai trouvé tout cela dans l'abbaye de don *Calmet*. Il y a, dans ce désert sauvage, une bibliothèque presque aussi complète que celle de Saint Germain-des-prés de Paris. Je parle à un académicien, ainsi il me permettra ces petits détails. Il saura donc que je me suis fait moine bénédictin pendant un mois entier. Vous souvenez-vous de M. le duc de *Brancas*, qui s'était fait dévot au Bec ? Je me suis fait savant à Senones, et j'ai vécu délicieusement au réfectoire. Je me suis fait compiler par les moines des fatras horribles d'une érudition assommante. Pourquoi tout cela ? Pour pouvoir aller gaiement faire ma cour à mon héros, quand il sera dans son royaume. Pédant à Senones, et joyeux auprès de vous, je ferais tout doucement le voyage avec ma nièce. Je ne pouvais régler aucune marche avant d'avoir fait un grand acte de pédantisme que je viens de mettre à fin. J'ai donné moi-même un troisième volume de l'Histoire universelle, en attendant que je puisse publier à mon aise les deux premiers qui demandaient toutes les recherches que j'ai faites à Senones ; et je publie exprès ce troisième volume pour confondre l'imposture qui m'a attribué ces deux premiers tomes si défectueux. J'ai dédié exprès à l'électeur palatin ce tome troisième, parce qu'il a l'ancien manuscrit des deux premiers entre les mains; et je le prends hardiment à témoin que ces deux premiers ne sont

point mon ouvrage. Cela eſt, je crois, ſans replique; et d'autant plus ſans replique, que monſeigneur l'électeur palatin me fait l'honneur de me mander *qu'il eſt très-aiſe de concourir à la juſtice que le public me doit.* 1754.

Je rends compte de tout cela à mon héros. Mon excuſe eſt dans la confiance que j'ai en ſes bontés. Je le ſupplie de mander comment je peux faire pour lui envoyer ce troiſième volume par la poſte. Il aime l'hiſtoire, il trouvera peut-être des choſes aſſez curieuſes, et même des choſes dans leſquelles il ne ſera point de mon avis. J'aurai de quoi l'amuſer davantage quand je ſerai aſſez heureux pour venir me mettre quelque temps au nombre de ſes courtiſans dans ſon royaume de *Théodoric*. Madame *Denis*, ma garde-malade, voulait avoir l'honneur de vous écrire. Elle joint ſes reſpects aux miens. Nous diſputons à qui vous eſt attaché davantage, à qui ſent le mieux tout ce que vous valez, et nous vous donnons toujours la préférence ſur tout ce que nous avons connu.

Vous êtes le ſaint pour qui nous avons envie de faire un pélerinage. Je crois que ſix ſemaines de votre préſence me feraient plus de bien que Plombières. Adieu, monſeigneur; votre ancien courtiſan ſera toujours pénétré pour vous du plus tendre reſpect et de l'attachement le plus inviolable.

1754.

## LETTRE CIV.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Colmar, 22 d'auguſte.

Je veux vous écrire, ma chère nièce, et je ne vous écris point de ma main, parce que je ſuis un peu malade; et me voilà ſur mon lit ſans en rien dire à votre ſœur. J'eſpère que vous trouverez ma lettre à votre arrivée à Paris. Nous ſaurons ſi les eaux vous ont fait du bien, ſi vous digérez, ſi vous et votre fils vous faites toujours de grands progrès dans la peinture, ſi l'abbé *Mignot* a obtenu enfin quelque bénéfice.

Vous allez avoir le Triumvirat, ainſi ce n'eſt pas la peine d'envoyer mes magots de la Chine (*). Je ne peux d'ailleurs avoir abſolument que trois magots; les cinq ſeraient ſecs comme moi, au lieu que les trois ont de gros ventres comme des Chinois. Votre ſœur en eſt fort contente. Ils pourront un jour vous amuſer; mais à préſent il ne faut rien précipiter.

Ne hâtons pas plus nos affaires en France qu'à la Chine: ne faites nul uſage, je vous en prie, du papier que vous ſavez; nous avons quelque choſe en vue, madame *Denis* et moi, du côté de Lyon. On dit que cela ſera fort agréable. Nous vous en rendrons bientôt compte.

Je me lève pour vous dire que nous ſommes ici deux ſolitaires qui vous aimons de tout notre cœur.

(*) L'Orphelin.

# LETTRE CV. 1754.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 27 d'auguſte.

L'ÉPUISEMENT où je ſuis, mon cher et reſpectable ami, m'interdit les cinq actes, puiſqu'il m'empêche de vous écrire de ma main.

Vous m'avouerez qu'à mon âge trois fois ſont bien honnêtes; j'ai été juſqu'à cinq pour vous plaire, mais en vérité ce n'était que cinq langueurs. Comptez que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'échauffer le tempérament. Je vous conjure d'ailleurs de tâcher de croire que chaque ſujet a ſon étendue; que la Mort de Céſar ſerait déteſtable en cinq actes, et que nos Chinois ſont beaucoup plus intéreſſans et beaucoup plus faits pour le théâtre. J'aurai, je crois, le temps de les garder encore, puiſqu'on va donner le Triumvirat. Le public aura, grâces à vos bontés, une ſuite de l'hiſtoire romaine ſur le théâtre. Vous ferez une action de Romain, ſi vous parvenez à faire jouer Rome ſauvée.

Les ſentimens de *le Kain* me plaiſent autant que ſes talens, mais il faut que je renonce au plaiſir de l'entendre. C'eſt une injuſtice bien criante de me rendre reſponſable de deux volumes impertinens que l'impoſture et l'ignorance ont publiés ſous mon nom. Je ferai voir bientôt qu'il y a quelque différence entre mon ſtyle et celui de *Jean Néaulme*. On aurait dû me plaindre plutôt que de ſe fâcher contre moi; mais je

1754. suis accoutumé à ces petites mépriſes de la ſottiſe et de la méchanceté humaine. Vous m'en conſolez, mon cher ange. Protégez bien Rome et la Chine pendant que je ſuis encore ſur les bords du Rhin. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental*. Je n'en peux plus, mais je vous aime de tout mon cœur.

## LETTRE CVI.

### AU MEME.

Colmar, 8 de ſeptembre.

C'EST moi, mon cher ange, qui veux et qui fais tout ce que vous voulez, puiſque je vous envoie, par pure obéiſſance, des Tartares et des Chinois dont je ne ſuis point content. Il me paraît que c'eſt un ouvrage plus ſingulier qu'intéreſſant, et je dois craindre que la hardieſſe de donner une tragédie en trois actes ne ſoit regardée comme l'impuiſſance d'en faire une en cinq. D'ailleurs, quand elle aurait un peu de ſuccès, quel avantage me procurerait-elle? L'aſſiduité de mes travaux ne déſarmera point ceux qui me veulent du mal. Enfin, je vous obéis. Faites ce que vous croirez le plus convenable. Soyez ſévère, et faites lire la pièce par des yeux encore plus ſévères que les vôtres.

Vous connaiſſez trop le théâtre et le cœur humain pour ne pas ſentir que, dans un pareil ſujet, cinq actes alongeraient une action qui n'en comporte que trois. Dès qu'un homme comme

notre conquérant tartare a dit *j'aime*, il n'y a plus pour lui de nuances; il y en a encore moins pour *Idamé*, qui ne doit pas combattre un moment; et la situation d'un homme à qui on veut ôter sa femme, a quelque chose de si avilissant pour lui, qu'il ne faut pas qu'il paraisse; sa vue ne peut faire qu'un mauvais effet. La nature de cet ouvrage est telle qu'il faut plutôt supprimer des situations et des scènes, que songer à les multiplier; je l'ai tenté, et je suis demeuré convaincu que je gâtais tout ce que je voulais étendre. C'est à vous maintenant à voir, mon cher et respectable ami, si cette nouveauté peut être hasardée, et si le temps est convenable. 1754.

Je vous remercie de Rome sauvée, dont je fais plus de cas que de mon Orphelin. Je tâcherai de dérober quelques momens à mes maladies et à mes occupations pour faire ce que vous exigez.

Vous montrerez, sans doute, mes trois magots à M. de *Pont-de-Vesle* et à M. l'abbé de *Chauvelin*. Vous assemblerez tous les anges. Je me fie beaucoup au goût de M. le comte de *Choiseul*. Si tout cet aréopage conclut à donner la pièce, je souscris à l'arrêt.

L'Histoire générale me donne toujours quelques alarmes. Le troisième volume ne pouvait révolter personne. Les objets de ce temps-là ne sont pas si délicats à traiter que ceux de la grande révolution qui s'est faite dans l'église du temps de *Léon X*. Les siècles qui précédèrent *Charlemagne*, et dont il faut donner une idée, portent encore avec eux plus de danger, parce qu'ils sont moins connus, et que les ignorans seraient

1754. bien effarouchés d'apprendre que tant de faits, qu'on nous a débités comme certains, ne sont que des fables. Les donations de *Pepin* et de *Charlemagne* sont des chimères ; cela me paraît démontré. Croiriez-vous bien que les prétendues persécutions des empereurs contre les premiers chrétiens ne sont pas plus véritables ? On nous a trompés sur tout ; et on est encore si attaché à des erreurs qui devraient être indifférentes, qu'on ne pardonnera pas à qui dira la vérité, quelque circonspection et quelque modestie qu'il emploie.

Les deux premiers volumes qu'on a si indignement tronqués et falsifiés ne devraient m'être attribués par personne ; ce n'est pas là mon ouvrage. Cependant, si on a eu la cruauté de me condamner sur un ouvrage qui n'est pas le mien, que ne fera-t-on pas quand je m'exposerai moi-même ?

Puisque je suis en train de vous parler de mes craintes, je vous dirai que notre *Jeanne* me fait plus de peine que *Léon X* et *Luther*, et que toutes les querelles du sacerdoce et de l'Empire. Il n'y a que trop de copies de cette dangereuse plaisanterie. Je sais, à n'en pas douter, qu'il y en a à Paris et à Vienne, sans compter Berlin. C'est une bombe qui crevera tôt ou tard pour m'écraser, et des tragédies ne me sauveront pas. Je vivrai et je mourrai la victime de mes travaux, mais toujours consolé par votre inébranlable amitié. Madame *Denis* est bien sensible à votre souvenir ; elle partage en paix ma solitude, et m'aide à supporter mes maux. Nous présen-

tons tous deux nos respects à madame d'*Argental*. J'envoie sous l'enveloppe de M. de *Chauvelin*, le paquet tartare et chinois. 1754.

Non, mon cher ange, non. Je viens de relire la pièce. Il me paraît qu'on peut faire des applications dangereuses ; vous connaissez le sujet & vous connaissez la nation. Il n'est pas douteux que la conduite d'*Idamé* ne fût regardée comme la condamnation d'une personne qui n'est point chinoise. L'ouvrage ayant passé par vos mains, vous ferait tort ainsi qu'à moi. Je suis vivement frappé de cette idée. L'application que je crains est si aisée à faire, que je n'oserais même envoyer l'ouvrage à la personne qui pourrait être l'objet de cette application. Je vais tâcher de supprimer quelques vers dont on pourrait tirer des interprétations malignes, ensuite je vous l'enverrai. Mais encore une fois, la crainte des allusions, le désagrément de paraître lutter contre *Crébillon*, la stérilité des trois actes, voilà bien des raisons pour ne rien hasarder. J'attends vos ordres, et je m'y conformerai toute ma vie, mon cher ange.

## LETTRE CVII.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris*.

A Colmar, ce 12 de septembre.

Je fais les plus tendres complimens au frere et à la sœur. Je sens qu'il est très-triste d'avoir une si aimable famille, et d'en être séparé. Ma-

1754. dame *Denis* fait ma consolation dans ma solitude et dans mes maladies. Plus elle est aimable, plus elle me fait sentir combien le charme de sa société redoublerait par celui de la vôtre.

La nouvelle la plus intéressante que le conseiller du grand conseil me mande, est la démarche que son corps a faite. Je vous en fais mon compliment, mon cher abbé ; il sera difficile que l'ancien des jours, *Boyer*, résiste à une sollicitation si pressante pour lui, et si honorable pour vous. L'homme du monde, pour la conservation de qui je fais actuellement le plus de vœux, est l'évêque de Mirepoix.

Je suis bien aise que le parlement ait enregistré sa condamnation et sa grâce, sans demeurer d'accord des qualités. Le grand point est que l'Etat ait la paix, et que les particuliers aient justice. Votre sœur, à qui le fils de *Samuel Bernard* s'est avisé de faire en mourant une petite banqueroute, est intéressée à voir le parlement reprendre ses fonctions. Il serait douloureux que la situation de mille familles demeurât incertaine, parce que quelques fanatiques exigent des billets de confession de quelques sots. Il n'y a que les billets à ordre ou au porteur, qui doivent être l'objet de la jurisprudence : il faut se moquer de tous les autres, excepté des billets doux.

Pour mon billet d'avoir une terre, ma chère nièce, j'espère l'acquitter si je vis.

Il y a quelque apparence que nous passerons, votre sœur et moi, l'hiver à Colmar. Ce n'est pas la peine d'aller chercher une solitude ailleurs. Le printemps prochain décidera de ma marche.

Je ſuis bien aiſe qu'on trouve au moins ce troiſième tome, dont vous me parlez, paſſable et modéré : c'eſt tout ce qu'il eſt. Je ne l'ai donné que pour confondre l'impoſture et l'ignorance qui m'ont attribué les deux premiers. Il y a une extréme injuſtice à me rendre reſponſable de cet avorton informe, dont des imprimeurs avides avoient fait un monſtre méconnaiſſable. Si jamais j'ai le temps de mettre en ordre tout ce grand ouvrage, on verra quelque choſe de plus exact et de plus curieux. C'eſt un beau plan, mais l'exécution demande plus de ſanté et de ſecours que je n'en ai. 1754.

Votre vie eſt plus agréable que celle des gens qui s'occupent de la grâce et des anciennes révolutions de ce bas monde. Le mieux eſt de vivre pour ſoi, pour ſon plaiſir, et pour ſes amis ; mais tout le monde ne peut pas faire ce mieux, et chacun eſt dirigé par ſon inſtinct et par ſon deſtin.

Vous ne me dites rien de votre fils ; je l'embraſſe. Je fais mes complimens à tout ce que vous aimez.

Adieu, la ſœur et le frère ; vous êtes charmans de ne pas oublier ceux qui ſont aux bords du Rhin.

1754.

# LETTRE CVIII.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 21 de septembre.

Je vous obéis avec douleur, mon cher ange; l'état de ma santé me rend bien indifférent sur une pièce de théâtre, et ne me laisse sensible qu'au chagrin d'envisager que peut-être je ne vous reverrai plus : mais je vous avoue que je serais infiniment affligé si j'étais exposé à la fois à des dégoûts, à l'opéra et à la comédie, immédiatement après l'affliction que cette Histoire prétendue universelle m'a causée. Amusez-vous, mon cher ange, avec vos amis, de mes Tartares et de mes Chinois, qui ont au moins le mérite d'avoir l'air étranger. Ils n'ont que ce mérite-là; ils ne sont point faits pour le théâtre; ils ne causent pas assez d'émotion. Il y a de l'amour; et cet amour, ne déchirant pas le cœur, le laisse languir. Une action vertueuse peut être approuvée sans faire un grand effet. Enfin, je suis sûr que cela ne réussirait pas, que les circonstances seraient très-peu favorables, et que les allusions de la malignité humaine seraient très-dangereuses. Les personnes sur lesquelles on ferait ces applications injustes se garderaient bien, je l'avoue, de les prendre pour elles, de s'en fâcher, d'en parler même; mais, dans le fond du cœur, elles seraient très-piquées et contre moi et contre ceux qui auraient donné la pièce. Elles la feraient

tomber à la cour ; c'eſt bien le moins qu'elles puſſent faire. Qui jamais approuvera un ouvrage dont on fait des applications qui condamnent notre conduite ? Je vous demande donc en grâce que cet avorton ne ſoit vu que de vous et de vos amis. J'ai donné mon conſentement à la repréſentation de ce malheureux opéra de Prométhée, comme je donne mon conſentement à mon abſence qui me tient éloigné de vous. Je ſouffre avec douleur ce que je ne peux empêcher. On m'a fait aſſez ſentir que je n'ai aucun droit de m'oppoſer aux repréſentations d'un ouvrage imprimé depuis long-temps, dont la muſique eſt approuvée des connaiſſeurs de l'hôtel de ville, et pour lequel on a déjà fait de la dépenſe. Je ſais aſſez qu'il faudrait une dépenſe royale et une muſique divine pour faire réuſſir cet ouvrage : il n'eſt pas plus propre pour le théâtre lyrique que les Chinois pour le théâtre de la comédie. Tout ce que je peux faire, c'eſt d'exiger qu'on ne mette pas au moins ſous mon nom les embelliſſemens dont M. de *Sireuil* a honoré cette bagatelle. Je vois qu'on eſt toujours puni de ſes anciens péchés. On me défigure une vieille Hiſtoire générale, on me défigure un vieil Opéra. Tout ce que je peux faire à préſent, c'eſt de tâcher de n'être pas ſifflé ſur tous les théâtres à la fois. Vous jugerez, mon cher ange, de la nature du conſentement donné à *Royer*, par la lettre ci-jointe. Je vous ſupplie de la faire paſſer dans les mains de *Moncrif*, ſi cela ſe peut ſans vous gêner. 1754.

J'ai encore pris la précaution d'exiger de *Lam-*

1754. *bert* qu'il faſſe une petite édition de cette Pandore, avant qu'on ait le malheur de la jouer ; car la Pandore de *Royer* eſt toute différente de la mienne ; et je veux du moins que ces deux turpitudes ſoient bien diſtinctes. Je vous ſupplie d'encourager *Lambert* à cette bonne action, quand vous irez à la comédie. Je vous remercie tendrement de Mahomet et de Rome. Vous conſolez mon agonie. Madame *Denis* et moi, nous nous inclinons devant les anges. Adieu, mon cher et reſpectable ami.

## LETTRE CIX.

### A MADAME

### LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 23 de ſeptembre.

Je ne guéris point, madame ; mais je m'habitue à Colmar plus que la grand'chambre à Soiſſons. Les bontés de monſieur votre frère contribuent beaucoup à me rendre ce ſéjour moins déſagréable. Je ſerais heureux dans l'île Jard, mais cette île Jard me ſuit par-tout. Vous avez deux neveux auſſi à plaindre qu'ils ſont aimables : l'un plaide, l'autre eſt paralytique. Je ne vois de tous côtés que déſaſtres au monde. La langueur, la miſère et la conſternation règnent dans Paris. Il y a toujours quelques belles dames qui vont parer les loges, et des petits-maîtres qui font des pirouettes ſur le théâtre ; mais le reſte ſouffre

et

et murmure. Il y a un an que j'ai de l'argent aux consignations du parlement, le receveur jouit. Combien de familles sont dans le même cas, et dans une situation bien triste! On exige, dans votre province, de nouvelles déclarations qui désolent les citoyens. On fouille dans les secrets des familles; on donne un effet rétroactif à cette nouvelle manière de payer le vingtième, et on fait payer pour les années précédentes. Voilà bien le cas de jeûner et de prier, et d'avoir des lettres consolantes de M. de *Beaufremont*. Il n'est pas plus question de la préture de Strasbourg que des préteurs de l'ancienne Rome. Vivez tranquille, madame, avec votre respectable amie, à qui je présente mes respects. Faites bon feu; continuez votre régime : cette sorte de vie n'est pas bien animée, mais cela vaut toujours mieux que rien. Si vous avez quelques nouvelles, daignez en faire part à un pauvre malade enterré à Colmar. Permettez-moi de présenter mes respects à monsieur votre fils, et de vous souhaiter comme à lui des années heureuses, s'il y en a. 1754.

## LETTRE CX.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Colmar, 6 d'octobre.

Ma chère nièce, je pense que c'est bien assez que mes trois magots vous aient plu; mais ils pourraient déplaire à d'autres personnes : et quoi

1754. que ni vous ni elles ne soyez pas absolument disposées à vous tuer avec vos maris, cependant il se pourrait trouver des gens qui feraient croire que toutes les fois qu'on ne se tue pas en pareil cas, on a grand tort; et on irait s'imaginer que les dames qui se tuent à six mille lieues d'ici font la satire de celles qui vivent à Paris : cela serait très-injuste; mais on fait des tracasseries mortelles tous les jours sur des prétextes encore plus déraisonnables.

J'ai prié instamment M. d'*Argental* de ne me point exposer à de nouvelles peines. Ce qui pourrait résulter d'agrément d'un petit succès serait bien peu de chose, et les dégoûts qui en naîtraient seraient violens. Je vous remercie de vous être jointe à moi pour modérer l'ardeur de M. d'*Argental* qui ne connaît point de danger quand il s'agit de théâtre. C'en serait trop que d'être vilipendé à la fois à l'opéra et à la comédie : c'est bien assez que M. *Royer* m'immole à ses doubles croches.

Ne pourriez-vous point, quand vous irez à l'opéra, parler à ce sublime *Royer*, et lui demander au moins une copie des paroles telles qu'il les a embellies par sa divine musique? Vous auriez au moins le premier avant-goût des sifflets : c'est un droit de famille qu'il ne peut vous refuser.

Vous ne me dites rien de monsieur l'abbé; je le croyais déjà sur la liste des bénéfices. Votre sœur est religieuse dans mon couvent; cependant, si ma santé le permet, nous irons passer une partie de l'hiver à la cour de l'électeur pa-

latin, qui veut bien m'en donner la permission; après quoi nous irions habiter une terre assez belle, du côté de Lyon, qu'on me propose actuellement. Mais la mauvaise santé est un grand obstacle au voyage de Manheim; j'aimerais mieux sans doute faire celui de Plombières; si votre estomac vous y ramène jamais, mon cœur m'y ramenera. Votre sœur aura un autre régime que vous: elle n'est pas faite pour prendre les eaux avec votre régularité. 1754.

Adieu, ma chère nièce; il faut espérer que je vous reverrai encore.

## LETTRE CXI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 6 d'octobre.

Mon cher ange, j'ai assez de justice, et, dans cette occasion-ci, assez d'amour-propre pour croire que vous jugez bien mieux que moi. C'est déjà beaucoup; c'est tout pour moi que vous, et madame d'*Argental*, et vos amis, vous soyez contens; mais, en vérité, les personnes que vous savez ne le feront point du tout. Les partisans éclairés de *Crébillon* ne manqueront pas de crier que je veux attaquer impudemment, avec mes trois bataillons étrangers, les cinq gros corps d'armée romaine. Vous croyez bien qu'ils ne manqueront pas de dire que c'est une bravade faite à sa protectrice; et Dieu sait si alors on ne lui fera pas entendre que c'est non-seulement une bra-

1754. vade, mais une offense et une espèce de satire. Comme vous jugez mieux que moi, vous voyez encore mieux que moi tout le danger ; vous sentez si ma situation me permet de courir de pareils hasards. Vous m'avouerez que, pour se montrer dans de telles circonstances, il faudrait être sûr de la protection de la personne à qui je dois craindre de déplaire. Si malheureusement les allusions, les interprétations malignes faisaient l'effet que je redoute, on en saurait aussi mauvais gré à vos amis, et sur-tout à vous, qu'à moi. Je suis persuadé que vous avez tout examiné avec votre sagesse ordinaire; mais l'événement trompe souvent la sagesse. Vous ne voyez point les allusions, parce que vous êtes juste ; le grand nombre les verra très-clairement, parce qu'il est très-injuste. En un mot, ce qui peut en résulter d'agrémens est bien peu de chose. Le danger est très-grand, les dégoûts seraient affreux et les suites bien cruelles. Peut-être faudrait-il attendre que le grand succès du Triumvirat fût passé : alors on aurait le temps de mettre quelques fleurs à notre étoffe de Pékin : on pourrait même en faire sa cour à la personne qu'on craint, et on préviendrait ainsi toutes les mauvaises impressions qu'on pourrait lui donner. Vous me direz que je vois tout en noir parce que je suis malade ; madame *Denis*, qui se porte bien, pense tout comme moi. Si vous croyez être absolument sûr que la pièce réussira auprès de tout le monde, et ne déplaira à personne, mes raisons, mes représentations ne valent rien ; mais vous n'avez aucune sûreté, et le danger est évident. Vous seriez au

désespoir d'avoir fait mon malheur, et de vous être compromis en ne cherchant qu'à me donner de nouvelles marques de vos bontés et de votre amitié. Songez donc à tout cela, mon cher et respectable ami. Je veux bien du mal à ma maudite Histoire générale, qui ne m'a pas fourni encore un sujet de cinq actes. Je n'en ai trouvé que trois à la Chine, il en faudra chercher cinq au Japon. Je crois y être, en étant à Colmar; mais j'y suis avec une personne qui vous est aussi attachée que moi. Nous parlons tous les jours de vous; c'est le seul plaisir qui me reste. Adieu; mille tendres respects à toute la hiérarchie des anges. 1754

## LETTRE CXII.

### A MADAME

### LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans Vosges, 14 d'octobre.

J'AI été, madame, dans les Vosges chercher la santé qui n'est pas là plus qu'ailleurs. J'aimerais bien mieux être encore dans votre voisinage. Cette petite maisonnette, dont vous me parlez, m'accommoderait bien. Je serais à portée de faire ma cour à vous et à votre amie, malgré les brouillards du Rhin. Je ne puis encore prendre de parti que je n'aie fini l'affaire qui m'a amené à Colmar. Je reste tranquillement dans une solitude entre deux montagnes, en attendant que les papiers arrivent. Toutes les affaires sont longues; vous en faites

1754. l'épreuve dans celle de monsieur votre neveu. Tout mal arrive avec des ailes, et s'en retourne en boitant. Prendre patience est assez insipide; vivre avec ses amis, et laisser aller le monde comme il va, serait chose fort douce; mais chacun est entraîné comme de la paille dans un tourbillon de vent. Je voudrais être à l'île Jard, et je suis entre deux montagnes. Le parlement voudrait être à Paris, et il est dispersé comme des perdreaux. La commission du conseil voudrait juger comme *Perrin Dandin*, et ne trouve pas seulement un *Petit-Jean* qui braille devant elle. Tout est plein à la cour de petites factions qui ne savent ce qu'elles veulent. Les gens qui ne sont point payés au trésor royal, savent bien ce qu'ils veulent; mais ils trouvenr les coffres fermés. Ce sont là de très-petits malheurs; j'en ai vu de toutes les espèces, et j'ai toujours conclu que la perte de la santé était le pire. Les gens qui essuient des contradictions dans ce monde auraient mauvaise grâce de se plaindre devant monsieur votre neveu paralytique, et ce neveu-là n'est-il pas dix mille fois plus malheureux que l'autre? Vous lui avez envoyé un médecin: si, par hasard, ce médecin le guérit, il aura plus de réputation qu'*Esculape*. Portez-vous bien, madame, supportez la vie; car lorsqu'on a passé le temps des illusions, on ne jouit plus de cette vie, on la traîne; traînons donc. J'en jouirais délicieusement, madame, si j'étais dans votre voisinage. Mille tendres respects à vous deux, et mille remercimens.

# LETTRE CXIII.

1754.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Colmar, 15 d'octobre.

MON cher ange, votre lettre du 11 a fait un miracle; elle a guéri un mourant. Ce n'est pas un miracle du premier ordre, mais je vous assure que c'est beaucoup de suspendre comme vous faites toutes mes souffrances. Je ne suis pas sorti de ma chambre depuis que je vous ai quitté. Je crois qu'enfin je sortirai, et que je pourrai même aller jusqu'à Dijon voir M. de *Richelieu* sur son passage, avec ma garde-malade. Je serai bien aise de retrouver enfin M. de *la Marche*; et quand le président de *Ruffei* devrait encore m'assassiner de ses vers, je risquerai le voyage. Vous me mettez du baume dans le sang, en m'assurant tous que les allusions ne sont point à cranidre dans mes magots de chinois; et vous m'en versez aussi quelques gouttes, en remettant à d'autres temps Rome sauvée et la Chine. Il me semble qu'il faut laisser passer le Triumvirat, et ne me point mettre au nombre des proscrits. Je ne le suis que trop avec l'opéra de *Royer*. Je ne sais pas s'il sait faire des croches, mais je sais bien qu'il ne sait pas lire. M. de *Sireuil* est un digne porte-manteau du roi; mais il aurait mieux fait de garder les manteaux que de défigurer Pandore. Un des grands maux qui soient sortis de sa boite, est certainement cet opéra. On doit trouver au fond de cette boite fatale plus de sifflets que d'espérance. Je fais ce-

1754. que je peux pour n'avoir au moins que le tiers des sifflets : les deux tiers, pour le moins, appartiennent à *Sireuil* et à *Royer*. Je vous prie, au nom de tous les maux que *Pandore* a apportés dans ce monde, d'engager *Lambert* à donner une petite édition de mon véritable ouvrage, quelques jours avant que le chaos de *Sireuil* et de *Royer* soit représenté. Je me flatte que vous et vos amis feront au moins retentir par-tout le nom de *Sireuil*. Il est juste qu'il ait sa part de la vergogne. Chacun pille mon bien, comme s'il était confisqué, et le dénature pour le vendre. L'un mutile l'Histoire générale, l'autre estropie Pandore, et pour comble d'horreur, il y a grande apparence que la Pucelle va paraître. Un je ne sais quel *Chevrier* se vante d'avoir eu ses faveurs, de l'avoir tenue dans ses vilaines mains, et prétend qu'elle sera bientôt prostituée au public. Il en est parlé dans les mal-semaines de ce coquin de *Fréron*. Il est bon de prendre des précautions contre ce dépucelage cruel, qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard. Mon cher ange, cela est horrible ; c'est un piège que j'ai tendu, et où je serai pris dans ma vieillesse. Ah, maudite *Jeanne!* Ah, monsieur S. *Denis*, ayez pitié de moi! Comment songer à *Idamé*, à *Gingis*, quand on a une pucelle en tête ? Le monde est bien méchant. Vous me parlez des deux premiers tomes de l'Histoire universelle, ou plutôt de l'essai sur les sottises de ce globe. J'en ferais un gros des miennes ; mais je me console en parcourant les butorderies de cet univers. Vraiment, j'en ai cinq à six volumes tout prêts. Les trois premiers sont entiérement

ment différens; cela est plein de recherches curieuses. Vous ne vous doutez pas du plaisir que cela vous ferait. J'ai pris les deux hémisphères en ridicule; c'est un coup sûr. Adieu, tous les anges; battez des ailes, puisque vous ne pouvez battre des mains aux trois magots. 1754.

## LETTRE CXIV.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, le 17 d'octobre.

MADAME *Denis* vous avait déjà demandé vos ordres, monseigneur, avant que je reçusse votre lettre charmante. Je suis dans la confiance que le plaisir donne de la force. J'aurai sûrement celle de venir vous faire ma cour. L'oncle et la nièce se mettront en chemin dès que vous l'ordonnerez, et iront où vous leur donnerez rendez-vous. J'accepte d'ailleurs de grand cœur la proposition que vous voulez bien me faire, de vous être encore attaché une quarantaine d'années; mais je vous donne mes quarante ans qui, joints avec les vôtres, feront quatre-vingts. Vous en ferez un bien meilleur usage que moi chétif, et vous trouverez le secret d'être encore très-aimable au bout de ces quatre-vingts ans. Franchement, c'est bien peu de chose. On n'a pas plus tôt vu de quoi il s'agit dans ce petit globe, qu'il faut le quitter. C'est à ceux qui l'embellissent comme vous, et qui y jouent de beaux rôles, d'y rester long-temps. Enfin, monseigneur, je vous appor-

1754. terai ma figure malingre et ratatinée, avec un cœur toujours neuf, toujours à vous, incapable de s'user comme le reste.

J'ai pensé mourir il y a quelques jours, mais cela ne m'empêchera de rien. Le corps est un esclave qui doit obéir à l'ame, et sur-tout à une ame qui vous appartient. Mettez donc deux êtres qui vous sont tendrement attachés, au fait de votre marche, et nous nous trouverons sur votre route à l'endroit que vous indiquerez: ville, village, grand chemin, il n'importe, pourvu que nous puissions avoir l'honneur de vous voir, tout nous est absolument égal; ce qui ne l'est pas, c'est d'être si long-temps sans vous faire sa cour. Donnez vos ordres aux deux personnes qui les recevront avec l'empressement le plus respectueux et le plus tendre.

## LETTRE CXV.

### AU MEME.

A Colmar, 27 d'octobre.

C'EST actuellement que je commence à me croire malheureux. Nous voilà malades en même temps, ma nièce et moi. Je me meurs, monseigneur; je me meurs, mon héros, et j'en enrage. Pour ma nièce, elle n'est pas si mal; mais sa maudite enflure de jambe et de cuisse lui a repris de plus belle. Il faut des béquilles à la nièce, et une bière à l'oncle. Comptez que je suspends l'agonie en vous écrivant; et ce qui va vous étonner, c'est

que, si je ne me meurs pas tout-à-fait, ma demi-mort ne m'empêchera point de venir vous voir sur votre passage. Je ne veux assurément pas m'en aller dans l'autre monde sans avoir encore fait ma cour à ce qu'il y a de plus aimable dans celui-ci. Savez-vous bien, monseigneur, que la sœur du roi de Prusse, madame la margrave de *Bareith*, m'a voulu mener en Languedoc et en terre papale. Figurez-vous mon etonnement, quand on est venu dans ma solitude de Colmar pour me prier à souper, de la part de madame de *Bareith*, dans un cabaret borgne. Vraiment, l'entrevue a été très-touchante. Il faut qu'elle ait fait sur moi grande impression, car j'ai été à la mort le lendemain. 1754.

## LETTRE CXVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Octobre.

J'ÉCRIS au président *Hénault*, et je le prie d'engager *Royer*, qu'il protège, à supprimer son détestable opéra, ou du moins à différer. Vous connaissez, mon cher ange, cette Pandore imprimée dans mes œuvres. On en a fait une rapsodie de paroles du Pont-neuf. Cela est vrai à la lettre. J'avais écrit à *Royer* une lettre de politesse, ignorant jusqu'à quel point il avait poussé son mauvais procédé et sa bêtise. Il a pris cette lettre pour un consentement; mais à présent que M. de *Moncrif* m'a fait lire le manuscrit, je n'ai plus qu'à me plaindre. Je

1754. vous conjure de faire savoir au moins, par tous vos amis, la vérité. Faudra-t-il que je sois défiguré toujours impunément en prose et en vers, qu'on partage mes dépouilles, qu'on me dissèque de mon vivant? Cette dernière injustice aggrave tous mes malheurs. Rien n'est pis qu'une infortune ridicule.

Je demande que, si on laisse *Royer* le maître de m'insulter et de me mutiler, on intitule au moins son Prométhée, pièce *tirée des fragmens de Pandore*, à laquelle *le musicien a fait faire* les changemens et les additions qu'il a cru *convenables* au théâtre lyrique. Il vaudrait mieux lui rendre le service de supprimer entièrement ce détestable ouvrage; mais comment faire? je n'en sais rien, je ne sais que souffrir et vous aimer.

## LETTRE CXVII.

### AU MÊME.

Colmar, 29 d'octobre.

Dieu est Dieu, et vous êtes son prophète, puisque vous avez fait réussir Mahomet; et vous serez plus que prophète, si vous venez à bout de faire jouer *Sémiramis* à mademoiselle *Clairon*. Les filles qui aiment, réussissent bien mieux au théâtre que les ivrognes, et la *Duménil* n'est plus bonne que pour les bacchantes. Mais, mon adorable ange, *Alla* qui ne veut pas que les fidèles s'enorgueillissent, me prépare des sifflets à l'opéra, pendant que vous me soutenez à la comédie. C'est une cruauté bien absurde, c'est une impertinence bien

inouie que celle de ce poliſſon de *Royer*. Faites en ſorte du moins, mon cher ange, qu'on crie à l'injuſtice, et que le public plaigne un homme dont on confiſque ainſi le bien, et dont on vend les effets détériorés. Je ſuis deſtiné à toutes les eſpèces de perſécution. J'aurais fait une tragédie pour vous plaire, mais il a fallu me tuer à refaire entièrement cette Hiſtoire générale. J'y ai travaillé avec une ardeur qui m'a mis à la mort. Il me faut un tombeau et non une terre. M. de *Richelieu* me donne rendez-vous à Lyon; mais, depuis quatre jours, je ſuis au lit, et c'eſt de mon lit que je vous écris. Je ne ſuis pas en état de faire deux cents lieues de bond et de volée. Madame la margrave de *Bareith* voulait m'emmener en Languedoc. Savez-vous qu'elle y va, qu'elle a paſſé par Colmar, que j'y ai ſoupé avec elle le 23, qu'elle m'a fait un préſent magnifique, qu'elle a voulu voir madame *Denis*, qu'elle a excuſé la conduite de ſon frère, en la condamnant. Tout cela m'a paru un rêve; cependant je reſte à Colmar, et j'y travaille à cette maudite Hiſtoire générale qui me tue. Je me ſacrifie à ce que j'ai cru un devoir indiſpenſable. Je vous remercie d'aimer Sémiramis. Madame de *Bareith* en a fait un opéra italien, qu'on a joué à Bareith et à Berlin. Tâchez qu'on vous donne la pièce françaiſe à Paris. Madame *Denis* ſe porte aſſez mal; ſon enflure recommence. Nous voilà tous deux giſans au bord du Rhin, et probablement nous y paſſerons l'hiver. Je devais aller à Manheim, et je reſte dans une vilaine maiſon d'une vilaine petite ville, où je ſouffre nuit et jour. Ce ſont là des tours de la deſtinée; mais je me moque de ſes tours avec un ami 1754.

1754. comme vous et un peu de courage. A propos, que deviendra ce courage prétendu, quand on me jouera le nouveau tour d'imprimer la Pucelle? Il est trop certain qu'il y en a des copies à Paris; un *Chevrier* l'a lue. Un *Chevrier!* Mon ange, il faut s'enfuir je ne sais où. Il est bien cruel de ne pas achever auprès de vous le reste de sa vie. Mille respects à tous les anges.

## LETTRE CXVIII.

### A MADAME

### LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 7 de novembre.

Qu'ai-je été chercher à Colmar? Je suis malade, mourant, ne pouvant ni sortir de ma chambre, ni la souffrir, ni capable de société, accablé, et n'ayant pour toute ressource que la résignation à la Providence. Que ne suis-je près des deux saintes de l'île Jard! Je remercie bien madame de *Brumat* de l'honneur de son souvenir, et du châtelet, et de la comédie de Marseille, et de la liberté grecque de cet échevin héroïque, qui a la tête assez forte pour se souvenir qu'on était libre il y a environ deux mille cinq cents ans. Oh le bon temps que c'était! Pour moi, je ne connais de bon temps que celui où l'on se porte bien. Je n'en peux plus. O fond de la boîte de *Pandore!* ô espérance! où êtes-vous?

M. et madame de *Klinglin* me témoignent des

bontés qui augmentent ma sensibilité pour l'état de monsieur leur fils. Il n'y a que la piscine de Siloë qui puisse le guérir : il sied bien après cela à d'autres de se plaindre ! C'est auprès de lui qu'il faut apprendre à souffrir sans murmurer. Ah ! mesdames, mesdames, qu'est-ce que la vie ! quel songe, et quel funeste songe ! Je vous présente les plus tristes et les plus tendres respects.... Voilà une lettre bien gaie. 1754.

## LETTRE CXIX.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar, 7 de novembre.

VOICI, monseigneur, une lettre que madame *Denis* reçoit aujourd'hui. On m'en écrit quatre encore plus positives. Ce n'est pas là un rafraichissement pour des malades. J'ai bien peur de mourir sans avoir la consolation de vous revoir. Nous sommes forcés et tout prêts à prendre un parti bien triste. Quelque chose que je dise à madame *Denis*, je ne peux la résoudre à séparer sa destinée de la mienne. Le comble de mon malheur, c'est que l'amitié la rende malheureuse. Si vous aviez quelque chose à me dire, quelque ordre à me donner, je vous supplie d'adresser toujours vos ordres à Colmar ; vos lettres me seront très-exactement rendues.

Je ne crois pas que le cérémonial ait entré dans la tête de madame la margrave de *Bareith*. Elle ne fait point difficulté d'aller affronter un vice-légat

1754. italien ; elle ferait beaucoup plus aise de voir celui qui fait l'honneur et les honneurs de la France ; elle voyage *incognito*. On n'est plus au temps où le *punctilio* fesait une grande affaire, et vous êtes le premier homme du monde pour mettre les gens à leur aise. Je crois qu'elle ne m'a point trompé quand elle m'a dit qu'elle craignait la foule des Etats et l'embarras du logement. Elle n'est pas si malingre que moi, mais elle a une santé très-chancelante, qui demande du repos sans contrainte. Elle trouverait tout cela avec vous, avec les agrémens qu'on ne trouve guère ailleurs. Reste à savoir si elle aura la force de faire le petit chemin d'Avignon à Montpellier ; car on dit qu'elle est tombée malade en route. Elle a un logement retenu dans Avignon, elle n'en a point à Montpellier. Pour moi, je voudrais être caché dans un des souterrains du Merdanson, et vous faire ma cour le soir, quand vous seriez las de la noble assemblée. Mais je suis de toutes façons dans un état à n'espérer plus dans ce monde d'autre plaisir que celui de vous être attaché avec le plus tendre respect, de vous regretter avec larmes, et de souffrir tout le reste patiemment.

## LETTRE CXX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Colmar, 7 de novembre.

Je reçois deux lettres aujourd'hui, mon cher et respectable ami, par lesquelles on me mande qu'on

imprime la Pucelle, que *Thiriot* en a vu des feuilles, qu'elle va paraître : on écrit la même chose à madame *Denis*. *Fréron* semble avoir annoncé cette édition. Un nommé *Chevrier* en parle. M. *Pasquier* l'a lue tout entière en manuscrit chez un homme de considération, avec lequel il est lié par son goût pour les tableaux. Ce qu'il y a d'affreux, c'est qu'on dit que le chant de l'âne s'imprime tel que vous l'avez vu d'abord, et non tel que je l'ai corrigé depuis. Je vous jure par ma tendre amitié pour vous, que vous seul avez eu ce malheureux chant. Madame *Denis* a la copie corrigée, auriez-vous eu quelque domestique infidèle ? je ne le crois pas. Vos bontés, votre amitié, votre prudence sont à l'abri d'un pareil larcin, et vos papiers sont sous la clef. Le roi de Prusse n'a jamais eu ce maudit chant de l'âne de la première fournée. Tout cela me fait croire qu'il n'a point transpiré, et qu'on n'en parle qu'au hasard. Mais, si ce chant trop dangereux n'est pas dans les mains des éditeurs, il y a trop d'apparence que le reste y est. Les nouvelles en viennent de trop d'endroits différens pour n'être pas alarmé. Je vous conjure, mon cher ange, de parler ou de faire parler à *Thiriot*. *Lambert* est au fait de la librairie, et peut vous instruire. Ayez la bonté de ne me pas laisser attendre un coup après lequel il n'y aurait plus de ressource, et qu'il faut prévenir sans délai. Je reconnais bien là ma destinée ; mais elle ne sera pas tout-à-fait malheureuse, si vous me conservez une amitié à laquelle je suis mille fois plus sensible qu'à mes infortunes. Je vous embrasse bien tendrement ; madame *Denis* en fait tout autant. Nous attendons de vos nouvelles avant de prendre un parti. 1754.

1754.

## LETTRE CXXI.

### AU MEME.

Colmar, 10 de novembre.

NOUS partons pour Lyon, mon cher ange; M. de *Richelieu* nous y donne rendez-vous. Je ne sais comment nous ferons, madame *Denis* et moi: nous sommes malades, très-embarrassés, et toujours dans la crainte de cette Pucelle. Nous vous écrirons dès que nous serons arrivés. Je dois à votre amitié compte de mes marches comme de mes pensées, et je n'ai que le temps de vous dire que je suis très-attristé d'aller dans un pays où vous n'êtes pas. Que n'êtes-vous archevêque de Lyon, solidairement avec madame d'*Argental!* Mille tendres respects à tous les anges.

## LETTRE CXXII.

### AU MEME.

Lyon, au palais royal, 20 de novembre.

ME voilà à Lyon, mon cher ange. M. de *Richelieu* a eu l'ascendant sur moi de me faire courir cent lieues; je ne sais où je vais, ni où j'irai, j'ignore le destin de la Pucelle et le mien; je voyage tandis que je devrais être au lit, et je soutiens des fatigues et des peines qui sont au-dessus de mes forces. Il n'y a pas d'apparence que je voie M. de *Richelieu* dans sa gloire aux États de Languedoc;

je ne le verrai qu'à Lyon en bonne fortune, et je pourrais bien aller passer l'hiver sur quelque coteau méridional de la Suisse. Je vous avouerai que je n'ai pas trouvé, dans M. le cardinal de *Tencin*, les bontés que j'espérais de votre oncle; j'ai été plus accueilli et mieux traité de la margrave de *Bareith* qui est encore à Lyon. Il me semble que tout cela est au rebours des choses naturelles. Mon cher ange, ce qui est bien moins naturel encore, c'est que je commence à désespérer de vous revoir. Cette idée me fait verser des larmes. L'impression de cette maudite Pucelle me fait frémir, et je suis continuellement entre la crainte et la douleur. Consolez par un mot une ame qui en a besoin, et qui est à vous jusqu'au dernier soupir. 1754.

Madame *Denis* devient une grande voyage elle vous fait les plus tendres complimens.

## LETTRE CXXIII.

### A M. GUIOT DE MERVILLE.

A Lyon, novembre.

La vengeance, monsieur, fatigue l'ame, et la mienne a besoin d'un grand calme. Mon amitié est peu de chose, et ne vaut pas les grands sacrifices que vous m'offrez. Je profiterai de tout ce qui sera juste et raisonnable dans les quatre volumes de critiques que vous avez faites de mes ouvrages, et je vous remercie des peines infinies que vous avez généreusement prises pour me

redreſſer. Si les deux ſatires que *Rouſſeau* et
1754. *Desfontaines* vous ſuggérèrent contre moi ſont agréables, le public vous applaudira. Il faut, ſi vous m'en croyez, le laiſſer juge.

La dédicace de vos ouvrages, que vous me faites l'honneur de m'offrir, n'ajouterait rien à leur mérite, et vous compromettrait auprès du gentilhomme à qui cette dédicace eſt deſtinée. Je ne dédie les miens qu'à mes amis. Ainſi, monſieur, ſi vous le trouvez bon, nous en reſterons là.

*Lettre de Guiot de Merville, à M. de Voltaire.*

A Geneve.

Je ſais, monſieur, que je vous ai offenſé; mais je ne l'ai point fait par aucune de ces paſſions qui déshonorent l'humanité & la littérature. Mon attachement à *Rouſſeau*, ma complaiſance pour l'abbé *Desfontaines*, ſont les ſeules cauſes du mal que j'ai voulu vous faire, et que je ne vous ai pas fait. Leur mort vous a vengé de leurs inſpirations; et le peu de ſacrifices que je leur ai fait, me conſole de leur mort.

J'ai fait, monſieur, en quatre volumes, la Critique de vos ouvrages; je vous la remettrai. A la tête de ma première comédie, il y a une lettre qui vous a choqué; je la ſupprimerai. Je ſupprimerai auſſi deux pièces de vers que l'abbé *Desfontaines* m'avait ſuggérées, et qu'il avait fait imprimer. C'eſt à ce prix, monſieur, que je veux mériter votre amitié. Mes Oeuvres ſont

dédiées à un gentilhomme du pays de Vaud : si vous le permettez, je vous les dédierai, ainſi que mon Théâtre, en quatre volumes. 1754.

Il eſt plus grand de reconnaître ſes fautes que de n'en jamais faire, et plus glorieux de pardonner que de ſe venger.

## LETTRE CXXIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lyon, 2 de décembre.

Est-il poſſible que je ne reçoive point de lettres de mon cher ange? Les bontés qu'on a pour moi à Lyon, et l'empreſſement d'un public de province, beaucoup plus enthouſiamé que celui de Paris, le premier jour de Mérope, ne guériſſent point les maladies dont je ſuis accablé, ne conſole point mes chagrins, et ne guériſſent point mes craintes; c'eſt de vous ſeul que j'attends du ſoulagement. On me donne tous les jours des inquiétudes mortelles ſur cette maudite Pucelle. Il eſt avéré que mademoiſelle du *Thil* la poſsède; elle l'a trouvée chez feue madame du *Chatelet*. Il n'eſt que trop vrai que *Paſquier* avait lu le chant de l'âne chez un homme qui tient ſon exemplaire de mademoiſelle du *Thil*, et que *Thiriot* a eu une fois raiſon. Je me raſſurai ſur ſon habitude de parler au haſard, mais le fait eſt vrai. Un poliſſon, nommé *Chevrier*, a lu tout l'ouvrage; et enfin il y a lieu de croire qu'il eſt entre les mains d'un imprimeur, et qu'il

paraîtra aussi incorrect et aussi funeste que je le
1754. craignais. Cependant je ne peux ni rester à Lyon dans de si horribles circonstances, ni aller ailleurs dans un état où je ne peux me remuer. Je suis accablé de tous côtés dans une vieillesse que les maladies changent en décrépitude, et je n'attends de consolation que de vous seul. Je vous demande en grâce de vous informer, par vos amis et par le libraire *Lambert*, de ce qui se passe, afin que du moins je sois averti à temps, et que je ne finisse pas mes jours avec *Talouet*. Je vous ai écrit trois fois de Lyon; votre lettre me sera exactement rendue; je l'attends avec la plus douloureuse impatience, et je vous embrasse avec larmes. Vous devez avoir pitié de mon état, mon cher ange.

## LETTRE CXXV.

### A M. THIRIOT.

A Lyon, le 3 de décembre.

VOTRE lettre, mon ancien ami, m'a fait plus de plaisir que tout l'enthousiasme et toutes les bontés dont la ville de Lyon m'a honoré. Un ami vaut mieux que le public. Ce que vous me dites d'une douce retraite avec moi, dans le sein de l'amitié et de la littérature, me touche bien sensiblement. Ce ne serait peut-être pas un mauvais parti pour deux philosophes qui veulent passer tranquillement leurs derniers jours. J'ai avec moi, outre ma nièce, un Florentin qui

a attaché sa destinée à la mienne. Je compte m'établir dans une terre sur les lisières de la Bourgogne, dans un climat plus chaud que Paris et même que Lyon, convenable à votre santé et à la mienne. 1754.

Je n'étais venu à Lyon uniquement que pour voir M. le maréchal de *Richelieu*, qui m'y avait donné rendez-vous. C'est une action de l'ancienne chevalerie. DIEU, qui éprouve les siens, ne l'a pas récompensée. Il m'a affublé d'un rhumatisme goutteux qui me tient perclus. On me conseille les eaux d'Aix en Savoie : on les dit souveraines, mais je ne suis pas encore en état d'y aller, et je reste au lit en attendant.

Le hasard, qui conduit les aventures de ce monde, m'a fait rencontrer au cabaret, à Colmar & à Lyon, madame la margrave de *Bareith*, sœur du roi de Prusse, qui m'a accablé de bontés et de présens. Tout cela ne guérit pas les rhumatismes. Ce que je redoute le plus, ce sont les sifflets dont on menace la Pandore de *Royer*; c'est un des fléaux de la boîte. Cet opéra, un tant soit peu métaphysique, n'est point fait pour votre public. M. *Royer* a employé M. de *Sireuil*, ancien porte-manteau du roi, pour changer ce poëme, et le rendre plus convenable au musicien. Il ne reste de moi que quelques fragmens; mais, malgré tous les soins qu'on a pu prendre sans me consulter, je crains également pour le poëme et pour la musique. Si on a quelque justice, on ne me doit tout au plus que le tiers des sifflets.

A l'égard de *Jeanne d'Arc*, native de Domremy, je me flatte que la dame qui la possède

1754. par une infidélité, ne fera pas celle de la rendre publique. Une fille ne fournit point de pucelles.

Je vous prie, mon ancien ami, de préſenter mes hommages à la chimiſte, à la muſicienne, à la philoſophe chez qui vous vivez. Elle me fait trembler; vous ne la quitterez pas pour moi.

Madame *Denis* vous fait ſes complimens. Je vous embraſſe de tout mon cœur. Quand vous aurez un quart d'heure à perdre, écrivez à votre vieux ami.

Qu'eſt devenu *Ballot l'imagination?* Comment ſe porte *Orphée-Rameau?*

*Quid agis? quomodo vales? Farewell.*

## LETTRE CXXVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

De mon lit, à Lyon, 4 de décembre.

Mon cher ange, votre conſolante lettre, adreſſée à Colmar, eſt venue enfin à Lyon calmer une partie de mes inquiétudes. Vous aurez tout ce que vous daignez demander, et je ferai tout tranſcrire pour vous dès que je ſerai quitte d'une goutte ſciatique qui me retient au lit. J'éprouve tous les maux à la fois, et je perds dans les voyages et dans les ſouffrances un temps précieux que je voudrais employer à vous amuſer. Il me ſemble que je ſuis las du public, et que vous êtes ma ſeule paſſion. Je n'ai plus le cœur au travail que pour vous plaire; mais comment faire quand on court et quand on ſouffre toujours?

jours ? On veut à préſent que j'aille aux eaux d'Aix en Savoie, pour le rhumatiſme goutteux qui me tient perclus. On m'a prêté une maiſon charmante à moitié chemin : il faudroit être un peu ſédentaire ; mais je ſuis une paille que le vent agite, et madame *Denis* s'eſt engouffrée dans mon malheureux tourbillon. J'attends toujours de vos nouvelles à Lyon. On dit qu'on va jouer enfin le Triumvirat d'un côté, et Pandore de l'autre ; ce ſont deux grands fléaux de la boite. Hélas ! mon cher et reſpectable ami, ſi j'avais trouvé au fond de cette boite l'eſpérance de vous revoir, je mourrais content. Madame *Denis* vous fait mille complimens. Je baiſe, en pleurant, les ailes de tous les anges. 1754.

## LETTRE CXXVII.

### AU MEME.

Lyon, 9 de décembre.

Mon cher ange, votre lettre du 3 de novembre, à l'adreſſe de madame *Denis*, nous a été rendue bien tard, et vous avez dû recevoir toutes celles que je vous ai écrites. Le ſeul parti que j'ai à prendre, dans le moment préſent, c'eſt de ſonger à conſerver une vie qui vous eſt conſacrée. Je profite de quelques jours de beau temps pour aller dans le voiſinage des eaux d'Aix en Savoie. On nous prête une maiſon très-belle et très-commode, vers le pays de Gex, entre la Savoie, la Bourgogne et le lac de Genève, dans un aſpect

1754. sain et riant. J'y aurai, à ce que j'espère, un peu de tranquillité. On n'y ajoutera pas de nouvelles amertumes à mes malheurs, et peut-être que le loisir et l'envie de vous plaire tireront encore de mon esprit épuisé quelque tragédie qui vous amusera. Je n'ai à Lyon aucuns papiers; je suis logé très-mal à mon aise, dans un cabaret où je suis malade. Il faut que je parte, mon adorable ami. Quand je serai à moi, et un peu recueilli, je ferai tout ce que votre amitié généreuse et éclairée me conseille. Je ne sais si on plaindra l'état où je suis; ce n'est pas la coutume des hommes, et je ne cherche pas leur pitié; mais j'espère qu'on ne désapprouvera pas à la cour qu'un homme accablé de maladies aille chercher sa guérison. Nous avons prévenu madame de *Pompadour* et M. le comte d'*Argenson* de ces tristes voyages. Dans quelque lieu que j'achève ma vie, vous savez que je serai toujours à vous, et qu'il n'y a point d'absence pour le cœur; le mien sera toujours avec le vôtre.

Adieu, mon cher et respectable ami; je vais terminer mon séjour à Lyon, en allant voir jouer Brutus. Si j'avais de l'amour-propre, je resterais à Lyon; mais je n'ai que des maux, et je vais chercher la solitude et la santé, bien plus sûr de l'une que de l'autre, mais plus sûr encore de votre amitié. Ma nièce, qui vous fait les plus tendres complimens, ose croire qu'elle soutiendra avec moi la vie d'hermite. Elle a fait son apprentissage à Colmar; mais les beautés de Lyon, et l'accueil singulier qu'on nous y a fait, pourraient la dégoûter un peu des Alpes. Elle se croit assez

forte pour les braver. Elle fera ma consolation tant que durera sa constance; et quand elle sera épuisée, je vivrai et je mourrai seul, et je ne conseillerai à personne ni de faire des poëmes épiques et des tragédies, ni d'écrire l'histoire; mais je dirai, quiconque est aimé de M. d'*Argental* est heureux. 1754.

Adieu, cher ange; mille tendres respects à vous tous. Quand vous aurez la bonté de m'écrire, adressez votre lettre à Lyon, sous l'enveloppe de M. *Tronchin*, banquier; c'est un homme sûr de toutes les manières. Je vous embrasse avec la plus vive tendresse.

## LETTRE CXXVIII.

### A M. THIRIOT.

Au château de Prangin, pays de Vaud, le 19 de décembre.

Me voilà si perclus, mon ancien ami, que je ne peux écrire de ma main. Vous avez donc aussi des rhumatismes, malgré votre régime du lait.

Vous ne sauriez croire avec quelle sensibilité j'entre dans le petit détail que vous me faites de ce que vous appellez votre fortune. On ne s'ouvre ainsi qu'à ceux qu'on aime, et j'ai depuis environ quarante ans compté toujours sur votre amitié. Vous devez vivre à Paris gaiement, librement et philosophiquement.

Ces trois adverbes joints font admirablement.

1754 Mais certes vous me comptez des choses merveilleuses, en m'apprenant que votre ancien *Pollion*, et l'*Orphée* aux triples croches, et *Ballot l'imagination*, ne vivent plus ni avec *Pollion*, ni avec vous.

Le diable se met donc dans toutes les sociétés, depuis les rois jusqu'aux philosophes.

Je ne savais pas que vous connoissiez M. de *Sireuil*. Il me paraît par ses lettres un fort galant homme. Je suis persuadé que lorsqu'il s'arrangea avec *Royer* pour me disséquer, il m'en aurait instruit s'il avait su où me prendre. Il faut que ce soit le meilleur homme du monde; il a eu la bonté de s'asservir au canevas de son ami *Royer*; il fait dire à *Jupiter*, *les Grâces sont sur vos traces, un tendre amour veut du retour*. Comme le parterre n'est pas tout-à-fait si bon, il pourrait pour retour donner des sifflets. *Royer* est un profond génie; il joint l'esprit de *Lulli* à la science de *Rameau*, le tout relevé de beaucoup de modestie. C'est dommage que madame *Denis*, qui se connaît un peu en musique, n'ait pas entendu la sienne; mais madame de *la Popliniere* l'avait entendue autrefois, et il me semble qu'elle n'en avait pas été édifiée. D'honnêtes gens m'ont mandé de Paris qu'on n'achèverait pas la pièce: j'en suis fâché pour messieurs de l'hôtel-de-ville; car voilà les décorations de la terre, du ciel et des enfers à tous les diables. M. de *Sireuil* en sera pour ses vers, *Royer* pour ses croches, et le prévôt des marchands pour son argent. Pour moi, en qualité de disséqué, j'ai présenté mon cahier de remontrances au musicien et au poëte. Il me prend

fantaisie de vous en envoyer copie, et de vous prier de faire sentir à M. de *Sireuil* l'énormité du danger, les parodies de la foire, et les torche-cu de *Fréron*. C'est bien malgré moi que je suis obligé de parler encore de vers et de musique, *nunc itaque et versus et cætera ludicra pono*. Je bois des eaux minérales de Prangin, en attendant que je puisse prendre les bains d'Aix en Savoie. Tout cela n'est pas l'eau d'Hippocrène. 1754.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Madame *Denis* vous est bien obligée de votre souvenir; elle vous fait ses complimens. Quand vous voudrez écrire à votre ancien ami le paralytique, ayez la bonté d'adresser votre lettre à M. *Tronchin*, banquier à Lyon.

## LETTRE CXXIX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Au château de Prangin, 19 de décembre.

J'APPRENDS, mon cher ami, qu'on a fait chez vous une nouvelle lecture des Chinois, et que les trois magots n'ont pas déplu; cependant, s'il vous prend jamais fantaisie d'exposer en public ces étrangers, je vous prie de m'en avertir à l'avance, afin que je puisse encore donner quelques coups de crayon à des figures si bizarres. Voici le temps funeste où *Royer* et *Sireuil* vont me disséquer. Figurez-vous que j'avais fait donner à *Pandore* une très-honnête fête dans le ciel par le maître de la maison: je vous en fais juge;

1754. un musicien doit-il être embarrassé à mettre en musique ces paroles ?

Aimez, aimez et régnez avec nous,
Le Dieu des cieux est seul digne de vous.
Sur la terre on poursuit avec peine
Des plaisirs l'ombre légère et vaine :
Elle échappe, et le dégoût la suit.
Si Zéphire un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore :
Un seul jour les forme et les détruit.
Aimez, aimez, et régnez avec nous.
Les fleurs immortelles
Ne sont qu'en nos champs :
L'Amour et le Temps
Ici n'ont point d'ailes.
Aimez, aimez et régnez avec nous, etc.

On a substitué à ces vers : *Les Grâces sont sur vos traces, régnez, triomphez, un tendre amour veut du retour.*

C'est ainsi que tout l'opéra est défiguré. Je demande justice, et la justice consiste à faire savoir le fait.

Tandis que *Royer* me mutile, la nature m'accable de maux, et la fortune me conduit dans un château solitaire, loin du genre-humain, en attendant que je puisse aller chercher aux bains d'Aix en Savoie une guérison que je n'espère pas. Je vous rends compte de toutes les misères de mon existence. Ce ne sont ni les acteurs de Lyon, ni le parterre, ni le public, qui m'ont fait aban-

donner cette belle ville. Je vous dirai en passant qu'il est plaisant que vous ayez à Paris *Drouin* et *Bellecour*, tandis qu'il y a à Lyon trois acteurs très-bons, et qui deviendraient à Paris encore meilleurs; mais c'est ainsi que le monde va. Je le laisse aller, et je souffre patiemment. Je souhaite que ma nièce ait toujours assez de philosophie pour s'accoutumer à la solitude et à mon genre de vie. Je ne suis point embarrassé de moi, mais je le suis de ceux qui veulent bien joindre leur destinée à la mienne; ceux-là ont besoin de courage. 1754.

Adieu; je vous embrasse mille fois.

## LETTRE CXXX.

### AU MEME.

A Prangin, pays de Vaud, 25 de décembre.

Mon cher ange, vous ne cessez de veiller de votre sphère sur la créature malheureuse dont votre providence s'est chargée. Je suis toujours très-malade dans le château de Prangin, en attendant que mes forces revenues, et la saison plus douce, me permettent de prendre les bains d'Aix, ou plutôt en attendant la fin d'une vie remplie de souffrances. Ma garde-malade vous fait les plus tendres complimens, et joint ses remercîmens aux miens. Je n'ai ici encore aucuns de mes papiers que j'ai laissés à Colmar, ainsi je ne peux vous répondre ni sur les Chinois, ni sur les Tartares, ni sur les lettres que M. de *Lorges*

1754. veut avoir. Je crois au reste que ces lettres seraient assez inutiles. Je suis très-persuadé des sentimens que l'on conserve, et des raisons que l'on croit avoir. Je sais trop quel mal cet indigne avorton d'une Histoire universelle, qui n'est certainement pas mon ouvrage, a dû me faire; et je n'ai qu'à supporter patiemment les injustices que j'essuie. Je n'ai de grâce à demander à personne, n'ayant rien à me reprocher. J'ai travaillé, pendant quarante ans, à rendre service aux lettres; je n'ai recueilli que des persécutions; j'ai dû m'y attendre, et je dois les savoir souffrir. Je suis assez consolé par la constance de votre amitié courageuse.

Permettez que j'insère ici un petit mot de lettre pour *Lambert*, dont je ne conçois pas trop les procédés. Je vous prie de lire la lettre, de la lui faire rendre; et, si vous lui parliez, je vous prierais de le corriger; mais il est incorrigible, et c'est un libraire tout comme un autre.

Je ne peux rien faire dans la saison où nous sommes que de me tenir tranquille. Si les maux qui m'accablent, et la situation de mon esprit pouvaient me laisser encore une étincelle de génie, j'emploierais mon loisir à faire une tragédie qui pût vous plaire; mais je regarde comme un premier devoir de me laver de l'opprobre de cette prétendue Histoire universelle, et de rendre mon véritable ouvrage digne de vous et du public. Je suis la victime de l'infidélité et de la supposition la plus condamnable. Je tâcherai de tirer de ce malheur l'avantage de donner un bon livre qui sera utile et curieux. Je réponds assez des choses

choſes dont je ſuis le maître, mais je ne réponds pas de ce qui dépend du caprice et de l'injuſtice des hommes. Je ne ſuis ſûr de rien que de votre cœur. Comptez, mon cher ange, qu'avec un ami comme vous on n'eſt point malheureux. Mille tendres reſpects à madame d'*Argental* et à tous vos amis. 1755.

## LETTRE CXXXI.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Au château de Prangin, près de Nyon, au pays de Vaud, 5 de janvier.

Je vous ſouhaite, monſeigneur, la continuation durable de tout ce que la nature vous a prodigué; je vous ſouhaite des jours auſſi longs qu'ils ſont brillans; et je ne me ſouhaite, à moi chétif, que la conſolation de vous revoir encore. Il fallait, pour arriver ici, m'y prendre un peu de bonne heure. Le mont Jura eſt couvert de neige au mois de janvier, et vous ſavez que je ne pouvais demeurer dans une ville où l'homme le plus conſidérable n'avait pas ſeulement daigné me recevoir avec bonté, mais avait encore publié ſon peu de bienveillance. Je ſuis loin de me repentir d'un voyage qui m'a procuré le bonheur de vous retrouver; bonheur trop court pour moi, après lequel je ſoupirais depuis ſi long-temps.

J'oſe eſpérer qu'on ne m'enviera pas la ſolitude que j'ai choiſie, et qu'on trouvera bon que je ne la quitte que pour vous faire encore ma

cour, quand vous reviendrez dans votre royaume.
1755. Vous savez que j'ai toujours envisagé la retraite comme le port où il faut se refugier après les orages de cette vie. Vous savez que je vous aurais demandé la permission de finir mes jours à Richelieu, s'il eût été dans la nature d'un grand seigneur de France de pouvoir vivre sans dégoût dans son propre palais; mais votre destinée vous arrête à la cour pour toute votre vie.

Un homme tel que vous jamais ne s'en détache;
Il n'est point de retraite ou d'ombre qui le cache;
Et si du souverain la faveur n'est pour lui,
Il faut ou qu'il trébuche ou qu'il cherche un appui.

Ce sont des vers de *Corneille*, que vous me citiez autrefois, et que sans doute vous vous rappellez encore. Appellez-moi du fond de mon asile quand il vous plaira; et tant que j'aurai des forces, je viendrai encore jouir du plaisir de vous renouveller le tendre respect et l'inviolable attachement que j'ai pour vous.

On ne dira pas que je n'aime point ma patrie, puisque celui qui lui fait le plus d'honneur est celui qui peut tout sur moi.

Madame *Denis* partage mes sentimens, et vous présente les mêmes hommages. Elle paraît bien ferme dans la résolution de supporter ma solitude. Les femmes ont plus de courage qu'on ne croit.

# LETTRE CXXXII. 1755.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Prangin, pays de Vaud, 10 de janvier.

Que j'abuse de vos bontés, mon cher et respectable ami ! mais pardonnez à un solitaire qui n'a que ses livres pour ressource, et qui les perd. Je vous supplie de vouloir bien faire donner cette nouvelle semonce à ce maudit *Lambert*. Mon ange, tout le monde, hors vous, se moque des malheureux. Encore si j'avais fait le Triumvirat; mais je n'ai qu'un Orphelin, et voilà la boîte de *Pandore* qui va s'ouvrir : pendant ce temps-là, nous sommes tout au beau milieu du mont Jura, *per frigora dura secuta est*. Si jamais vous voulez tâter des eaux de Plombières, envoyez-moi chercher; ce ne sera peut-être que là que je pourrai avoir encore une fois, avant de mourir, la consolation de vous voir. Au reste, notre mont Jura est mille fois plus beau que Plombières, et ce lac si fameux pour ses truites est admirable; et puis doit-on compter pour rien d'être en face de Ripaille ? ma foi, oui.

Mon cher ange, le malade et la courageuse garde-malade vous embrassent de tout leur cœur.

1755.

# LETTRE CXXXIII.

## A M. DE CIDEVILLE.

A Prangin, le 23 de janvier.

Mon cher et ancien ami, car, Dieu merci, il y a cinquante ans que vous l'êtes, vous avez sur moi de terribles avantages. Vous êtes à Paris, vous avez une santé et un esprit à la *Fontenelle*; vous écrivez menu et avec plus d'agrément que jamais; et moi je peux rarement écrire de ma main, et je suis accablé de souffrances sur les bords du lac de Genève. La seule chose dont je puisse bénir DIEU, est la mort de *Royer*. Dieu veuille avoir son ame et sa musique!

Cette musique n'était point de ce monde. Le traître m'avait immolé à ses doubles croches, et avait choisi, pour m'égorger, un ancien porte-manteau du roi, nommé *Sireuil*. DIEU est juste, il a retiré *Royer* à lui, et je crains à présent beaucoup pour le porte-manteau.

Si on s'obstine à jouer ce funeste opéra de Prométhée, que *Sireuil* et *Royer* ont défiguré à qui mieux mieux, il faudra me mettre dans la liste des proscrits de ce vieux fou de *Crébillon*. J'y serais bien sans cela. J'ai eu à craindre les sifflets sur le bord de la Seine, et les *Mandrin* sur les bords du lac Léman. Ils prenaient assez souvent leurs quartiers d'hiver dans une petite ville tout auprès du château où je suis; et *Mandrin* vint, il y a un mois, se faire panser de ses

blessures par le plus fameux chirurgien de la contrée. Du temps de *Romulus* et de *Thésée*, il eût été un grand-homme ; mais de tels héros sont pendus aujourd'hui. 1755.

Voilà ce que c'est que d'être venu au monde mal à propos. Il faut prendre son temps en tout genre. Les géomètres qui viennent après *Newton*, et les poëtes tragiques qui viennent après *Racine*, sont mal reçus dans ce monde. Je plains les Troyennes et les Adieux d'Hector de se présenter après la tragédie d'Andromaque.

J'imagine que vous logez toujours avec votre digne compatriote le grand abbé. Je vous souhaite à tous deux des années longues et heureuses, exemptes de coliques, de sciatiques, et de toutes les misères rassemblées sur mon pauvre individu. Je vous embrasse tendrement.

## LETTRE CXXXIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Prangin, pays de Vaud, 23 de janvier.

Toute adresse est bonne, mon cher & respectable ami, et il n'y a que la poste qui soit diligente et sûre : ainsi je puis compter sur ma consolation, soit que vous écriviez par M. *Tronchin* à Lyon, ou par M. *Fleur* à Besançon, ou par M. *Chapuis* à Genève, ou en droiture au château de Prangin, au pays de Vaud.

Dieu a puni *Royer* ; il est mort. Je voudrais bien qu'on enterrât avec lui son opéra, avant

1755. de l'avoir exposé au théâtre, sur son lit de parade. L'Orphelin vivra peu de temps; je ferai ce que je pourrai pour alonger sa vie de quelques jours, puisque vous voulez bien lui servir de père. *Lambert* m'embarrasse actuellement beaucoup plus que les conquérans tartares, et il me paraît aussi tartare qu'eux.

Je vous demande mille pardons de vous importuner d'une affaire si désagréable; mais votre amitié constante et généreuse ne s'est jamais bornée au commerce de littérature, aux conseils dont vous avez soutenu mes faibles talens. Vous avez daigné toujours entrer dans toutes mes peines avec une tendresse qui les a soulagées. Tous les temps et tous les événemens de ma vie vous ont été soumis. Les plus petites choses vous deviennent importantes, quand il s'agit d'un homme que vous aimez : voilà mon excuse

Pardon, mon cher ange, je n'ai que le temps de vous dire qu'on me fait courir, tout malade que je suis, pour voir des maisons et des terres. Est-il vrai que *Dupleix* s'est fait roi, et que *Mandrin* s'est fait héros à rouer? On me mande que la Pucelle est imprimée, et qu'on la vend un louis à Paris. C'est apparemment *Mandrin* qui l'a fait imprimer : cela me fera mourir de douleur.

## LETTRE CXXXV. 1755.

### A M. THIRIOT, *à Paris.*

A Prangin, 23 janvier.

Le grand-turc, notre ambassadeur à la Porte ottomane et *Royer* sont donc morts d'une indigestion ? Je suis très-fâché pour M. *Desalleurs* que j'aimais, mais je me console de la perte de *Royer* & du grand-turc.

Puissent les lois de la mécanique qui gouvernent ce monde faire durer la machine de madame de *Sandwich*, et que son corps soit aussi vigoureux que son ame, laquelle est douée de la fermeté anglaise et de la douceur française !

Vous voyez, mon ami, que DIEU est juste : *Royer* est mort parce qu'il avoit fait accroire à *Sireuil* que c'était moi qui l'étais. Il faut enterrer avec lui son opéra, qui auroit été enterré sans lui. *Royer* avait engagé ce *Sireuil* dans la plus méchante action du monde, c'est-à-dire, à faire de mauvais vers; car assurément on n'en peut pas faire de bons sur des canevas de musiciens. C'est une méthode très-impertinente, qui ne sert qu'à rendre notre poésie ridicule, et à montrer la stérilité de nos ménétriers. Ce n'est point ainsi qu'en usent les Italiens, nos maîtres. *Metastasio* et *Vinci* ne se gênoient point ainsi l'un l'autre : aussi, Dieu merci, on se moque de nous par toute l'Europe.

Je vous prie, mon ancien ami, d'engager M. *Sireuil* à ne plus troubler son repos et le mien.

1755. par un mauvais opéra. C'est un honnête homme, doux et modeste ; de quoi s'avise-t-il d'aller se fourrer dans cette bagarre ? Donnez-lui un bon conseil, et inspirez-lui le courage de le suivre.

Avez-vous sérieusement envie de venir à Prangin, mon ancien ami ? Arrangez-vous de bonne heure avec madame de *Fontaine* et le maître de la maison. Vous trouverez la plus belle situation de la terre, un château magnifique, des truites qui pèsent dix livres, et moi qui n'en pèse guère davantage, attendu que je suis plus squelette et plus moribond que jamais. J'ai passé ma vie à mourir : mais ceci devient sérieux, je ne peux plus écrire de ma main.

Cette main peut pourtant encore griffonner que mon cœur est à vous.

## LETTRE CXXXVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Prangin, près de Nyon, pays de Vaud, janvier.

Mon cher et respectable ami, j'ai reçu votre lettre du 27 décembre, et toutes vos lettres en leur temps. Toute lettre arrive, et *Lambert* se moque du monde. Malgré les douleurs intolérables d'un rhumatisme goutteux, qui me tient perclus, j'ai songé dans les petits intervalles de mes maux à cette tragédie en trois actes, que je n'ai pas l'esprit de faire en cinq. J'y ai retranché, j'y ai ajouté, j'y ai corrigé. J'ai tellement appuyé sur les raisons du parti que prend

*Idamé* de préférer sa mort et celle de son mari à l'amour de *Gengis-kan*; ces raisons sont si clairement fondées sur l'expiation qu'elle croit devoir faire de la faiblesse d'avoir accusé son mari; ces raisons sont si justes et si naturelles, qu'elles éloignent absolument toutes les allusions ridicules que la malignité est toujours prête à trouver. Je ne crains donc que les trois actes; mais je craindrais les cinq bien davantage; ils seraient froids. Il ne faut demander ni d'un sujet ni d'un auteur que ce qu'ils peuvent donner. 1755

J'aimerai jusqu'au dernier moment les arts que vous aimez; mais comment les cultiver avec succès, au milieu de tous les maux que la nature et la fortune peuvent faire?

Mandez-moi comment je dois vous adresser le troisième acte que j'ai arrondi, et que j'ai tâché de rendre un peu moins indigne de vos bontés.

Je vous demande pardon de vous avoir importuné de lettres pour *Lambert*; mais, en vérité, cet homme est bien irrégulier dans ses procédés, et je vous demande en grâce de lui faire recommander la vertu de l'exactitude.

Mille tendres respects à tous les anges. Madame *Denis* se voue au désert avec un grand courage; elle vous fait les plus tendres complimens.

1755. # LETTRE CXXXVII.

## AU MEME.

Prangin, 6 de février.

MON cher ange, puisque DIEU vous bénit au point de vous faire aimer toujours le spectacle à la folie, je m'occupe à vous servir dans votre passion. Je vous enverrai les cinq actes de nos Chinois ; vous aurez ici les trois autres, et vous jugerez entre ces deux façons ; pour moi je pense, que la pièce en cinq actes étant la même pour tout l'essentiel que la pièce en trois, le grand danger est que les trois actes soient étranglés et les cinq trop alongés ; et je cours risque de tomber, soit en allant trop vîte, soit en marchant trop doucement. Vous en jugerez quand vous aurez sous les yeux les deux pièces de comparaison. Ce n'est pas tout ; vous aurez encore quelque autre chose à quoi vous ne vous attendez pas. J'y joindrai aussi les quatre derniers chants de cette Pucelle, pour qui on m'a tant fait trembler. Je voudrais qu'on pût retirer des mains de mademoiselle du *Thil* ce dix-neuvième chant de l'âne, qui est intolérable ; on lui donnerait cinq chants pour un. Elle y gagnerait, puisqu'elle aime à posséder des manuscrits, et je serais delivré de la crainte de voir paraître à sa mort l'ouvrage défiguré. Ne pourriez-vous pas lui proposer ce marché, quand je vous aurai fait tenir les derniers chants ? Vous voyez que je ne suis pas médiocrement occupé dans ma retraite. Cette

Hiſtoire prétendue univerſelle eſt encore un far- 1755.
deau qu'on m'a impoſé. Il faut la rendre digne du public éclairé. Cette Hiſtoire, telle qu'on l'a imprimée, n'eſt qu'une nouvelle calomnie contre moi. C'eſt un tiſſu de ſottiſes publiées par l'ignorance et par l'avidité. On m'a mutilé, et je veux paraître avec tous mes membres.

Une apoplexie a puni *Royer* d'avoir défiguré mes vers; c'eſt à moi à préſent d'avoir ſoin de ma proſe.

Pour Dieu, ayez encore la bonté de parler à *Lambert*, quand vous irez à ce théâtre allobroge où l'on a cru jouer le Triumvirat. Nos Suiſſes parlent français plus purement que *Cicéron* et *Octave*.

Je vous ſupplie, en cas que *Lambert* réimprime le Siècle de *Louis XIV*, de lui bien recommander de retrancher le *petit* concile; j'ai promis à monſieur le cardinal, votre oncle, de faire toujours ſupprimer cette épithète de *petit*, quoique la plupart des écrivains eccléſiaſtiques donnent ce nom aux conciles provinciaux. Je voudrais donner à M. le cardinal de *Tencin* une marque plus forte de mon reſpect pour ſa perſonne, et de mon attachement pour ſa famille. Adieu. Il y a deux ſolitaires dans les Alpes, qui vous aiment bien tendrement. Je reçois votre lettre du 30 janvier. Ce qu'on dit de Berlin eſt exagéré; mais en quoi on ſe trompe fort, c'eſt dans l'idée qu'on a que j'en ſerais mieux reçu à Paris. Pour moi je ne ſonge qu'à la Chine, et un peu aux côtes de Coromandel; car, ſi *Dupleix* eſt roi, je ſuis preſque ruiné. Le Gange et le fleuve

1755 Jaune m'occupent sur les bords du lac Léman, où je meurs.

Toute adresse est bonne, tout va.

## LETTRE CXXXVIII.

### A M. THIRIOT, *à Paris.*

7 de février.

TACHEZ toujours, mon ancien ami, de venir avec madame de *Fontaine* et M. de *Prangin*; nous parlerons de vers et de prose, et nous philosopherons ensemble. Il est doux de se revoir après cinq ans d'absence et quarante ans d'amitié. Je vous avertis d'ailleurs que ma machine, délabrée de tous côtés, va bientôt être entièrement détruite, et que je serais fort aise de vous confier bien des choses avant qu'on mette quelques pelletées de terre transjurane sur mon squelette parisien. Vous devriez apporter avec vous toutes les petites pièces fugitives que vous pouvez avoir de moi, et que je n'ai point. On pourrait choisir sur la quantité, et jeter au feu tout ce qui serait dans le goût des derniers vers de ***. Je m'imagine enfin que vous ne seriez pas mécontent de votre petit voyage, avant que votre ami fasse le grand voyage dont personne ne revient.

Je vous embrasse très-tendrement, mes respects à MM. les abbés d'*Aydie* et de *Sade*. Puissent tous les prélats être faits comme eux!

Vous me parlez de cette Histoire universelle qui a paru sous mon nom; c'est un monstre, c'est

une calomnie atroce, *inhumaniorum litterarum fetus*. Il faut être bien sot ou bien méchant pour m'imputer cette sottise : je la confondrai si je vis. 1755.

## LETTRE CXXXIX.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Prangin, 13 de février.

MON HÉROS,

J'APPRENDS que monsieur le duc de *Fronsac* est tiré d'affaire, et que vous êtes revenu de Montpellier avec le soleil de ce pays-là sur le visage, enluminé d'un érysipèle. J'en ai eu un, moi indigne, et je m'en suis guéri avec de l'eau ; c'est un cordial qui guérit tout. Il ne donne pas de force aux gens nés faibles comme moi ; mais vous êtes né fort, et votre corps est tout fait pour votre belle ame. Peut-être êtes-vous à présent quitte de vos boutons.

J'eus l'honneur, en partant de Lyon, d'avoir une explication avec M. le cardinal de *Tencin* sur le concile d'Embrun. Je lui fournis des preuves que les écrivains ecclésiastiques appellent *petits* conciles les conciles provinciaux, et *grands* conciles les conciles œcuméniques. Il sait d'ailleurs mon respect pour lui, et mon attachement pour sa famille, etc.

Je n'ai qu'à me louer à présent des bontés du roi de Prusse, etc. Mais cela ne m'a pas empêché d'acquérir sur les bords du lac de Genève une

maison charmante et un jardin délicieux. Je l'ai-
1755. merais mieux dans la mouvance de Richelieu. J'ai choisi ce canton, séduit par la beauté inexprimable de la situation, et par le voisinage d'un fameux médecin, et par l'espérance de venir vous faire ma cour, quand vous irez dans votre royaume. Il est plaisant que je n'aie de terres que dans le seul pays où il ne m'est pas permis d'en acquérir. La belle loi fondamentale de Genève est qu'aucun catholique ne puisse respirer l'air de son territoire. La république a donné en ma faveur une petite entorse à la loi, avec tous les petits agrémens possibles. On ne peut ni avoir une retraite plus agréable, ni être plus fâché d'être loin de vous. Vous avez vu des Suisses, vous n'en avez point vu qui aient pour vous un plus tendre respect que *le Suisse Voltaire*.

## LETTRE CXL.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris*.

A Prangin, pays de Vaud, 13 de février.

Vous avez donc été sérieusement malade, ma chère nièce, et vous avez également à vous plaindre d'un souper et d'une médecine? Il est bien cruel que la rhubarbe, qui me fait tant de bien, vous ait fait tant de mal. Venez raccommoder votre estomac avec les truites du lac de Genève; il y en a qui pèsent plus que vous, et qui sont assurément plus grasses que vous et moi. Je n'ai pas un aussi beau château que M. de *Prangin*,

cela est impossible, c'est la maison d'un prince; mais j'ai certainement un plus beau jardin avec une maison très-jolie. Le palais de Prangin et ma maison sont dans la plus belle situation de la nature. Vous serez mieux logée à Prangin que chez moi; mais j'espère que vous ne mépriserez pas absolument mes petits pénates, et que vous viendrez les embellir de votre présence et de vos dessins. Apportez-moi sur-tout les plus immodestes, pour me réjouir la vue: les autres sens sont en piteux état; je dégringole assez vîte; j'ai choisi un assez joli tombeau, et je veux vous y voir. Les environs du lac de Genève sont un peu plus beaux que Plombières, et il y a tout juste dans Prangin même une eau minérale très-bonne à boire, et encore meilleure pour l'estomac. Je la crois très-supérieure à celle de Forges. 1755.

Venez en boire avec nous, ma chère nièce; tâchez d'amener *Thiriot*: il veut venir par le coche; il serait roué et arriverait mort. Songez d'ailleurs qu'il faut être les plus forts à Prangin. Vous y trouverez des Suisses; amenez-y des Français. Pour ma maisonnette, elle n'est point en Suisse; elle est à l'extrémité du lac, entre les territoires de France, de Genève, de Suisse et de Savoie. Je suis de toutes les nations. On nous a très-bien reçus par-tout; mais le plus grand plaisir dont nous jouissions à présent, est celui de la solitude. Nous y employons nos crayons à notre manière. Nous vous montrerons nos dessins en voyant les vôtres; nous jouirons des charmes de votre amitié; vous verrez des gens de mérite de toute espèce; vous mangerez des pêches grosses

1755. comme votre tête, et on tâchera même de vous procurer des quadrilles ; mais nous avons plus de truites et de gélinotes que de joueurs. Enfin, venez, et reſtez le plus que vous pourrez. Mes complimens à l'abbé ſans abbaye.

Belle Philis,
On déſeſpère alors qu'on eſpère toujours.

Je ne vous écris point de ma main. Excuſez un malade, et croyez que c'eſt mon cœur qui vous écrit.

## LETTRE CXLI.

### A M. THIRIOT.

A Prangin, le 27 de février.

AINSI donc, mon ancien ami, vous viendrez par le coche, comme le gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Vous n'irez point en cour, mais bien dans le pays de la tranquillité et de la liberté. Si je ſuis à Prangin, vous ſerez dans un grand château ; ſi je ſuis chez moi, vous ne ſerez que dans une maiſon jolie, mais dont les jardins ſont dignes des plus beaux environs de Paris. Le lac de Genève, le Rhône qui en ſort et qui baigne ma terraſſe, n'y font pas un mauvais effet. On dit que la Touraine ne produit pas de meilleurs fruits que les miens, et j'aime à le croire. Le grand malheur de cette maiſon, c'eſt qu'elle a été bâtie apparemment par un homme qui ne

ſongeait

songeait qu'à lui, et qui a oublié tout net des petits appartemens commodes pour les amis. 1755.

Je vais remédier sur-le-champ à ce défaut abominable. Si vous n'êtes pas content de cette maison, je vous menerai à une autre que j'ai auprès de Lausanne; bien entendu qu'elle est aussi sur les bords du grand lac. J'ai acquis cet autre bouge par un esprit d'équité. Quelques amis que j'ai à Lausanne m'avaient engagé les premiers à venir rétablir ma santé dans ce bon petit pays roman; ils se sont plaints avec raison de la préférence donnée à Genève, et pour les accorder, j'ai pris encore une maison à leur porte. Rien n'est plus sain que de voyager un peu, et d'arriver toujours chez soi. Vous trouverez plus de bouillon que n'en avait le président de *Montesquieu*. Le hasard, qui m'a bien servi depuis quelque temps, m'a donné un bon cuisinier; mais malheureusement je ne l'aurai plus aux Délices; il reste à Prangin, où il est établi. Je ne m'en soucie guère; mais madame *Denis*, qui est très-gourmande, en fait son affaire capitale. Je n'aurai ni *Castel*, ni *Neuville*, ni *Route* pour m'entendre en confession; mais je me confesserai à vous, et vous me donnerez mon billet.

Madame la duchesse d'*Aiguillon*, la sœur du pot des philosophes, ne me fournira ni bonnet de nuit ni seringue. Je suis très-bien en seringues et en bonnets: elle aurait bien dû fournir à l'auteur de l'Esprit des lois de la méthode et des citations justes. Ce livre n'a jamais été attaqué que par les côtés qui font sa force; il prêche contre le despotisme, la superstition et les traitans. Il faut être

1755. bien mal-avisé pour lui faire son procès sur ces trois articles. Ce livre m'a toujours paru un cabinet mal rangé, avec de beaux lustres de cristal de roche. Je suis un peu partisan de la méthode, et je tiens que sans elle aucun grand ouvrage ne passe à la postérité.

Venez, mon cher et ancien ami. Il est bon de se retrouver le soir après avoir couru dans cette journée de la vie.

## LETTRE CXLII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 8 de mars.

Mes Délices sont un tombeau, mon cher et respectable ami. Nous voilà, ma garde-malade et moi, sur les bords du lac de Genève et du Rhône; je mourrai du moins chez moi. Il est vrai qu'il serait assez agréable de vivre dans une maison charmante, commode, spacieuse, entourée de jardins délicieux; mais j'y vivrai sans vous, mon cher ange, et c'est être véritablement exilé. Notre établissement nous coûte beaucoup d'argent et beaucoup de peines. Je ne parle qu'à des maçons, à des charpentiers, à des jardiniers; je fais déjà tailler mes vignes et mes arbres. Je m'occupe à faire des basse-cours. Vous croirez sur cet exposé que j'ai abandonné votre Orphelin; ne me faites pas cette cruelle injustice. Vous aurez vos cinq magots chinois incessamment, et tout ce que je vous ai promis. J'ai travaillé au-

tant que l'a permis ma déplorable ſanté. Si vous l'ordonnez, le tout partira à l'adreſſe de M. de *Chauvelin*, l'intendant des finances, à votre premier ordre. Si vous voulez me donner juſqu'à Pâques, j'aurai encore peut-être le temps de limer, et l'envie de vous plaire pourra m'inſpirer. Je ne vous parlerai plus de *Lambert*, quoique ſa négligence m'embarraſſe; je ne vous parlerai que de *Gengis*; c'eſt *Arlequin* poli par l'amour. C'eſt plutôt le *Cimon* de *Bocace* et de *la Fontaine*. 1755.

Cimon aima, puis devint honnête homme.

Voilà le ſujet de la pièce. Vous aviez raiſon de découvrir cinq actes dans mes trois. Le germe y était, reſte à ſavoir ſi cette tragédie aura la ſève et le montant d'Alzire; non aſſurément. J'y ai fait tout ce que le ſujet et ma faibleſſe comportent; mais ce n'eſt pas aſſez de faire bien, il faut être au goût du public; il faut intéreſſer les paſſions de ſes juges, remuer les cœurs et les déchirer. Mes Tartares tuent tout, et j'ai peur qu'ils ne faſſent pleurer perſonne.

Laiſſons d'abord paſſer toutes les mauvaiſes pièces qui ſe préſenteront; ne nous preſſons point, et tâchons que dans l'occaſion on diſe: Cela eſt bien; et s'il était parmi nous, cela ſerait encore mieux.

*In quâ ſcribebat barbara terra fuit.*

Conſolez-moi, mon cher ange, en m'apprenant que vous êtes heureux vous et les vôtres. Je baiſe toujours le bout des ailes de tous les anges.

1755.

# LETTRE CXLIII.

## A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 24 de mars.

Je ne vous ai point écrit, mon ancien ami, depuis long-temps : je me suis fait maçon, charpentier, jardinier ; toute ma maison est renversée ; et malgré tous mes efforts, je n'aurai pas de quoi loger tous mes amis comme je voudrais. Rien ne sera prêt pour le mois de mai ; il faudra absolument que nous passions deux mois à Prangin avec madame de *Fontaine*, avant qu'on puisse habiter mes Délices. Ces Délices sont à présent mon tourment. Nous sommes occupés, madame *Denis* et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous fesons faire des carrosses et des brouettes ; nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes ; nous manquons de tout ; il faut fonder Carthage. Mon territoire n'est guère plus grand que celui de ce cuir de bœuf, qu'on donna à la fugitive *Didon* ; mais je ne l'agrandirai pas de même. Ma maison est dans le territoire de Genève, et mon pré dans celui de France. Il est vrai que j'ai à l'autre bout du lac une maison qui est tout-à-fait en Suisse ; elle est aussi un peu bâtie à la suisse. Je l'arrange en même temps que mes Délices ; ce sera mon palais d'hiver, et la cabane où je suis à présent sera mon palais d'été.

Prangin est un véritable palais ; mais l'architecte de Prangin a oublié d'y faire un jardin, et l'archi-

secte des Délices a oublié d'y faire une maison. Ce n'est point un Anglais qui a habité mes Délices, c'est le prince de *Saxe-Gotha*. Vous me demanderez comment un prince a pu s'accommoder de ce bouge; c'est que ce prince était alors un écolier, et que d'ailleurs les princes n'ont guère à donner des chambres d'amis. 1755.

Je n'ai trouvé ici que des petits salons, des galeries et des greniers, pas une garde-robe. Il est aussi difficile de faire quelque chose de cette maison que des livres et des pièces de théâtre qu'on nous donne aujourd'hui.

J'espère cependant qu'à force de soins je me ferai un tombeau assez joli. Je voudrais vous engraisser dans ce tombeau, et que vous y fussiez mon vampire.

Je conçois que la rage de bâtir ruine les princes aussi-bien que les particuliers. Il est triste que le duc des Deux-Ponts ôte à son agent littéraire ce qu'il donne à ses maçons. Je vous conseillerais, pour vous remplumer, de passer un an sur notre lac; vous y seriez alimenté, désaltéré, rasé, porté de Prangin aux Délices, des Délices à Genève, à Morges qui ressemble à la situation de Constantinople, à Monrion qui est ma maison près de Lausanne; vous y trouveriez par-tout bon vin et bon visage d'hôte; et si je meurs dans l'année, vous ferez mon épitaphe. Je tiens toujours qu'il faudrait que M. de *Prangin* vous amenât avec madame de *Fontaine* à la fin de mai. Je viendrais vous joindre à Prangin dès que vous y seriez, et je me chargerais de votre personne pour tout le temps que vous voudriez philosopher avec nous. Ne repoussez

1755. donc pas l'inspiration qui vous est venue de revoir votre ancien ami.

On m'a envoyé quelques fragmens de la Pucelle qui courent Paris; ils sont aussi défigurés que mon Histoire générale.

On estropie tous mes enfans : cela fait saigner le cœur.

J'attends *le Kain* ces jours-ci ; nous le coucherons dans une galerie, et il déclamera des vers aux enfans de *Calvin*. Leurs mœurs se sont fort adoucies ; ils ne brûleraient pas aujourd'hui *Servet*, et ils n'exigent point de billets de confession.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et prends beaucoup plus d'intérêt à vous qu'à toutes les sottises de Paris, qui occupent si sérieusement la moitié du monde.

## LETTRE CXLIV.

### A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 2 d'avril.

On me mande que mon héros a repris son visage. Il ne pouvait mieux faire que de garder tout ce que la nature lui a donné. Vous êtes donc quitte, monseigneur, au moins je m'en flatte, de votre maladie cutanée. Il était bien injuste que votre peau fût si maltraitée après avoir donné tant de plaisirs à la peau d'autrui ; mais on est quelquefois puni par où l'on a péché.

Je me mêle aussi d'avoir une dartre. On dit que j'ai l'honneur de posséder une voix aussi belle que

la vôtre ; si j'ai avec cela un éryſipèle au viſage, me voilà votre petite copie en laid. 1755.

Un grand acteur eſt venu me trouver dans ma retraite ; c'eſt *le Kain*, c'eſt votre protégé, c'eſt *Oroſmane*, c'eſt d'ailleurs le meilleur enfant du monde. Il a joué à Dijon, et il a enchanté les Bourguignons ; il a joué chez moi, et il a fait pleurer les Genevois. Je lui ai conſeillé d'aller gagner quelque argent à Lyon, au moins pendant huit jours, en attendant les ordres de M. le duc de *Geſvres*. Il ne tire pas plus de deux mille livres par an de la comédie de Paris. On ne peut ni avoir plus de mérite, ni être plus pauvre. Je vous promets une tragédie nouvelle, ſi vous daignez le protéger dans ſon voyage de Lyon. Nous vous conjurons, madame *Denis* et moi, de lui procurer ce petit bénéfice dont il a beſoin. Il vous eſt bien aiſé de prendre ſur vous cette bonne action. M. le duc de *Geſvres* ſe fera un plaiſir d'être de votre avis et de vous obliger. Ayez la bonté de lui faire cette grâce. Vous ne ſauriez croire à quel point nous vous ſerons obligés. Il attendra les ordres à Lyon. Ne me refuſez pas, je vous en ſupplie. Laiſſez-moi me flatter d'obtenir cette faveur que je vous demande avec la plus vive inſtance. Il ne s'agit que d'un mot à votre camarade. Les premiers gentilshommes de la chambre ne font qu'un pardon de vous tant parler d'une choſe ſi ſimple et ſi aiſée ; mais j'aime à vous prier, à vous parler, à vous dire combien je vous aime, à quel point vous ſerez toujours mon héros, et avec quelle tendreſſe reſpectueuſe je ſerai toujours à vos ordres.

1755. # LETTRE CXLV.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, près de Genève, 2 d'avril.

LE KAIN est parti, mon cher ange, avec un petit paquet pour vous. Ce paquet contient les quatre derniers magots ; il vous sera aisé de juger du premier par les quatre ; je vous l'enverrai incessamment ; il y a encore quelques ongles à terminer. Vous y trouverez encore quatre autres figures qui appartiennent à la chapelle de *Jeanne*, et je vous promets de temps en temps quelque petite cargaison dans ce goût, si DIEU me permet de travailler de mon métier.

*Le Kain* a été, je crois, bien étonné ; il a cru retrouver en moi le père d'*Orosmane* et de *Zamore*, et il n'a trouvé qu'un maçon, un charpentier et un jardinier. Cela n'a pas empêché pourtant que nous n'ayons fait pleurer presque tout le conseil de Genève. La plupart de ces messieurs étaient venus à mes Délices ; nous nous mimes à jouer Zaïre pour interrompre le cercle. Je n'ai jamais vu verser plus de larmes ; jamais les calvinistes n'ont été si tendres. Nos Chinois ne sont pas malheureusement dans ce goût ; on n'y pleurera guère, mais nous espérons que la pièce attachera beaucoup : nous l'avons jouée, *le Kain* et moi ; elle nous fesait un grand effet. *Le Kain* réussira beaucoup, dans le rôle de *Gengis*, aux derniers actes ; mais je doute que les premiers lui fassent honneur. Ce qui n'est que noble et fier, ce qui ne demande qu'une

qu'une voix sonore et assurée, périt absolument dans sa bouche. Ses organes ne se déploient que dans la passion : il doit avoir joué fort mal *Catilina*. Quand il s'agira de *Gengis*, je me flatte que vous voudrez bien le faire souvenir que le premier mérite d'un acteur est de se faire entendre. 1755.

Vous voyez, mon cher et respectable ami, que, malgré l'absence, vous me soutenez toujours dans mes goûts. Ma première passion sera toujours l'envie de vous plaire. Je ne vous écris point de ma main ; je suis un peu malade aujourd'hui, mais mon cœur vous écrit toujours. Je suis à vous pour jamais : madame *Denis* vous en dit autant. Mes tendres respects à toute la famille des anges.

## LETTRE CXLVI.

### A M. SENAC DE MEILHAN, *à Paris.*

Aux Délices, 5 d'avril.

Je n'ai guère reçu, monsieur, en ma vie, nî de lettres plus agréables que celle dont vous m'avez honoré, ni de plus jolis vers que les vôtres. Je ne suis point séduit par les louanges que vous me donnez ; je ne juge de vos vers que par eux-mêmes : ils sont faciles, pleins d'images et d'harmonie ; et ce qu'il y a encore de bon, c'est que vous y joignez des plaisanteries du meilleur ton. Je vous assure qu'à votre âge je n'aurais point fait de pareilles lettres.

Si monsieur votre père est le favori d'*Esculape*, vous l'êtes d'*Apollon*. C'est une famille pour qui

1755. je me suis toujours senti un profond respect en qualité de poëte et de malade. Ma mauvaise santé, qui me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, m'ôte aussi la consolation de vous répondre dans votre langue.

Permettez-moi de vous dire que vous faites si bien des vers que je crains que vous ne vous attachiez trop au métier; il est séduisant, et il empêche quelquefois de s'appliquer à des choses plus utiles. Si vous continuez, je vous dirai bientôt par jalousie ce que je vous dis à présent par l'intérêt que vous m'inspirez pour vous.

Vous me parlez, monsieur, de faire un petit voyage sur les bords de mon lac; je vous en défie: et si jamais vous allez dans le pays que j'habite, je me ferai un plaisir de vous marquer tous les sentimens que j'ai depuis long-temps pour monsieur votre père, et tous ceux que je commence à avoir pour son fils. Comptez, monsieur, que c'est avec un cœur pénétré de reconnaissance et d'estime que j'ai l'honneur d'être, etc.

## LETTRE CXLVII.

### A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1 de mai.

L'ETERNEL malade, le solitaire, le planteur de choux et le barbouilleur de papier, qui croit être philosophe au pied des Alpes, a tardé bien indignement, monseigneur le Maréchal, à vous remercier de vos bontés pour *le Kain*; mais de-

mandez à madame *Denis* si j'ai été en état d'écrire. J'ai bien peur de n'être plus en état d'avoir 1755.
la consolation de vous faire ma cour. J'aurai pourtant l'honneur de vous envoyer ma petite drôlerie ; c'est le fruit des intervalles que mes maux me laissaient autrefois : ils ne m'en laissent plus aujourd'hui, et j'aurai plus de peine à corriger ce misérable ouvrage que je n'en ai eu à le faire. J'ai grande envie de ne le donner que dans votre année. Cette idée me fait naître l'espérance de vivre encore jusque là. Il faut avoir un but dans la vie ; et mon but est de faire quelque chose qui vous plaise, et qui soit bien reçu sous vos auspices. Vous voilà, Dieu merci, en bonne santé, monseigneur ; et les affaires et les devoirs de cour, et les plaisirs qui étaient en arrière par votre maudit éryſipèle, vous occupent à présent que vous avez la peau nette et fraiche.

Je n'ose, dans la multitude de vos occupations, vous fatiguer d'une ancienne requête que je vous avais faite avant votre cruelle maladie ; c'était de daigner me mander si certaines personnes approuvaient que je me fusse retiré auprès du fameux médecin *Tronchin*, et à portée des eaux d'Aix. Ce *Tronchin* là a tellement établi sa réputation, qu'on vient le consulter de Lyon et de Dijon ; et je crois qu'on y viendra bientôt de Paris. On inocule ce mois-ci trente jeunes gens à Genève. Cette méthode a ici le même cours et le même succès qu'en Angleterre. Le tour des Français vient bien tard, mais il viendra. Heureusement la nature a servi M. le duc de *Fronsac*, aussi bien que s'il avait été inoculé.

1755. Il me semble que ma lettre est bien médicale ; mais pardonnez à un malade qui parle à un convalescent. Si je pouvais faire jamais une petite course dans votre royaume de Cathay, vous et le soleil de Languedoc, mes deux divinités bienfesantes, vous me rendriez ma gaieté, et je ne vous écrirais plus de si sottes lettres. Mais que pouvez-vous attendre du mont Jura, et d'un homme abandonné à des jardiniers savoyards et à des maçons suisses ? Madame *Denis* est toujours comme moi, pénétrée pour vous de l'attachement le plus tendre. Elle l'exprimerait bien mieux que moi ; elle a encore tout son esprit, les Alpes ne l'ont point gâtée.

Conservez vos bontés, monseigneur, à ces deux Allobroges qui vivent à la source du Rhône, et qui ne regrettent que les climats où ce fleuve coule sous votre commandement. Le Rhône n'est beau qu'en Languedoc. Je vous aimerai toujours avec bien du respect, mais avec bien de la vivacité ; et je ferai à vos ordres si je vis.

## LETTRE CXLVIII.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 de mai.

CHOEUR des anges, prenez patience : je suis entre les mains des médecins et des ouvriers ; et le peu de momens libres que mes maux et les arrangemens de ma cabane me laissent, sont nécessairement consacrés à cet Essai sur l'Histoire

générale, qui eſt devenu pour moi un devoir indiſpenſable et accablant, depuis le tort qu'on m'a fait d'imprimer une eſquiſſe ſi informe d'un tableau qui ſera peut-être un jour digne de la galerie de mes anges. Laiſſez-moi quelque temps à mes remèdes, à mes jardins et à mon hiſtoire. 1755.

Dès que je me ſentirai une petite étincelle de génie, je me remettrai à mes magots de la Chine. Il ne faut fatiguer ni ſon imagination ni le public. Laiſſons attendre le démon de la poéſie et le démon du public, et prenons bien le temps de l'un et de l'autre. Je veux chaſſer toute idée de tragédie, pour y revenir avec des yeux tout frais et un eſprit tout neuf. On ne peut jamais bien corriger ſon ouvrage qu'après l'avoir oublié. Quand je m'y remettrai, je vous parlerai alors de toutes vos critiques, auxquelles je me ſoumettrai autant que j'en aurai la force. Ce n'eſt pas aſſez de vouloir ſe corriger, il faut le pouvoir.

Permettez-moi cependant, mon cher et reſpectable ami, de vous demander ſi M. de *Ximenès* était chez vous quand on lut ces quatre actes. Nous ſommes bien plus embarraſſés, madame *Denis* et moi, de ce que nous mande M. de *Ximenès*, que de *Gengis-kan* et d'*Idamé*. Si ce n'eſt pas chez vous qu'il a lu la pièce, c'eſt donc *le Kain* qui la lui a confiée; mais comment *le Kain* aurait-il pu lui faire cette confidence, puiſque la pièce était dans un paquet à votre adreſſe, très-bien cacheté? Si, par quelque accident que je ne prévois pas, M. de *Ximenès* avait eu, ſans votre aveu, communication de cet ouvrage, il ſerait évident qu'on lui aurait

1755. aussi confié les quatre chants que je vous ai envoyés. Tirez-moi, je vous prie, de cet embarras.

Je ne sais, mon cher ange, à quoi appliquer ce que vous me dites à propos de ces quatre derniers chants. Il n'y a, ce me semble, aucune personnalité, si ce n'est celle de l'âne. Je sais que, malheureusement, il se glissa dans les chants précédens quelques plaisanteries qui offenseraient les intéressés. Je les ai bien soigneusement supprimées; mais puis-je empêcher qu'elles ne soient depuis long-temps entre les mains de mademoiselle du *Thil*? C'est là le plus cruel de mes chagrins; c'est ce qui m'a déterminé à m'ensevelir dans la retraite où je suis. Je prévois que, tôt ou tard, l'infidélité qu'on m'a faite deviendra publique, et alors il vaudra mieux mourir dans ma solitude qu'à Paris. Je n'ai pu imaginer d'autre remède au malheur qui me menace, que de faire proposer à mademoiselle du *Thil*, le sacrifice de l'exemplaire imparfait qu'elle possède, et de lui en donner un plus correct et plus complet; mais comment et par qui lui faire cette proposition? Peut-être M. de *la Motte*, qui a pris ma maison, et qui est le plus officieux des hommes, voudrait bien se charger de cette négociation; mais voilà de ces choses qui exigent qu'on soit à Paris. Ma tendre amitié pour vous l'exige bien davantage, et cependant je reste au bord de mon lac, et je ne me console que par les bontés de mes anges. Mon cœur en est pénétré.

# LETTRE CXLIX. 1755.

## A M. THIRIOT.

Aux Délices, le 9 de mai.

Je maudis bien mes ouvriers, mon cher et ancien ami, puisqu'ils vous empêchent de suivre ce beau projet si consolant que vous aviez de venir recueillir mes derniers ouvrages et mes dernières volontés.

Je plante et je bâtis sans espérer de voir croître mes arbres, ni de voir ma cabane finie. Je construis à présent un petit appartement pour madame de *Fontaine*, qui ne sera prêt que l'année qui vient : c'est une de mes plus grandes peines de ne pouvoir la loger cette année; mais vous, qui pouvez vous passer d'un cabinet de toilette et d'une femme de chambre, vous pourriez encore, si le cœur vous en disait, venir habiter un petit grenier meublé de toile peinte, appartement digne d'un philosophe, et que votre amitié embellirait. Nous ne sommes pas loin de Genève; vous verriez M. de *Montpéroux*, le résident, que vous connaissez; vous auriez assez de livres pour vous amuser, une très-belle campagne pour vous promener; nous irions ensemble à Monrion; nous nous arrêterions en chemin à Prangin; vous verriez un très-beau et très-singulier pays; et s'il venait faute de votre ancien ami, vous vous chargeriez de son héritage littéraire, et vous lui composeriez une honnête épi-

1755. taphe ; mais je ne compte point sur cette consolation. Paris a bien des charmes, le chemin est bien long, et vous n'êtes pas probablement désœuvré.

Vous m'avez parlé de cet ancien poëme, fait il y a vingt-cinq ans, dont il court des lambeaux très-informes et très-falsifiés : c'est ma destinée d'être défiguré en vers et en prose, et d'essuyer de cruelles infidélités. J'aurais voulu pouvoir réparer au moins le tort qu'on m'a fait par cette infame falsification de cette Histoire prétendue universelle : c'était là un beau projet d'ouvrage, et je vous avoue que je serais bien fâché de mourir sans l'avoir achevé, mais encore plus sans vous avoir vu.

Madame la duchesse d'*Aiguillon* m'a commandé quatre vers pour M. de *Montesquieu*, comme on commande des petits pâtés ; mais mon four n'est point chaud, et je suis plutôt sujet d'épitaphes que feseur d'épitaphes : d'ailleurs notre langue, avec ses maudits verbes auxiliaires, est fort peu propre au style lapidaire. Enfin, l'Esprit des lois en vaut-il mieux avec quatre mauvais vers à la tête ? Il faut que je sois bien baissé, puisque l'envie de plaire à madame d'*Aiguillon* n'a pu encore m'inspirer.

Adieu, mon ancien ami. Si madame la comtesse de *Sandwich* daigne se souvenir de moi, *i pray you to present her with my most humble respect.* Vous voyez que je dicte jusqu'à de l'anglais ; j'ai les doigts enflés, l'esprit aminci, et je ne peux plus écrire.

# LETTRE CL. 1755.

## A M. DARGET.

Aux Délices, 23 mai.

Je connais votre probité, mon ancien camarade en Vandalie, et je n'ai jamais douté de votre amitié. J'apprends qu'on a lu devant vous à Vincennes tout le poëme de la Pucelle; mais par les fragmens qui courent, je vois que tout eſt auſſi défiguré que mon Hiſtoire prétendue univerſelle. On a rempli les lacunes de toutes les ſottiſes qui doivent faire rougir le lecteur et indigner l'auteur. Je m'adreſſe hardiment à vous pour prévenir, s'il eſt poſſible, les mauvais effets de cette abominable rapſodie qu'on ne manquerait pas de m'imputer. Il eſt dur que mon repos et ma vieilleſſe ſoient troublés par tant de calomnies. Vous êtes à portée de me donner dans cette affaire des lumières et des conſeils. Si ceux qui ont un manuſcrit ſi defectueux, voulaient avoir le véritable, ils ne feraient peut-être pas un mauvais marché. Il n'y a point de parti que je ne prenne, ni dépenſe que je ne faſſe très-volontiers, pour ſupprimer ce qu'on fait courir ſous mon nom avec tant d'injuſtice. J'oſe m'adreſſer à vous avec confiance, parce qu'il s'agit de faire une bonne action.

L'adreſſe de votre ancien et très-humble et obéiſſant ſerviteur eſt: A Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi, aux Délices, près de Geneve.

1755. C'est une maison, en effet, délicieuse, sur le lac et sur le Rhône. Ce sont des jardins charmans ; mais une Pucelle porte le trouble par-tout.

*Réponse de M.* DARGET *à la lettre précédente.*

A Vincennes, le 1 juin.

Si vous êtes persuadé de mon amitié, monsieur, autant que vous devez l'être par les témoignages que j'ai été assez heureux de vous en donner à Potsdam et à Berlin ; si vous pensez de ma probité un peu mieux que *la Beaumelle* ne vous en fait parler dans une de ses réponses, vous n'avez pas dû être inquiet de la lecture que j'ai faite de votre Pucelle à Vincennes. L'assemblée était composée de gens qui vous admirent, et qui ont le droit de vous admirer ; M. le chevalier de *Croismare* y présidait ; madame *Meyssieu* en était ; M. l'abbé *Chauvelin* devait y être ; et l'on pourrait dire que l'auditoire était prévenu, si ce mot-là pouvait être employé quand il est question de vos ouvrages.

La copie que j'ai lue est une copie exacte, mais mal écrite, et qui avait été apportée d'Allemagne, où elle existe de votre aveu, pour être mise au net à Paris par une belle main. J'ai empêché cette opération, dont je connais le danger. Je me souviens que *Tinois* vous déroba une copie, en en faisant une sous vos yeux pour le roi de Prusse ; et je me rappelle avec plaisir que je fus cause que cette copie furtive ne fut pas portée en Hollande. J'ai saisi avec le même zèle

pour vous, monsieur, l'occasion, quoiqu'ignorée, de vous servir de nouveau, en empêchant 1755.
que cet ouvrage, étant mis au net ici, ne pût être encore copié furtivement. N'en ayez donc aucune inquiétude, et soyez bien assuré que les intérêts de votre tranquillité et de votre amour-propre ne seront point compromis, quand je serai assez heureux pour y pouvoir quelque chose.

Il n'y a que le premier chant de ce poëme qui soit connu ici, et encore y a-t-il très-peu de gens qui l'ayent; je n'ai pas entendu dire que les autres eussent été vus. Le très-petit comité où j'en ai lu quinze chants complets, en a admiré l'imagination, la poésie, les images; mais on a trouvé quelques endroits que vous retoucherez sans doute, qui peut-être sont déjà corrigés, et qui ne sont pas du ton de décence et d'agrément que l'on retrouve si généralement dans tous vos ouvrages. Tout le monde s'est accordé à dire que celui-ci ne devrait pas être imprimé ni même trop universellement répandu pendant la vie de son auteur, et que ce serait vous rendre un très-mauvais office que de le donner au public. Pardonnez donc sans vous en alarmer, mon ancien ami, les fragmens qui peuvent courir; leur peu de correction sera toujours la preuve qu'ils ne viendront pas de vous: mais que l'amour de la paternité et l'envie de produire cet enfant, affranchi de tous les défauts qu'on pouvait lui prêter, ne vous engage jamais à le mettre dans le monde; c'est un conseil que mon amitié ose vous donner avec la liberté que vous lui avez accordée autrefois.

1755. Je souhaite bien sincérement que vous jouissiez long-temps du beau lieu que vous habitez; il ne tient qu'à vous, mon bon ami, de le rendre le délice des autres: puisse-t-il toujours en être un pour vous! Personne ne le desire plus que moi. Je suis enchanté d'avoir reçu des marques de votre souvenir: je ne les dois qu'à vos terreurs; mais je ne les en chéris pas moins. Je vis ici avec vos admirateurs, et vous admireriez et chanteriez vous-même cet établissement, si vous pouviez le voir de près; cela est-il sans espérance? M. le chevalier de *Croismare*, qui y commande en chef, me charge de vous faire ses complimens: il assure madame *Denis* de ses respects; je m'acquitte du même devoir, et je vous prie d'être persuadé que je ferai toute ma vie avec un attachement bien tendre, et des sentimens que j'ai conservés malgré bien des circonstances, et qu'il ne tiendra qu'à vous d'entretenir, etc.

## LETTRE CLI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

24 de mai.

Comptez, mon cher ange, que tant que j'aurai des mains et un petit fourneau encore allumé, je les emploierai à recuire vos cinq magots de la Chine. Soyez bien sûr qu'il n'y a que vous et les vôtres qui me ranimiez; mais je vous avoue que mes mains sont paralytiques,

et que ma terre de la Chine eſt à la glace. Par tout ce que j'apprends des infidélités de ce monde, il y a un maudit âne qui me déſeſpère. Vous l'avez cet âne, et vous ſavez qu'il eſt bien plus poli et bien plus honnête que celui qui court. J'ai relu le chant onzième. Il y a depuis long-temps : 1755.

En fait de guerre, on peut bien ſe méprendre,
Ainſi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre
De l'héroïne était ſouvent le cas,
Et ſaint Denis ne l'en corrigea pas.

Vous auriez eu la vraie leçon, ſi vous aviez apporté la défectueuſe à Plombières.

Il y a dans le chant onzième :

Ce que Céſar ſans pudeur ſoumettait
A Nicomède en ſa belle jeuneſſe ;
Ce que jadis le héros de la Grèce
Admira tant dans ſon Epheſtion ;
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô Ciel ! ont de faibleſſe !

Enfin, je n'ai rien vu dans la bonne leçon que de fort poli et de fort honnête ; mais il arrivera ſans doute que quelqu'une des déteſtables copies qui courent ſera imprimée. Vous ne ſauriez croire à quel point je ſuis affligé. L'ouvrage, tel que je l'ai fait il y a plus de vingt ans, eſt aujourd'hui un contraſte bien déſagréable avec mon état et mon âge ; et tel qu'il court le monde, il eſt horrible à tout âge. Les lambeaux qu'on m'a

1755. envoyés sont pleins de sottises et d'impudences; il y a de quoi faire frémir le bon goût et l'honnêteté; c'est le comble de l'opprobre de voir mon nom à la tête d'un tel ouvrage. Madame *Denis* écrit à M. d'*Argenson*, et le supplie de se servir de son autorité pour empêcher l'impression de ce scandale. Elle écrit à M. de *Malesherbes*; et nous vous conjurons tous deux, mon cher et respectable ami, de lui en parler fortement: c'est ma seule ressource. M. de *Malesherbes* est seul à portée d'y veiller. Enfin, ayez la bonté de me mander ce qu'il y a à craindre, à espérer et à faire. Veillez sur notre retraite, mettez-moi l'esprit en repos. Ne puis-je au moins savoir qui est ce possesseur du manuscrit, qui l'a lu à Vincennes tout entier? Si je le connaissais, ne pourrais-je pas lui écrire? ma démarche auprès de lui ne me justifierait-elle pas un jour? ne dois-je pas faire tout au monde pour prouver combien cet ouvrage est falsifié, et pour détruire les soupçons qu'on pourrait former un jour que j'ai eu part à la publication? Enfin, il faut que je sois tranquille pour penser à la Chine; et je ne songerai à *Gengis-kan* que lorsque vous m'aurez éclairé, au moins sur ce qui me trouble, et que je me serai résigné. Adieu, mon cher ange. Jamais pucelle n'a fait tant enrager un vieillard; mais j'ai peur que nos Chinois ne soient un peu froids: ce serait bien pis.

Parlez à M. de *Malesherbes*, échauffez-moi et aimez-moi.

# LETTRE CLII. 1755.

## A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 26 de mai.

Est-il poſſible, monſeigneur, que votre ſanté ſoit ſi long-temps à revenir? Comment avez-vous pu ſoutenir tant de douleurs et tant de privations? A quoi donc avez-vous paſſé le temps dans ce déſœuvrement ſi triſte et ſi étranger pour vous? Une tragédie chinoiſe ne vaut pas la belle porcelaine de la Chine. Vous vous connaiſſez à merveille à ces deux curioſités-là, et vous avez dû bien ſentir que la tragédie n'était point encore digne de paraître ſous vos auſpices. Ces cinq magots de la Chine ne ſont encore ni cuits ni peints comme je le voudrais. Il faut attendre l'année de votre conſulat pour les préſenter, et employer beaucoup de temps pour les finir.

Mais je ſuis actuellement très-incapable de cuire et de peindre. Ce maudit ouvrage d'une autre eſpèce, dont on vous a régalé pendant votre maladie, me rend bien malade. On m'en a envoyé des morceaux indignement falſifiés, qui font frémir le bon goût et la décence. Ces rapſodies courent; on veut les imprimer ſous mon nom. L'avidité et la malignité ſe joignent pour me tuer. Je vous conjure de parler à ceux qui vous ont fait lire ces miſères; ils ſont à portée d'empêcher qu'on ne les publie. J'aurai l'honneur de vous faire tenir le véritable manuſcrit; il vous amuſera: il n'en vaut que mieux pour

être plus décent; un peu de gaze sied bien, même à un âne.

1755.

Un nommé *Corbi* est fort au fait de toute cette horreur. Si vous daignez l'envoyer chercher, il renoncera au projet d'imprimer quelque chose d'aussi détestable et de si dangereux, dans l'espérance de faire des profits plus honnêtes.

Madame *Denis* et moi, nous nous mettons entre vos mains, et nous espérons tout de vos bontés.

## LETTRE CLIII.

### A M. THIRIOT, *à Paris.*

Aux Délices, le 28 de mai.

Vous me disiez dans votre dernière lettre, mon cher & ancien ami, que je devrais bien vous envoyer quelques chants de la Pucelle. Je vous assure que je vous ferai tenir, de grand cœur, tout ce que j'en ai fait. Ne m'en ayez pas d'obligation; je suis intéressé à remettre le véritable ouvrage entre vos mains. Les lambeaux défigurés qui courent dans Paris achèvent de me désespérer. On s'est avisé de remplir les lacunes de toutes les grossiéretés qui peuvent déshonorer un ouvrage. On y a ajouté des personnalités odieuses et ridicules contre moi, contre mes amis et contre des personnes très-respectables. C'est un nouveau brigandage introduit depuis peu dans la littérature, ou plutôt dans la librairie. *La Beaumelle* est le premier, je crois, qui ait

osé

osé faire imprimer l'ouvrage d'un homme, de son vivant, avec des commentaires chargés d'injures et de calomnies. Ce malheureux *Erostrate* du Siècle de *Louis XIV* a trouvé le secret de changer pour quinze ducats, en un libelle abominable, un livre entrepris pour la gloire de la nation. 1755.

On en a fait à peu près autant des matériaux de l'Histoire générale, et enfin on traite de même ce petit poëme fait il y a environ vingt-cinq ans. On fait une gueuse abominable de cette pucelle qui n'avait qu'une gaieté innocente. *Corbi* prétend qu'un nommé *Grasset* a acheté mille écus un de ces détestables exemplaires.

Je sais quel est ce *Grasset*, il n'est point du tout en état de donner mille écus. *Corbi* ferait à la fois une très-mauvaise action et un très-mauvais marché d'imprimer cette détestable rapsodie. Les morceaux qu'on m'en a envoyés sont faits par la canaille et pour la canaille. Si vous rencontrez *Corbi*, dites-lui qu'on le trompe bien indignement. Songez que, quand on falsifie mes ouvrages, c'est votre bien qu'on vole, et que vous devriez venir ici arranger votre héritage.

## LETTRE CLIV.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices attristées, 4 de juin.

Mon divin ange, nos cinq actes, notre *Idamé*, notre *Gengis* iront bien mal tant que je serai

1755. dans les angoisses de la crainte qu'on n'imprime ce malheureux vieux rogaton si défiguré, si imparfait, si tronqué, si désespérant. Je voudrais du moins que vous en eussiez un exemplaire au net, bien complet, bien corrigé, bien gai (puisqu'il fut autrefois si gai), bien honnête, ou moins mal-honnête. Je voudrais que M. de *Thibouville* l'eût de cette façon. Je voudrais vous l'envoyer, soit par M. de *Chauvelin*, soit par quelque autre voie, telle qu'il vous plairait : il me semble que la seule ressource est de faire un peu connaître la véritable copie, pour étouffer l'autre. Encore une fois, de deux maux il faut éviter le pire ; et le plus grand des maux est la crainte. Non, il y en a un encore plus grand, c'est de voir mes amis offensés par des rapsodies qui courent sous mon nom. Votre dernière lettre à madame *Denis*, et toutes celles que nous recevons, nous confirment le danger. Je suis réduit à souhaiter que cette plaisanterie de trente années soit connue, toute opposée qu'elle est aujourd'hui à mon âge et à ma situation. Elle n'est guère que plaisanterie ; et quand on rit, on ne trouve rien mauvais. Adieu, mon divin ange ; je suis entre l'enclume et le marteau, entre la Chine et *Grisbourdon* ; et je me mets en tremblant sous les ailes de mes anges.

# LETTRE CLV.

1755.

## A M. DARGET.

Aux Délices, près de Genève, 11 juin.

PREMIEREMENT je vous jure, mon ancien ami, que je n'ai point lu les réponses de *la Beaumelle*. En second lieu, vous devez le connaître pour le plus impudent et le plus sot menteur qui ait jamais écrit. C'est un homme qui, sans avoir seulement un livre sous les yeux, s'avisa de faire des notes au Siècle de *Louis XIV*, et d'imprimer mon propre ouvrage en le défigurant, avançant à tort et à travers tous les faits qui lui venaient en tête, comme on calomnie dans la conversation. C'est un coquin qui, sans presque vous connaître, vous insulte, vous et M. d'*Argens*, et tout ce qui était auprès du roi de Prusse, pour gagner quinze ducats. C'est ainsi que la canaille de la littérature est faite. Encore une fois, je n'ai point lu sa réponse, et rien ne troublerait le repos de ma retraite, sans le manuscrit dont vous me parlez. Il ne devait jamais sortir des mains de celui à qui on l'avait confié; il me l'avait juré, et il m'a écrit encore qu'il ne l'avait jamais prêté à personne. C'est un grand bonheur qu'on se soit adressé à vous, et que cet ancien manuscrit soit entre des mains aussi fidelles que les vôtres. Vous savez d'ailleurs que ce *Tinois* qui transcrivit cet ouvrage, se mêlait de rimailler. Le frère de M. de *Champaux* m'avait donné *Tinois* comme un homme de lettres; c'est un

1755. fou, il fait des vers aussi facilement que le poëte *Mai*, et aussi mal. Il faut qu'il en ait cousu plus de deux cents de sa façon à cet ouvrage, qui n'est plus par conséquent le mien. Dieu me préserve d'un copiste versificateur !

On m'a dit que *la Beaumelle*, dans un de ses libelles, s'était vanté d'avoir le poëme que vous avez, et qu'il a promis au public de le faire imprimer après ma mort. Je sais qu'il en a attrapé quelques lambeaux. S'il avait tout l'ouvrage qu'on m'impute, il y a long-temps qu'il l'eût imprimé, comme il imprime tout ce qui lui tombe sous la main. Il fait un métier de corsaire, en trafiquant du bien d'autrui. Les mandrins sont bien moins coupables que ces fripons de la littérature, qui vivent des secrets de famille qu'ils ont volés, et qui font courir d'un bout de l'Europe à l'autre le scandale et la calomnie.

Il y a aussi un nommé *Chevrier* qui s'est vanté, dans les feuilles de *Fréron*, de posséder tout le poëme; mais je doute fort qu'il en ait quelques morceaux. Il en court à Paris cinq ou six cents vers; on me les a envoyés, je ne m'y suis pas reconnu. Cela est aussi défiguré que la prétendue Histoire universelle que cet étourdi de *Jean Néaulme* acheta d'un fripon. Tout le monde se saisit de mon bien comme si j'étais déjà mort, et le dénature pour le vendre.

Ma consolation est, que les fragmens de ce poëme que j'avais entiérement oublié, et qui fut commencé, il y a trente ans, soient entre vos mains. Mais soyez très-sûr que vous ne pouvez en avoir qu'un exemplaire fort infidèle. Je suis affligé, je

vous l'avoue, que vous en ayez fait une lecture publique. Vingt lettres de Paris m'apprirent que ce poëme avait été lu tout entier à Vincennes : j'étais bien loin de croire que ce fût vous qui l'eussiez lu. Je fis part à M. le comte d'*Argenson* de mes alarmes ; je lui demandai, aussi bien qu'à M. de *Malesherbes*, les ordres les plus sévères pour en empêcher la publication. J'étais d'autant plus alarmé que, dans ce temps-là même, un nommé *Grasset* écrivit à Paris au sieur *Corbi* qu'il en avait acheté un exemplaire manuscrit mille écus. 1755.

Enfin je suis rassuré par votre lettre, et vous voyez par la mienne que je ne vous cache rien de tout ce qui regarde cet ancien manuscrit. Après toutes ces explications je n'ai qu'une grâce à vous demander. Vous avez entre les mains un ouvrage tronqué, incorrect et très-indécent ; faites une belle action : jetez-le au feu ; vous ne ferez pas un grand sacrifice, et vous assurerez le repos de ma vie. Je suis vieux et infirme ; je voudrais mourir en paix, et vous en avoir l'obligation.

Le roi de Prusse a voulu avoir pour son copiste le fils de ce *Villaume* que j'avais ammené de Potsdam avec moi. Je le lui ai rendu, et j'ai payé son voyage : je crois qu'il en sera content ; heureusement il ne fait point de vers. Adieu, conservez-moi votre amitié ; écrivez-moi. Voulez-vous bien remercier pour moi M. de *Croismare* de son souvenir, et permettre que je fasse mes complimens à M. du *Verney*. Je me flatte que votre sort est très-agréable : je m'y intéresserai toujours très-tendrement, soyez-en bien sûr.

Ma pauvre santé ne me permet plus guère

1755. d'écrire de ma main. Pardonnez à un malade. Comptez que ce poëme, et la vie de l'auteur, et tout au monde sont bien peu de chose.

## LETTRE CLVI.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, par Genève, 13 de juin.

Je n'ai de termes ni en vers, ni en prose, ni en français, ni en chinois, mon cher et respectable ami, pour vous dire à quel point vos bontés tendres et attentives pénètrent mon cœur. Vous êtes le S. *Denis* qui vient au secours de *Jeanne*. J'ai reçu votre lettre par M. *Malet*, mais les choses sont pires que vous ne les croyez. M. le duc de *la Vallière* me mande qu'on lui a offert un exemplaire pour mille écus; le beau-frère de *Darget* en a donné une ou deux copies. Je ne sais pas ce que ce *Darget* a fait; mais je sais que, dans tous les pays où il y a des libraires, on cherche à imprimer cette détestable et scandaleuse copie. Il faut de toute nécessité que je fasse transcrire la véritable. Je suivrai votre conseil, je l'enverrai à M. de *la Vallière*, et à la personne dont vous me parlez. Vous l'aurez sans doute; mais que de temps demande cette opération! Je me donnerai bien de la peine, et pendant ce temps-là l'ouvrage paraîtra tronqué, défiguré, et dans toute son abomination. Au reste, vous avez trop de goût pour ne pas penser que les grossiéretés ne conviennent pas même aux ouvrages les plus libres; il y en a très-peu dans

l'*Arioſte*. *Deux ou trois coups*, dit-elle, *eſt fort plat*, *et rien du tout*, dit-elle, *eſt plaiſant*. Tous les gros mots ſont horribles dans un poëme, de quelque nature qu'il ſoit. Il faut encore de l'art et de la conduite juſque dans l'ivreſſe de la plaiſanterie, et la folie même doit être conduite par la ſageſſe. Le réſident de France et un magiſtrat ſont venus chez moi lire la véritable leçon. Ils ont été intéreſſés en pouffant de rire; ils ont dit qu'il faudrait être un ſot pour être ſcandaliſé. Voilà où j'en ſuis, c'eſt-à-dire, au déſeſpoir; car, malgré l'indulgence de deux hommes graves, je ſuis plus grave qu'eux. Une vieille plaiſanterie de trente ans jure trop avec mon âge et ma ſituation. Dieu veuille me rendre ma raiſon tragique, et m'envoyer à Pékin! 1755.

On dit qu'il eſt venu à Paris un nouvel acteur, égal à *le Kain*: ce ſerait bien là notre affaire. Adieu, mon ange; je ferai ce que je pourrai. Dieu a donc béni Mahomet! Eſt-il poſſible que Rome ſauvée ait été mal jouée et plus mal imprimée, et qu'on ne puiſſe pas reprendre ſa revanche? Il faut bien du temps pour faire revenir les hommes. Les talens ne ſont point faits pour rendre heureux; il n'y a que votre amitié qui ait ce privilége. Adieu; mille tendres reſpects à tous les anges. Madame *Denis* vous dit toutes les mêmes choſes que moi.

1755.

# LETTRE CLVII.

## A M. DARGET.

Aux Délices, près de Genève, 13 juin.

Il faut encore vous reparler, mon ancien ami, de ce diable de manuscrit. Tout le monde sait dans Paris que c'est votre beau-frère qui l'a apporté. M. le duc de *la Vallière* me mande qu'on lui en a offert un exemplaire pour mille écus. Quelles tristes circonstances pour votre beau-frère, pour vous-même, et sur-tout pour moi! On a chargé de cet exemplaire un nommé *Grasset*. Je vous conjure d'écrire à votre beau-frère.

Engagez-le, par tous les motifs qui vous touchent, à retirer les exemplaires qui lui ont échappé, ou du moins à indiquer à qui je dois m'adresser. Je ne sais si je dois écrire au prince *Henri*. J'attends sur cela vos conseils quoique le temps presse. Vous êtes au fait, je vous prie de m'y mettre. Votre cœur vous dit quelle est ma triste situation. Tout cela ne contribue pas à guérir un vieux malade. J'attends de vous ma consolation. Je vous embrasse de tout mon cœur.

*Réponse de M.* DARGET *à M. de Voltaire.*

J'ÉTAIS à courir le monde, mon ancien ami, quand les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 et le 13 du mois dernier sont arrivées ici. Elles m'ont suivi à Vésel, où j'ai été me mettre aux pieds de mon ancien maître, qui m'a

m'a reçu avec une bonté qui mérite à jamais mon attachement et ma reconnaissance, et ce n'est que dans ce moment enfin que je les reçois ici. J'y réponds aussi dans le moment, et je désirerais bien sincérement que mon exactitude pût contribuer à votre tranquillité. J'entre dans vos peines, et je les partage. Vous auriez peut-être eu moins besoin de consolation si j'avais été toujours à portée d'être votre consolateur. Vous êtes un des grands hommes que je connaisse, qui aient le plus de besoin de n'être entouré que d'honnêtes gens. Je n'ai été touché des injures qu'a débitées *la Beaumelle*, que parce qu'il les mettait dans votre bouche, et que mon cœur souffrait à avoir des motifs de se refermer pour vous. Je suis enchanté et tranquillisé par les choses obligeantes que vous me dites à cet égard, et je vous en remercie comme d'un bienfait. Ce qui contribue à la paix de l'ame ne peut pas être d'un prix médiocre pour les ames sensibles. 1755

Je suis très-sincérement touché de l'inquiétude où vous êtes sur le sort de votre Pucelle. Vous n'avez point en mon amitié la confiance que j'ose me flatter d'avoir méritée : vos terreurs ne tomberaient pas sur le manuscrit qui est entre les mains de mon beau-frère. Je ne nie pas que l'on n'ait su qu'il existait, et c'est ma faute. Sans moi, sans l'envie que j'ai eue de satisfaire la juste curiosité du peu de gens de goût que je vous ai nommés, et de les confirmer, par la lecture de cet ouvrage, dans leur admiration pour vous, personne n'aurait entendu parler de ce manuscrit; on ignorerait son existence. Il n'a point été copié ici, ni en France ni ailleurs; vous y pouvez compter. Il n'a point été vu, il a

1755. toujours été enfermé dans une cassette comme un bijou aussi précieux qu'il l'est en effet; et je vous jure sur mon honneur que je n'ai entendu parler du nommé *Graffet* que par vous, et que ce n'est pas de cet exemplaire que M. le duc de *la Vallière* a été le maître de donner mille écus. Mon beau-frère est parti, monsieur, pendant mon voyage, il y a aujourd'hui quinze jours. Il a remporté votre trésor qu'il a conservé et gardé ici avec tant de soin, qu'il m'a refusé de me le confier pour une soirée où je voulais le lire à une femme de mes amies qui, par son esprit, méritait bien de l'entendre, mais où il ne pouvait pas être en tiers. Je n'ai point murmuré de sa défiance, je lui en avais fait une loi à son arrivée. Soyez donc bien persuadé, mon ancien ami, que si ce *Graffet* a un exemplaire à vendre, ce n'est ni celui-là, ni copie de celui-là. La vérité même n'est pas plus vraie que ce que je vous avance ici, et je m'en établis la caution et le garant, vis-à-vis de vous, et vis-à-vis de tout le monde. Je n'ai d'autre bien que ma réputation et ma probité, et vous pouvez compter que je ne les exposerais pas témérairement, si j'avais le plus petit doute. J'aurai l'honneur de voir M. d'*Argental* à ce sujet. Cette malheureuse affaire me devient personnelle, puisque c'est mon zèle indiscret pour quelques amis, qui a commis le secret que mon beau-frère s'était imposé sur la possession de ce trésor. Que parle-t-on de mille écus pour ce manuscrit? Un libraire de Hollande en a, je le sais, offert mille louis; mais ce ne serait pas avec tout l'or des Incas qu'on le retirerait des mains dans lesquelles je sais qu'il existe: et encore une fois, monsieur,

ce n'eſt pas des dépôts que vous avez faits de ce côté-là que vous devez avoir de l'inquiétude. 1755

Vous êtes le maître d'écrire au prince *Henri*, il ne fera que vous confirmer ce que je vous certifie. Il connaît mon beau-frère, et en répondra avec la même aſſurance que j'en réponds moi-même; mais pourquoi aſſeoir vos ſoupçons uniquement ſur ce manuſcrit? Ne ſavez-vous pas qu'il en exiſte d'autres en d'autres lieux, où l'on en connaît peut-être bien moins le prix et l'importance? Le ſeul conſeil que je puiſſe vous donner, mon cher ami, eſt d'être bien certain que ce n'eſt pas de ce côté-là que vous éprouverez jamais le plus petit ſujet de chagrin. Soyez également tranquille ſur ce que quelques corſaires de la littérature annoncent avoir votre ouvrage. Il n'eſt pas public; ils vous en impoſent. Sont-ils faits pour réſiſter à la tentation de mille louis?

Ma ſituation eſt plus tranquille que brillante. Je vis au milieu de ma patrie. J'ai quelques amis et une amie; et je ne formerais plus de deſirs, ſi mon fils ne me feſait pas une néceſſité des ſoins que je dois me donner pour augmenter un peu ma fortune. Mes protecteurs me le font eſpérer, et je tâcherai de les ſeconder par ma conduite. Je viens de lire votre épître au lac de Genève. Vous êtes toujours vous-même; puiſſiez-vous l'être long-temps! Je vous embraſſe de tout mon cœur, monſieur, et je ferai vos commiſſions auprès de M. de *Croiſmare* et de M. de *Verney*, qui y ſeront très-ſenſibles.

1755.

# LETTRE CLVIII.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juin.

MON cher ange, je vous demande toujours en grâce de montrer ce dernier chant à M. de *Thibouville*, afin qu'il voie que les sottises qu'on y a insérées ne sont pas de moi. C'est un de mes plus violens chagrins qu'un homme que j'aime puisse avoir quelque chose à me reprocher ; et il n'y a certainement d'autre remède que de lui faire voir le manuscrit que vous avez. Tout cela est horrible. Comment puis-je, encore une fois, travailler à mes Chinois et à mes Tartares dans cette crainte perpétuelle, dans les soins qu'il me faut prendre pour prévenir cette malheureuse édition, et dans la douleur de voir que mes soins seront inutiles ? La personne qui m'avait juré que la copie qu'elle avait ne sortirait jamais de ses mains, l'a pourtant confiée à *Darget* dans le temps que j'étais en France, croyant que *Darget* ne manquerait pas de l'imprimer, et qu'alors je serais forcé de lui demander un asile : voilà sa conduite, voilà le nœud de tout. *Darget* m'a avoué lui-même dans la lettre qu'il vient de m'écrire, que cette personne lui avait donné ce malheureux manuscrit. Il l'a lu publiquement à Vincennes, et aurait fait tout aussi bien de ne le pas lire ; d'autant plus que, si cet ouvrage est jamais imprimé, on serait en droit de s'en prendre à lui. M. l'abbé de *Chauvelin* voit quelquefois *Darget* ; je ne doute pas qu'il ne l'affermisse dans

le deſſein où il paraît être de n'en point donner de copie. Je vous ſupplie d'engager M. l'abbé de *Chauvelin* à faire cette bonne œuvre : il eſt ſi accoutumé à en faire ! Mais, en prenant cette précaution, en défendant un côté de la place, empêcherons-nous qu'elle ne ſoit priſe dans d'autres attaques ? Les copies ſe multiplient ; les lettres de M. de *Malesherbes* et du préſident *Hénault* me font trembler ; tous les libraires de l'Europe ſont aux aguets. Je vous jure que, ſi j'avais du temps et encore un peu de génie, je me remettrais à cet ouvrage ; j'en ferais quelque choſe dans le goût de l'*Arioſte*, quelque choſe d'amuſant, de gai et d'aſſez innocent. J'empêcherais du moins par-là le tort qu'on fera un jour à ma mémoire ; j'anéantirais les déteſtables copies qui courent, et un poëme agréable réſulterait de tout ce fracas. Mais je ſens bien que vous demanderez la préférence pour nos cinq actes. Dieu veuille que je ſois aſſez recueilli, aſſez tranquille pour vous bien obéir ! Nous verrons ce que je pourrai tirer d'une tête un peu embarraſſée, et ſi je pourrai conduire à la fois mes ouvriers, la Pucelle, l'Hiſtoire générale et mes Tartares. Je ne vous réponds que de ma ſenſibilité pour vos bontés. Vous aimer de tout mon cœur eſt la ſeule choſe que je faſſe bien. Adieu, mon cher et reſpectable ami. 1755.

1755.

## LETTRE CLIX.

### A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

18 de juin.

VRAIMENT, ma chère nièce, vos ouvrages me consoleront bien des miens : nous les attendons avec impatience par M. *Tronchin*. Plût à Dieu que vous eussiez pu les apporter vous-même ! Vous ornez notre solitude en attendant que vous nous y rendiez heureux.

Nous avons béni DIEU, et fait notre compliment au digne bénéficier. L'église est sa vraie mère ; elle lui donne plus qu'il n'a de patrimoine ; mais je ne serai point content qu'il ne soit évêque.

Pour moi, je vois bien que je ne serai que damné. Cela est injuste, car je le suis un peu dans ce monde. Quelle étrange idée a passé dans la tête de notre ami ! Je suis bien loin du dessein qu'il m'attribue ; mais je voudrais vous envoyer la véritable copie (*). Il est vrai qu'il n'y a pas tant de draperie que dans vos portraits, mais aussi ce ne sont pas les figures de l'*Aretin*. *Darget* ne devrait pas avoir cet ouvrage. Il n'en est possesseur que par une infidélité atroce. Les exemplaires qui courent ne viennent que de lui. On en a offert un pour mille écus à M. de *la Vallière*, et c'est M. le duc de *la Vallière* lui-même qui me l'a mandé. Tout cela est fort triste ; mais ce qui l'est bien davantage, c'est ce que vous me dites de votre

(*) De la Pucelle.

santé. Il est bien rare que le lait convienne à des tempéramens un peu desséchés comme les nôtres. 1755.
Il arrive que nos estomacs font de mauvais fromages qui restent dans notre pauvre corps, et qui y sont un poids insupportable. Cela porte à la tête; les maudites fonctions animales vont mal, et on est dans un état déplorable. Je connais tous les maux, je les ai éprouvés, je les éprouve tous les jours, et je sens tous les vôtres. DIEU vous préserve de joindre les tourmens de l'esprit à ceux du corps! Si vous voyez notre ami, je vous supplie de le bien relancer sur la belle idée qu'il a eue: c'est précisément le contraire qui m'occupe. Je cherche à désarmer les mains qui veulent me couper la gorge, et je n'ai nulle envie de me la couper moi-même. *Darget* m'écrit, à la vérité, que son exemplaire ne paraîtra pas; mais peut-il empêcher que les copies qu'il a données ne se multiplient? Adieu; je tâcherai de ne pas mourir de douleur, malgré la belle occasion qui s'en présente. Je vous embrasse, vous et votre fils, de tout mon cœur.

## LETTTRE CLX.

### A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de juin.

MON très-cher ange, j'ai reçu toutes vos lettres à la Chine. Je suis enfoncé dans le pays où vous m'avez envoyé. Je recuis vos magots, et vous les aurez incessamment. Soyez bien sûr que

1755. cette porcelaine là est bien difficile à faire. La fin du quatrième acte et le commencement du cinquième étaient intolérables, et beaucoup de choses manquaient aux trois autres. Il est bon d'avoir abandonné entiérement son ouvrage pendant quelques mois ; c'est la seule manière de dissiper cette malheureuse séduction, et ce nuage qui fait voir trouble quand on regarde les enfans qu'on vient de faire. Je ne vous réponds pas d'avoir substitué des beautés aux défauts qui m'ont frappé, je ne vous réponds que de mon envie de vous plaire et de l'ardeur avec laquelle j'ai travaillé. Vous verrez si mes maçons d'un côté, et de sèches historiens de l'autre, m'ont encore laissé quelques faibles étincelles d'un talent que tout doit avoir détruit. Ce que vous me dites de Mahomet m'engage à vous parler d'Oreste. Croiriez-vous que c'est la pièce dont les gens de lettres sont le plus contens dans les pays étrangers ? Relisez-la, je vous en prie, et voyez si on ne pourrait pas la faire rejouer. Votre crédit, mon cher ange, pourrait-il s'étendre jusque là ? Je sais que les comédiens sont gens un peu difficiles ; mais enfin, s'ils veulent que je fasse quelque chose pour eux, ne feront-ils rien pour moi ? J'ai chez moi actuellement le fils de *Fierville*. Il y a de quoi faire un excellent comédien ; et s'il ne veut pas jouer tous les mots, il jouera très-bien. Il a de la figure, de l'intelligence, du sentiment, sur-tout de la voix et un amour prodigieux pour ce malheureux métier, si mépriſé et si difficile. Je vous prie, mon cher ange, de m'écrire par M. *Tronchin*, banquier à Lyon. Je vous conjure de ne pas imaginer que

je ſonge à ce que vous ſavez; on n'y ſonge que trop pour moi. Ce *Graſſet* a apporté un exemplaire de Paris. Un magiſtrat de Lauſanne l'a vu, l'a lu, et me l'a mandé. L'Allemagne eſt pleine de copies. Vous ſavez qu'il y en a dans Paris. Vous n'ignorez pas que M. le duc de *la Vallière* en a marchandé une. Il n'y a point, encore une fois, de libraire qui ne s'attende à l'imprimer, et peut-être actuellement ce coquin de *Graſſet* fait-il mettre ſous preſſe la copie infame et déteſtable qu'il a apportée. Je ne me fie point du tout à ſes ſermens. J'ai ſujet de tout craindre. En vérité, je me remercie de pouvoir travailler à notre Orphelin dans des circonſtances auſſi cruelles; mais vous m'animez, vous me conſolez; il n'y a rien que vous ne faſſiez de moi. Madame *Denis* vous fait mille tendres complimens. Elle mérite le petit mot par lequel j'ai terminé mon lac (*). Adieu, mon cher ange; mes reſpects à toute la ſociété angélique. 1755.

(*) Epitre LXXVI. vol. d'*Epitres*.

*Fin du Tome ſixième.*

# TABLE ALPHABETIQUE
## DES LETTRES
### CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

ARGENS. ( M. le marquis d' )
Douze lettres qui se trouvent aux pages
8. 9. 11. 12. 13. 77. 78. 79. 88. 95. 150. 163.
ARGENTAL. ( M. le comte d' )
Trente-neuf lettres aux pages
3. 14. 21. 31. 38. 47. 58. 76. 80. 96. 105. 106. 113. 123. 126. 147. 154. 160. 167. 173. 179. 183. 184. 186. 187. 188. 192. 193. 199. 200. 206. 211. 215. 268. 276. 281. 286. 292. 295.

B

BAGIEUX ( M. ) *major des gendarmes de la garde, etc.* Une lettre à la page 64.

C

CHOISEUL. ( M. le comte de ) page 19
CIDEVILLE. ( M. de ) Six lettres aux pages 130. 140.
CONDAMINE. ( M. de la) Une lettre à la page 33.
COURTIVRON. ( M. le marquis de ) page 66.

D

DARGET. ( M. ) Cinq lettres aux pages
17. 53. 273. 283. 288.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51834/fragment/page=0307

DEFFANT. ( Madame la marquise du ) Cinq lettres aux pages 25. 151. 170. 180. 189.

DENIS. ( Madame ) Neuf lettres aux pages 6. 24. 29. 36. 62. 69. 84. 107. 135.

F

FONTAINE. ( Madame de ) Cinq lettres aux pages 134. 198. 203. 209. 294.

FORMONT. ( M. de ) Une lettre à la page 149.

G

GUIOT DE MERVILLE. ( M. ) page 227.

H

HENAULT. ( M. le président ) deux lettres aux pages 57. 176.

K

KOENIG. ( M. ) Une lettre à la page 98.

L

LUTZELBOURG. ( Madame la comtesse de ) dix lettres aux pages 115. 117. 121. 125. 128. 132. 156. 166. 208. 213.

M.

MENOU. ( Au père ) jésuite. Une lettre à la page 145.

Q

QUIRINI, ( Au cardinal ) *évêque de Brescia.* Une lettre à la page 28.

P

POMPADOUR. ( Madame de ) Une lettre à la page 159.

R.

RICHELIEU. ( M. le maréchal duc de ) Huit lettres aux pages 50. 56. 85. 119. 139. 195. 266. 279.

ROQUES, ( M. ) *conseiller ecclésiastique du landgrave de Hesse-Hombourg.* Onze lettres aux pages 40. 43. 55. 67. 72. 83. 88. 91. 92. 142. 174.

ROUSSET DE MISSY, ( M. ) *auteur de plusieurs ouvrages périodiques en Hollande.* Une lettre à la page 143.

ROYER. ( M. ) Une lettre à la page 157.

S.

SENAC DE MEILHAN. ( M. ) Une lettre à la page 265.

T.

THIRIOT. ( M. ) Deux lettres aux pages 271. 282.

V.

VIROTTE. ( M. de la ) Une lettre à la page 70.

X

XIMENÈS. ( M. le marquis de ) Une lettre à la page 13.

*Fin de la Table du Tome sixième.*

22 7/c (84)
S

AB: 22 7/1 (84)

Dl 5472c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51834/fragment/page=0315

# UVRES

IPLETES

DE

## VOLTAIRE.

E-VINGT QUATRIEME.

BIBLIOTHEK Z. ROSSLA

EUX-PONTS,

N et COMPAGNIE.

1794

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51834/fragment/page=0317